This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

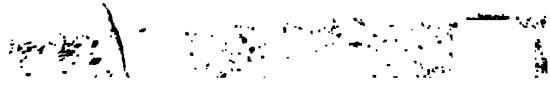
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

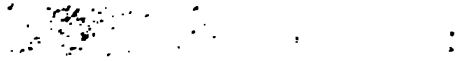
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

292. c. 12





MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ,
Qui s'eſt retiré du monde.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS
DE L'EDITEUR.

CEt Ouvrage me tomba, l'automne paſſé, entre les mains, dans un voiage que je fis à l'Abbayie de .... où l'Auteur s'eſt retiré. La curioſité m'y avoit conduit. J'étois bien aiſe de connoître un homme ſi digne de compaſſion par ſes malheurs, & ſi eſtimable par la fermeté d'ame avec laquelle il les a ſupportez. Tous ceux qui ont quelque commerce avec les Peres .... ne ſçauroient ignorer le nom de cet illuſtre Avanturier: je ſerai néanmoins fidele à la promeſſe que je lui ai faite, de ne le pas placer à la tête de ſon Hiſtoire. Je ne l'ai obtenue de lui qu'à cette condition; & l'honneur ne me permet pas d'y manquer. On verra dans les divers événemens de ſa vie, de nouveaux exemples de l'inconſtance ordinaire de la fortune; & l'on admirera qu'un homme ait pu trouver aſſez de reſſources dans ſon courage & dans ſa vertu, pour ſe ſoûtenir parmi tant d'agitations. Une félicité conſtante, ou des malheurs continuels, ſont une épreuve trop équivoque de la grandeur d'ame: on s'accoûtume à ce qui dure

toujours ; & ſouvent ce qui paroît une marque de vertu, n'eſt qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorſqu'on a paſſé ſucceſſivement par tous les degrez du bonheur & de l'adverſité, lorſqu'on a ſenti les extrémitez du bien & du mal, de la douleur & de la joie, on a fait ſes preuves, pour ainſi dire, & ce mélange diſtingue véritablement les caracteres héroïques ; parcequ'il faut autant de force pour ſoûtenir le plaiſir avec modération, que pour reſiſter invinciblement à la peine. Au reſte, quoique Monſieur .... ſoit encore plein de vie & de ſanté, on peut dire ſans bleſſer ſa modeſtie, qu'il a été dans ſa jeuneſſe un des hommes de France les mieux faits, & du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette juſtice par pluſieurs perſonnes qui l'ont connu, il y a plus de trente-cinq ans : il eſt encore, malgré ſon grand âge, d'une figure très-prévenante, & du caractere le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette hiſtoire quelques avantures ſurprenantes, on doit ſe ſouvenir que c'eſt ce qui les rend dignes d'être communiquées au Public. Des événemens communs intereſſent trop peu, pour mériter d'être écrits. Le ſtile eſt ſimple & naturel, tel qu'on le doit attendre d'une perſonne de Condition, qui s'attache plus à l'exactitude de la vérité, qu'aux ornemens du langage.

MEMOIRES

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***

LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun interêt à prévenir le Lecteur ſur le récit que je vais faire des principaux événemens de ma vie. On lira cette Hiſtoire, ſi l'on trouve qu'elle mérite d'être lûe. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre ſatisfaction : ainſi je ſerai content, ſi je retire pour fruit de mon ouvrage un peu de

tranquilité dans les momens que j'ai deſſein d'y emploier.

Carminibus quæro miſerarum oblivia rerum ;
Præmia ſi ſtudio conſequar iſta, ſat eſt. *

La naiſſance & les grands biens ne ſont pas toujours des moiens d'être heureux. On peut mener avec l'un & l'autre une vie très-malheureuſe, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aiſément ce que j'entens par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé ; mais on le comprendra ſans peine en liſant les triſtes accidens de ma vie. Je ſors d'une Maiſon illuſtre, & qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis depuis pluſieurs ſiécles dans une Province voiſine de la France, & qui a paſſé enfin ſous ſa domination après avoir été longtems ſous celle d'Eſpagne. Ce changement de

* Ovide.

Maître fut embaraſſant pour eux. Comme ils avoient des établiſſemens conſidérables au ſervice du Roi d'Eſpagne, ils ſe trouverent dans la néceſſité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens qu'ils ne pouvoient conſerver, en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidelité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagemens, les détermina à devenir tout à fait Eſpagnols. De quatre freres qu'ils étoient, il n'y eut que le ſecond qui ſe ſentit le cœur François, & qui vint offrir ſes ſervices au Roi Louis XIV. Il en fut reçû comme il l'eſpéroit. Dès la premiere campagne il eut une Compagnie de Cavalerie. Sa bonne fortune lui procura pluſieurs occaſions de ſe diſtinguer, dont il ſçut toujours profiter avec honneur, de ſorte qu'il ſe vit bientôt à la tête d'un Régiment, avec l'eſtime de la

Cour & de toute l'armée. Il continua à servir pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il vînt à songer qu'étant le seul heritier de sa Maison dans le Roiaume, l'amour qu'il devoit à son nom, l'obligeoit de ne le pas laisser éteindre dans sa personne. Cette réflexion le fit résoudre à quitter entiérement le service, & à se retirer dans sa Province pour y faire choix d'une épouse. Il alla trouver le Roi, & lui apprit en lui remettant son emploi, par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Louis XIV. plein de cette bonté généreuse qu'il a toujours fait paroître pour les Officiers qui l'ont bien servi, lui permit de vendre son Régiment, & d'en tirer tout l'argent qu'il pourroit. De sorte qu'il partit fort satisfait de la Cour, & se rendit dans sa Province, où il épousa bientôt une personne de quali-

té & de mérite, qui lui apporta un bien considérable : le sien l'étoit aussi depuis la renonciation volontaire de ses freres. Ainsi il se vit en état de soutenir son nom, & de lui donner un nouveau lustre ; si le Ciel benissoit son mariage. Il se fit appeller le Comte de..... C'est le nom que les aînés de notre Maison ont toujours porté ; & aiant eu un fils dès la premiere année, il lui donna celui de Marquis de..... qu'il avoit porté lui-même jusqu'alors. Son épouse eut le malheur de perdre la vie en le mettant au monde. Comme ce fils est mon pere, il est nécessaire de m'étendre un peu plus sur ce qui le regarde, parceque les avantures de sa vie ont été la source de toutes les miennes.

Mon grandpere ne négligea rien pour l'éducation d'un fils si cher, & il eut la satisfaction de le

voir répondre à ſes eſpérances. Il l'envoia de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les ſciences, & particulierement dans les exercices qui conviennent aux perſonnes de condition. Il s'y diſtingua de telle ſorte que le ſouvenir s'en conſervoit encore à l'Académie, lorſque j'y fus envoié au bout de vingt ans. Après s'être formé heureuſement pour tout ce qui regarde l'eſprit & le corps, il acheva de ſe polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la Cour. Il paſſa ainſi quelques années ſans autre occupation, que celle de s'inſtruire & de ſe donner du plaiſir. Heureux s'il eût ſçu profiter de l'eſtime où il étoit déja dans le monde! Mais la fortune lui préparoit des obſtacles, que tout ſon mérite ne put lui faire ſurmonter.

Le Comte charmé d'apprendre par les lettres de ſes amis les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put réſiſter à l'envie de le revoir. Il lui écrivit de ſe rendre promptement auprès de lui. Le Marquis revint, & trouva en arrivant au Château toute la Nobleſſe voiſine, que la nouvelle de ſon retour y avoit aſſemblée. Il fut reçu comme on peut ſe l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'eſtime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit parmi cette Nobleſſe un Gentilhomme attaché particulierement à mon grandpere. C'étoit un cadet d'une fort bonne Maiſon de Normandie, qui avoit été ſon Lieutenant, lorſqu'il n'étoit encore que Capitaine de Cavalerie. Un ſervice important qu'il en avoit reçu dans une bataille, le lui avoit rendu ſi cher, qu'il prit ſoin de ſa for-

tune, lorſqu'il fut dans un poſte plus élevé. Mais comme il ne put alors ſatisfaire entiérement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui propoſa un autre parti ; ce fut de le ſuivre, lorſqu'il quitta le mêtier de la guerre ; il lui promit de lui faire paſſer dans quelqu'une de ſes Terres une vie douce & honorable. Le Chevalier qui ſe trouvoit ſans biens, accepta volontiers cette offre, & mon grandpere lui tint parole d'une maniere bien généreuſe. Il lui abandonna pour toute ſa vie le revenu d'une Terre, qui étoit voiſine de celle où il faiſoit lui-même ſa demeure. Il fit meubler pour lui la Maiſon Seigneuriale qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne ſe borna point là : il l'engagea à prendre une épouſe, & fut lui-même l'entremetteur du mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des en-

fans, il en auroit ſoin comme des ſiens. Le Chevalier en eut deux; mais l'aîné qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui reſta qu'une fille fort aimable, qui avoit ſeize ou dix-ſept ans, lorſque mon pere revint de Paris. On s'imagine bien que parmi ceux qui s'empreſſerent de lui faire honneur, le Chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les premiers jours furent paſſez, qu'il lui propoſa une partie de chaſſe dans les grandes forêts, qui ſont le principal bien de notre Maiſon. Son deſſein étoit de le ramener par la ſienne, où il faiſoit préparer un magnifique ſouper. Sa fille qui n'avoit pas encore vû mon pere, & qui brûloit d'envie de le voir, ſur ce qu'elle avoit appris de ſon mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la faire paroître avec

avantage. Elle fit plus ; elle ſe mit dans ſon caroſſe avec quelques-unes de ſes amies, & ſe fit mener vers le lieu de la chaſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit prendre ſa part du plaiſir. Je ne ſçais s'il n'entroit pas déja dans cét empreſſement quelque inclination pour mon pere, & quelque deſir de lui en inſpirer pour elle ; mais ſi ce fût là ſon deſſein, elle y réuſſit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'eſpérer. Les chaſſeurs s'étoient diſperſez dans la forêt. Le Marquis fut un des premiers que le hazard conduiſit vers le caroſſe. Il l'aborda ; & ſi ſes premiers regards lui firent une conquête de la fille du Chevalier, il devint lui-même la ſienne en un inſtant. Jamais paſſion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire bien des fois qu'il n'avoit rien aimé ſerieuſement juſ-

qu'alors, & que ſe ſentant tout d'un coup ſi exceſſivement touché, il en avoit frémi, comme par un preſſentiment ſecret des peines que l'amour lui alloit cauſer. Mais toutes ſes réfléxions furent trop foibles contre le penchant de ſon cœur. Il ne trouva dans toute la ſoirée que de nouvelles raiſons de s'enflammer davantage, & il ſortit de cette maiſon le plus paſſionné de tous les hommes.

Qu'il me ſoit permis de faire quelques réfléxions ſur cette premiere époque de nos infortunes domeſtiques. C'eſt un ſoulagement que je ne puis refuſer à ma douleur, & que je prie le Lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Perſonne n'eſt plus perſuadé que moi de la réalité d'un premier crime qui a rendu tous les hommes coupables, foibles & malheureux. C'eſt le fon-

dement du Chriſtianiſme, & je ne vois rien de mieux établi. Mais ſi par un effet de ce premier crime toutes nos paſſions ſont de nous, & ont leur ſource dans notre propre cœur, pourquoi ne ſommes-nous pas portez également vers tout ce qui en peut être l'objet ? J'explique ma penſée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain dégré de force, une paſſion particuliere dont nous ſommes atteints tout d'un coup, en a-t-elle quelquefois infiniment davantage ? Il me ſemble qu'un ſentiment d'amour qui naît avant la réfléxion, ne ſçauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiſcence. Or la concupiſcence à l'égard des femmes n'eſt que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure

de là, que les passions extraordinaires, telle qu'a été celle de mon pere, ont quelqu'autre principe, qui se joint au déreglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet pour des fins qui ne nous sont pas toujours connues, mais qui sont toujours sans doute dignes d'elle. Cette pensée n'a rien d'offensant pour la sainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels, lorsque l'objet est légitime, & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur. Il suivroit seulement de l'opinion que je propose, qu'au lieu de maltraiter un fils qui se trouve atteint tout d'un coup d'une passion excessive, & de le vouloir guérir par la rigueur, un pere devroit recourir à des remedes plus doux, pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours.

Mon pere eût été trop heureux, ſi le ſien eût été capable de cette réfléxion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire ſitôt ; & l'on verra qu'il étoit trop tard lorſqu'il la fit. Le Chevalier s'apperçut bientôt de ce que le Marquis avoit dans le cœur, par l'aſſiduité de ſes viſites, & par mille manieres tendres, qui trahiſſent toujours les amans. Il ſe trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit aſſez d'expérience pour juger que la paſſion du jeune homme étoit extrême, & il y trouvoit ſon compte pour l'intérêt de ſa fille ; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuſer de la foibleſſe du fils de ſon bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon grand-pere, & de lui demander de quelle maniere il vouloit qu'il ſe conduiſît. Il en reçut une réponſe

honnête, & telle que la méritoit ſon deſintéreſſement. Mais la premiere choſe que fit le Comte, fut de faire appeller ſon fils, & de lui demander à qui il penſoit de s'amuſer à faire l'amour dans un village, lorſqu'il ne devoit penſer qu'à ſe diſtinguer dans le monde, & à commencer l'ouvrage de ſa fortune. Le Marquis, ſans rien déguiſer, lui fit l'aveu de ſon attachement, mais il l'aſſura que l'amour qu'il avoit pour la gloire, n'en ſouffriroit rien, & qu'il eſperoit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la premiere campagne. Cette réponſe ne ſatisfit point le Comte, il voulut abſolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne, le Marquis retournât à Paris. Son deſſein étoit de l'éloigner de ſa maîtreſſe. Cet ordre parut dur au jeune amant, il ne put s'empêcher de

témoigner ſa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit mon grandpere, qui étoit fort abſolu, & même un peu emporté; ce n'eſt pas moi, c'eſt ta maîtreſſe: mais tu te flates, ſi tu crois que j'approuverai ta folle amour, & que je ſouffrirai que tu l'entretiennes ſous mes yeux: en un mot, je te laiſſe deux partis à prendre, & n'attens pas que je puiſſe changer; choiſis de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du Chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abbatu le pauvre Marquis: le reſpect qu'il avoit pour ſon pere l'arrêta quelques momens; mais ſa paſſion étoit trop forte pour céder. Il fit part de ſa douleur à ſon amante; & il la trouva auſſi affligée que lui. Le Chevalier, à qui mon grandpere avoit laiſſé voir qu'il n'approuvoit pas cette paſſion, avoit déja

fait défenſe à ſa fille, de marquer le moindre retour pour la tendreſſe du Marquis. Les deux amans ſe vengerent de cette conduite qui leur parut une injuſtice, par des ſermens réïterez de s'aimer toujours. Cependant le Comte fit réfléxion que malgré l'autorité paternelle, il auroit peutêtre peine à ſe faire obéir de ſon fils. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il réſolut de marier la fille du Chevalier, & de lui faire aſſez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il propoſa la choſe au Chevalier, qui y conſentit avec reconnoiſſance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un époux. Les conditions du mariage furent acceptées en peu de tems, & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le deſeſpoir du Marquis à cette funeſte nouvelle : Il ne pouvoit être égalé que par celui

de ſa maîtreſſe. Ils ſe virent pour déplorer leur ſort, & ſe trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux ſermens de s'être toujours fideles. Cependant quel moien d'éviter le malheur qui les menaçoit ? Ils crurent qu'il ne leur en reſtoit plus d'autre que la fuite ; & ils s'y réſolurent, dans le deſſein de ſe lier par les nœuds du Sacrement, lorſqu'ils ſeroient en ſûreté. Dès le même jour, mon pere affecta une grande tranquilité, pour réuſſir mieux dans les meſures qu'il vouloit prendre. Il emprunta ſecretement des ſommes conſidérables de ſes amis & de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à ſon valet de chambre, qui étoit un garçon fidele & de bon ſens ; il lui donna ordre de faire ſecrétement les apprêts néceſſaires. Enfin lorſque tout fut diſpoſé pour ſon départ, il ſe mit

dans ſa chaiſe, comme s'il eût eu deſſein d'aller voir un ami, & il ſe rendit le ſoir chez ſa maîtreſſe qui l'attendoit, comme ils en étoient convenus, & qui s'abandonna à ſa conduite pour ſe ſauver enſemble à la faveur de la nuit, & ſous les auſpices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la Frontiere qui n'eſt éloignée que de quelques lieues ; de ſorte qu'ils ſe trouverent hors du Roiaume, lorſque le jour vint les éclairer. Dans un payïs qui n'eſt point ſujet aux Loix Françoiſes, ils ſe firent marier ſans peine par le Curé du premier village où ils s'arrêterent. Ils commencerent alors à vivre en époux : mais comme il importoit au Marquis de ne pas demeurer longtems dans un lieu où il pouvoit être reconnu, ils allerent droit à N... grande ville & bien peuplée, dans l'eſperance d'y vivre avec

plus de liberté. Ils changerent de nom en arrivant, & ſe firent appeller Monſieur & Madame de Montjeu. Après avoir paſſé quelques jours dans une hôtellerie, ils louerent un appartement meublé chez un riche negociant qui avoit encore plus de probité que de richeſſes, & dont l'amitié fut dans la ſuite très-avantageuſe à mon pere. Ce fut là qu'ils commencerent à goûter les douceurs d'un amour tranquile, & loin que l'habitude de ſe voir ait jamais pû le diminuer, il ne fit qu'augmenter ſans ceſſe juſqu'à la fin de leur vie. Ma naiſſance en fut le premier fruit. Je vins au monde le Avril 16.... J'y fis mon entrée d'une maniere plaiſante, & qui mérite d'être rapportée. Ma mere fut ſaiſie ſi ſubitement de ſes premieres douleurs, qu'on n'eut point le tems de faire venir l'Accoucheuſe. Sa femme de

chambre & la Brie le fidele valet de mon pere en firent l'office ; mon pere lui-même fut obligé d'y prêter quelques ſecours ; & grace à leur adreſſe, ma mere ni moi n'en reſſentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon pere m'apelloit l'enfant de ſon amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vûe ſans inquiétude ; & lorſqu'il étoit à la maiſon, ſes yeux étoient preſque toujours attachez ſur ſon épouſe & ſur ſon fils. Quelques mois avant que je fuſſe né, il avoit envoié la Brie en France pour s'informer ſecretement de l'effet que ſa fuite avoit produit, & de la diſpoſition où mon grandpere étoit à ſon égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon grandpere, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, & que ſon grand âge ne

rendoit pas plus moderé, avoit donné des marques furieuſes de colere à la premiere nouvelle du départ & de l'enlévement : lorſqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur, le reſſentiment de ſon cœur n'en fut pas moindre. Deſeſpéré de voir tous les projets qu'il avoit formez pour la grandeur de ſa Maiſon, & auſquels il avoit tout rapporté depuis ſon mariage, s'en aller en fumée par la mauvaiſe conduite de ſon fils, il entra dans une rage qui ne peut être exprimée ; & il proteſta à ſes amis, qu'il ſouhaitoit pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de ſa propre main. La premiere marque qu'il lui donna de ſa haine, fut de le deſheriter par un Acte autentique. Enſuite pour le mieux punir, il penſa à ſe remarier, & il jetta les yeux ſur une fille aſſez jolie, qui

n'avoit gueres plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré ſon grand âge. Ces triſtes nouvelles chagrinerent extrémement mon pere : Car bien qu'il ſe fut aſſez attendu que la colere du Comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fonds ſur le retour de ſa tendreſſe, après que ſes premiers tranſports ſeroient calmez; de ſorte qu'il ne pouvoit penſer, ſans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peutêtre de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effraiantes venoient avec cela l'aſſiéger du côté de l'avenir. Il conſidéroit quel alloit être le ſort de ſon épouſe, de ſon fils, & peutêtre de pluſieurs autres enfans, qu'il n'étoit point en état d'entretenir ſelon leur condition.

Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des reſſources contre les néceſſités d'une longue vie ? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient ſi vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans ſon cœur, & qu'il en paroiſſoit malgré lui quelque choſe ſur ſon viſage. Lorſque ma mere s'appercevoit de ſon trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquile, de peur qu'elle ne vînt à partager ſes peines, ſi elle en eût connu la cauſe ; & il lui reprochoit tendrement de s'allarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réſerve avec un intime ami qu'il s'étoit fait depuis ſon ſéjour à N... C'étoit le négociant, chez lequel j'ai dit que nous étions logez. Il s'appelloit Monſieur Puget, & mon pere ſe tenoit fort aſſuré de ſa droiture & de ſa diſcrétion. Un jour qu'ils étoient enſemble

ſemble à la promenade, & que cet honnête homme lui eut demandé le ſujet de cette profonde triſteſſe où il le voioit ſouvent; il lui raconta avec ouverture de cœur toute ſon avanture, ſans prendre d'autre précaution que de lui cacher ſon nom & le lieu de ſa naiſſance. Il ne lui déguiſa pas même l'embarras où il apprehendoit de tomber, par rapport à ſa petite famille, ni tout ce qu'il enviſageoit de triſte du côté de l'avenir. Ce diſcours attendrit Monſieur Puget qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon pere, de ce qu'il ne l'avoit pas jugé plûtôt digne de ſa confiance; il témoigna prendre un interêt ſincere à ſon infortune, & il finit en l'aſſurant qu'il vouloit partager avec lui ſes richeſſes qui paſſoient pour être immenſes. Je ne ſuis point marié, ajoûta-t-il, vous me tiendrez lieu

d'un enfant chéri : j'ai assez d'années pour être votre pere, & je m'estimerai très-heureux, si vous me permettez de vous regarder desormais comme mon fils.

Surpris d'une générosité si peu ordinaire, mon pere fut quelque tems à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit que son dessein, en lui exposant l'état de sa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque si peu attendue d'affection; que s'il lui demandoit quelque chose, c'étoit seulement de la tendresse, & un peu de compassion pour ses peines. Qu'au reste en se ménageant comme il faisoit depuis son arrivée, il comptoit d'être encore en état pendant quelques années de ne pas craindre la misere, parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant

ſon départ : qu'il eſperoit que durant ce tems-là le Ciel lui feroit naître l'occaſion de s'emploier à quelque choſe, ſoit à la guerre où ſa naiſſance & ſon courage lui pourroient attirer quelque diſtinction, ſoit dans quelqu'autre rencontre qu'il ne prévoioit point, mais qu'il oſoit eſperer de la bonté du ſouverain Maître qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuſe. Je vois bien, repartit Monſieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous priois de me faire : je ne m'en plains point, pourvû que vous ſoiez perſuadé que mes offres venoient d'eſtime & d'amitié. Voici une autre maniere de vous rendre ſervice, que vous goûterez peutêtre davantage. Je fais un trafic conſidérable, qui m'a rendu riche en peu d'années : il faut que vous preniez part à mon commerce.

Ne croiez pas que je veuille faire de vous un marchand. Vous me confierez une partie de votre argent, & vous vous repoſerez ſur moi du ſoin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refuſée : mon pere l'accepta. Il mit entre les mains de Monſieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui reſtoit. Son bonheur, ou pour mieux dire, le zele de ſon généreux ami fut tel, que dès la premiere année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les ſix mille livres, & laiſſa dans le commerce les douze cens piſtoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplierent de telle ſorte par les ſoins de Monſieur Puget, qu'un ſi prompt accroiſſement ne me parut pas vraiſemblable lorſque je fus en âge d'en prendre connoiſſance ; & j'ai cru juſqu'aujour-

d'hui, quoique cet illuſtre négociant nous ait toujours proteſté le contraire, qu'il y mettoit du ſien lorſqu'il apportoit à mon pere des ſommes ſi conſidérables.

Ce changement dans notre fortune, nous en fit mettre auſſi dans notre maniere de vivre. Le nombre de nos domeſtiques fut augmenté, & notre table ſervie avec plus d'ordre & d'abondance : pour moi qui commençois à ſortir de l'enfance, on me donna un laquais qui eut ordre de me ſuivre en tous lieux. Mon pere & ma mere étendirent leurs connoiſſances dans la ville, & furent reçûs avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de perſonnes de diſtinction. Ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent déja aſſez connus : car, ſoit qu'il fût échappé quelque indiſcrétion à M. Puget ou à la Brie, ſoit que leur figure & certain air

que les perſonnes de condition ne ſauroient déguiſer, les eût trahis, ils paſſoient publiquement dans la ville pour deux jeunes amans d'une naiſſance illuſtre, qui avoient été forcez de quitter le Roiaume par quelque avanture amoureuſe. Cette idée qu'on avoit d'eux, ne leur fut pas deſavantageuſe; elle leur avoit déja attiré la compaſſion de tout le monde, lorſqu'une connoiſſance plus particuliere de leur merite leur en attira l'eſtime. Nous paſſions donc la vie aſſez agréablement: mais nous ne trouvions nulle part plus de plaiſir que dans notre propre maiſon. Mon pere avoit une tendreſſe & des complaiſances pour ma mere, qui augmentoient tous les jours. Pour moi, j'avois la compagnie de ma ſœur que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi; de ſorte que nous étions à peu

près de la même grandeur & de la même portée de raiſon. Il n'y eut peut-être jamais plus d'amitié ſi tendre & ſi parfaite que la nôtre. Je puis dire auſſi que nous avions tous deux quelque choſe d'aimable, & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'eſt pas bleſſer la modeſtie que de me repréſenter à mon Lecteur ſous une figure avantageuſe, puiſque je parle d'un tems qui eſt paſſé. Nous faiſions ma chere ſœur & moi l'admiration de tous ceux qui nous connoiſſoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie ſi bien gravé dans le cœur depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je tracerois ici ſans peine les charmes de ſon viſage, de ſa taille & de ſon eſprit, ſi ces ſortes de deſcriptions ne convenoient plus à un Roman, qu'à une hiſtoire ſerieuſe.

On nous élevoit avec un ſoin

& des attentions incroiables. Mon pere s'appliquoit lui-même à nous former les manieres & les ſentimens, tandis que les meilleurs maîtres nous apprenoient la danſe, la muſique, & l'hiſtoire. J'allois en claſſe chez les Peres Jeſuites; mais il ne ſe repoſoit pas tellement ſur eux de mon inſtruction, qu'il ne veillât de tems en tems ſur mon travail. Il prenoit plaiſir à me faire lire en ſa préſence les Epîtres & les Satyres d'Horace, & les Ouvrages philoſophiques de Ciceron. C'étoient les Auteurs de l'Antiquité, pour leſquels il avoit le plus d'eſtime & de goût. Il m'en faiſoit remarquer les beautez, & il étendoit leurs penſées par ſes réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'eſprit. Je profitai ſi bien de ſes leçons, que je l'emportai ſur tous mes condiſciples pendant les cinq ans d'Humani-

té. Quand je fus arrivé à la Philoſophie, il ſe chargea du ſoin de m'enſeigner cette partie qu'on nomme la Morale. Il le fit, non pas de cette maniere ſéche & ſtérile, dont on le fait dans les écoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raiſon éclairée des lumieres du Chriſtianiſme fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement ſages & heureux. Il voulut que ma ſœur fût préſente à toutes les leçons qu'il me donna ſur cette importante matiere, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne ſe fit pas preſſer, parcequ'elle aimoit naturellement tout ce qui peut ſervir à éclairer & à polir l'eſprit. Après la Philoſophie, je fis une année de Mathematique, & je finis par là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-ſep-

tiéme année, & Julie dans ſa ſeiziéme. C'étoit l'âge où mon pere attendoit impatiemment que nous fuſſions arrivez, pour executer un deſſein qu'il méditoit depuis longtems. Quoiqu'il parût aſſez tranquile, depuis que le zele de M. Puget l'avoit mis en état de vivre ſuivant ſa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin ſecret qui ne lui laiſſoit point de repos. Le ſouvenir d'un pere irrité lui revenoit ſans ceſſe à l'eſprit, & il ne pouvoit ſoûtenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoier la Brie en France tous les ſix mois, pour s'aſſurer que mon grandpere étoit encore en vie, & ſe conſerver ainſi l'eſperance de rentrer quelque jour dans ſes bonnes graces. Il avoit eu cent fois la penſée de lui écrire, ou de s'aller jetter à ſes pieds; mais la connoiſſance qu'il

avoit de ſon humeur inflexible, & les terribles excès où le Comte s'étoit porté contre lui, l'avoient toujours retenu, dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par ſa preſence ou par ſes lettres. Lorſqu'il ſe vit deux enfans, & qu'à meſure que nous avancions en âge, il crut découvrir en nous quelques bonnes qualitez, il réſolut de nous emploier ma ſœur & moi à ſa réconciliation. J'étois à dix ſept ans d'une taille aſſez avantageuſe : ma ſœur étoit, comme j'ai déja dit, d'une figure à s'attirer tous les regards ; il nous crut donc en état d'entrer dans ſes deſſeins ; & il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naiſſance, & le véritable nom de notre Maiſon, que nous avions toujours ignoré. Nous en

eumes une joie extrême ; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus, nous avoit toujours affligez ; & quoique la curiosité nous eût porté plusieurs fois à en demander quelque chose à mon pere, le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour, de sa fuite & de son mariage ; la colere du Comte son pere, les suites qu'elle avoit eues ; & tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces Mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoier en France, pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voiage, dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'aiant un empire absolu sur nous, il ne devoit point douter de notre obeïssan-

ce, ſurtout pour une entrepriſe de cette nature, où notre inclination nous porteroit encore plus que ſes commandemens. Ma ſœur lui fit à peu près la même réponſe. C'eſt aſſez, reprit-il, en nous embraſſant tendrement, je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc inceſſamment; je vais faire part à votre mere de notre réſolution, & donner ordre qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire pour votre départ. Il nous quitta, & nous demeurâmes Julie & moi fort ſatisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma mere ne le fut pas tant, lorſqu'elle eut appris notre projet. La tendreſſe infinie qu'elle avoit pour nous, lui faiſoit tout craindre d'un voiage qui alloit nous ſéparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire pour la raſſurer, ne diminua point ſes craintes; elle trembloit, com-

me ſi elle eût prévû une partie du cruel malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laiſſâmes point de partir quelques jours après. Mon pere me donna la Brie en qui il avoit une entiere confiance; & je pris avec lui Scoti qui me ſervoit depuis pluſieurs années. Ma mere donna ſa femme de chambre à ma ſœur, nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureuſement, & nous arrivâmes à la belle Terre de mon grandpere, après cinq jours de marche. Nous étions convenus ma ſœur & moi de la maniere dont nous nous y prendrions pour l'aborder, & pour découvrir ſes ſentimens avant que de lui faire connoître qui nous étions. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller deſ-

rendre au Château : nous nous arrêtames dans une hôtellerie, d'où j'envoiai Scoti pour sçavoir si Monsieur le Comte pouvoit recevoir la visite de deux jeunes personnes de qualité, qui passoient par ses Terres. On lui fit une réponse civile. Nous nous rendîmes aussitôt au Château. L'on nous introduisit dans une salle basse, où nous trouvâmes M. le Comte seul. Je fus frappé d'abord de la ressemblance, que je crus remarquer entre ses traits & ceux de mon pere. Quoiqu'il n'eût guéres moins de soixante & dix ans, il étoit encore frais, droit & vigoureux. Nous lui fîmes une revérence fort basse, & je lui dis que l'honneur que nous avions ma sœur & moi d'être connus particuliérement d'une personne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueu-

ſes ; que devant faire le voiage de France, & aiant offert nos ſervices à M. le Marquis de N... il nous avoit chargé de... Que me dites vous, Monſieur, s'écria-t-il en m'interrompant, mon fils vit-il encore ? Eſt il poſſible qu'il vive, & que depuis dix huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il ſe ſouvienne de moi ? Ah le fils dénaturé ! Me ſuis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui ? Et n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel monſtre ? Si vous voulez m'obliger, Monſieur, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils ingrat : je l'abandonne à ſa mauvaiſe deſtinée ; ce qui n'empêche point que je ne voie chez moi, vous & Mademoiſelle votre ſœur, avec beaucoup de ſatisfaction, & que je ne ſois très-ſenſible à l'honneur que vous me faites...

Je ne m'étois pas attendu, Monſieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commiſſion dont je me ſuis chargé vous dût être deſagréable. C'en ſera une bien fâcheuſe pour moi, que de rapporter à Monſieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche; brûlant, comme je l'ai vû, de ſe remettre dans vos bonnes graces, il mourra de douleur lorſque cette eſpérance lui ſera ôtée; ou ſi le ciel lui conſerve la vie, ce ſera pour en traîner une bien languiſſante, & bien malheureuſe. Cependant, Monſieur, j'oſe dire que Monſieur votre fils méritoit un autre ſort. Il eſt inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être né de vous, il puiſſe lui manquer quelque choſe pour être heureux. C'eſt un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune; mais il n'eſt pas croiable que cela

puiſſe durer. Pour moi, ſur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manieres généreuſes & pleines de bonté, je ſuis perſuadé, Monſieur, que la douleur & le reſpect de Monſieur le Marquis vous toucheront à la fin, & que vous ne vous reſoudrez jamais à laiſſer périr du regret de vous avoir offenſé, un fils ſi aimable & ſi vertueux. Je vois bien, Monſieur, reprit-il, qu'il vous a impoſé par une fauſſe apparence de vertu : mais ſçachez que la premiere & la plus eſſentielle eſt de rendre ce qu'on doit aux perſonnes de qui l'on tient la naiſſance. Rien ne peut diſpenſer d'un ſi juſte devoir. Un fils ingrat ne ſçauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien, non par quelques qualitez ſuperficielles qui peuvent éblouir, mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard,

après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel chagrin qu'un pere puisse recevoir.

Je craignis de l'aigrir, en lui repliquant d'une maniere qui sentît la contestation. Mon entreprise alloit bien jusques là ; car il paroissoit assez par le discours que je viens de rapporter, que ce n'étoit plus tant la fuite de mon pere qui lui tenoit au cœur, que son silence obstiné, qu'il regardoit comme l'effet d'un mauvais naturel, & comme une marque de mépris pour sa personne. Je fis cette réfléxion sur le champ, & je trouvai que c'étoit déja beaucoup que sa colere eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette derniere idée, en lui exposant, selon la verité, les sentimens de mon pere. C'est ce que je crus devoir faire sans attendre davantage. Je commençai donc une peinture

vive & touchante de la triſte ſituation du Marquis, depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans ſa diſgrace. J'exprimai ſes agitations, ſes inquietudes, le changement de ſon humeur, & celui même de ſa ſanté qui s'affoibliſſoit tous les jours. J'appuiai beaucoup ſur le ſoin qu'il avoit eu d'envoier plus d'une fois tous les ans un de ſes domeſtiques en France, ſans autre interêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faiſoit prendre à la conſervation de ſon pere. J'ajoûtai que cet amour & ce reſpect alloient ſi loin, que l'exheredation même ne l'avoit point alteré : qu'à la verité il avoit eu des raiſons de n'être pas ſi ſenſible à ce ſujet de peine, parce que la fortune l'avoit aſſez favoriſé, pour l'empêcher de craindre la miſere ; mais qu'il n'en étoit que plus eſtimable d'avoir ſçû conſerver de pa-

reils ſentimens pour un pere, dont il ſe voit maltraité, & duquel il pouvoit néanmoins ſe paſſer aiſément. Qu'au reſte ſa douleur étoit devenue celle de toute ſa famille; qu'il l'avoit communiquée à ſon épouſe & à ſes enfans, & que rien n'étoit plus triſte que de les entendre accuſer la fortune, & ſe plaindre enſemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir paſſer leurs jours auprès de leur pere commun, dont la préſence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit, & il me dit d'un air qui me fit lire dans ſes yeux l'agitation de ſon ame: Il a donc des enfans? Je me jettai à ſes genoux ſans tarder plus longtems; ma ſœur fit la même choſe: Vous les voiez à vos pieds, lui dis-je, ces enfans affligez de la douleur de leur pere, & pleins

de leur propre douleur. Nous ſommes tous deux de votre ſang, accordez-nous la grace de notre pere & de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ſes larmes, & je me trouvai le cœur ſi ſerré, que je ne pus m'empêcher d'en répandre auſſi. Il n'y a point de paroles qui puiſſent exprimer tout ce qui ſe paſſa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jetter au cou du vieillard, qui paroiſſoit comme immobile de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Ah! mes enfans, s'écria-t-il en nous embraſſant tous deux avec une tendreſſe admirable, je n'ai jamais ſenti comme aujourd'hui ce que c'eſt que la nature. Ah! que vous m'allez être chers! Mais vous m'avez cauſé trop de joie tout d'un coup, & je crains bien de ne la pouvoir ſoûtenir. En diſant cela, un ruiſſeau de larmes couloit le long de ſes joues; &

ma ſœur & moi nous n'en répandions pas moins. Nous nous aſſimes tous deux auprès de lui : il nous prit à chacun une de nos mains qu'il tenoit ſerrées dans les ſiennes, & il voulut que nous lui fiſſions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon pere depuis leur funeſte diviſion Je priai Julie qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette ſatisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuſe. Nous ſaluâmes enſuite la belle-mere de mon pere, qui étoit une Dame de fort bonne mine : mais je découvris aiſément par ſes manieres contraintes, qu'elle ne nous voioit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille careſſes pour ne pas déplaire à mon grand-pere. Elle nous fit venir ſes deux fils qui nous parurent fort bien élevez. Le cadet ſurtout avoit déja bien du mérite pour ſon âge, qui

n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant par un effet de ſimpathie naturelle, prit tant d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quitter un moment. J'en conçus auſſi beaucoup pour lui ; l'on verra dans la ſuite de cette hiſtoire combien ſon affection me devint avantageuſe.

Cependant le Château retentiſſoit de cris de joie & d'étonnement ; les payiſans du bourg ſe joignirent aux domeſtiques pour nous donner des témoignages de leur zele. Ils allumerent des feux, & tirerent quantité de coups qui ſe firent entendre pendant toute la nuit. Notre deſſein étoit d'aller voir dès le lendemain Monſieur le Chevalier . . . qui étoit notre grandpere maternel ; mais la nouvelle de notre arrivée étant allée le ſoir même juſqu'à lui, il ne put reſiſter à l'impatience qu'il eut de nous voir. Nous fumes ſur-

pris

pris lorſqu'on vint avertir pendant le ſouper, qu'il entroit dans la cour du Château. Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui ; & cette ſcene fut encore des plus touchantes. Il ſe mit à table avec nous. Les deux vieillards ne ſe laſſoient point de nous regarder, & de nous faire entrer dans toutes ſortes de détails par rapport à mon pere & à ma mere. Nous les ſatisfaiſions ſur toutes les queſtions qu'ils nous faiſoient, & nous leur donnions ma ſœur & moi des marques de reſpect & de tendreſſe, dont ils étoient charmez.

Nous nous retirâmes aſſez tard. Il n'y a perſonne qui ne juge qu'après une journée paſſée ſi heureuſement, & étant d'ailleurs un peu fatigué du voiage, je ne dûſſe dormir toute la nuit d'un profond ſommeil. Je me mis au lit avec cette eſpérance ; mais,

juſtes Cieux ! dans quel état me trouvai-je bientôt ! Tout ce qu'il y eut jamais de ſonges affreux & funeſtes ſe préſenterent à mon imagination. Je vis une foule de ſpectres qui m'environnoient. La terre ſur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts, & à demi pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres, qui me pénétroient d'horreur & de ſaiſiſſement. Je jettois les yeux de tous côtez ; mais il ne ſe préſentoit rien qui pût me raſſurer. J'entrai dans une forêt fort ſombre, que j'apperçus devant moi tout d'un coup : à peine eus-je fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles ; mes habits ſe changerent en écorce, mes mains en branches ; en un mot je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvai d'abord quelque conſolation dans un ſort ſi bizarre, parce qu'il me ſembloit

que cette métamorphoſe me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient cauſé tant de fraieur ; mais un moment après je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres ; il y en eut un qui monta ſur mes branches pour les couper avec un fer tranchant ; mes prieres ni mes larmes ne purent l'attendrir, il me donna pluſieurs coups dont il m'abbatit autant de branches : mon ſang couloit à grands flots, & je reſſentois des douleurs inexprimables. Pendant que je ſouffrois ce cruel martire, & que la forêt retentiſſoit de mes cris, il me ſembla que je voiois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon ſecours : mais les ſpectres ne l'eurent pas plûtôt apperçûe, qu'ils me quitterent, pour aller vers elle, comme s'ils euſſent eu deſſein de s'en ſaiſir. Ce fut alors

que ne me poſſedant plus, je m'agitai ſi furieuſement, que je tombai de mon lit avec aſſez de violence. Cette chûte me réveilla, & j'eus beaucoup de joie en reconnoiſſant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'un ſonge.

Scoti qui étoit couché dans un cabinet, dont la porte communiquoit à ma chambre, accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effraié de me trouver à terre, mouillé de ſueur, & le viſage enflammé. Je lui fis allumer du feu, & je m'aſſis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême que j'avois pour ma ſœur, me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé peut-être quelque malheur, dont le Ciel eût voulu m'avertir pendant mon ſommeil. Je courus vîte à ſon appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au

bruit que je fis en ouvrant ſa porte ; & m'aiant apperçu, elle me demanda comment je me portois, & pourquoi je m'étois levé ſi matin. Ah ! ma chere ſœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même ? Que vous m'avez cauſé d'allarmes pendant cette nuit ! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en ſureté dans votre lit ! Elle voulut ſçavoir ce qui me faiſoit parler de la ſorte. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fimes que rire, lorſqu'elle m'eut aſſuré qu'elle avoit bien paſſé la nuit, & qu'elle n'avoit pas vû de ſpectres qui euſſent couru après elle. Je ne me remis point au lit, quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'occupai à écrire une longue lettre au Marquis mon pere, par laquelle je lui apprenois l'heureux ſuccès de notre voiage, & je le preſſois de ſe rendre inceſſam-

ment auprès du vieux Comte, qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre, & je le fis partir en poſte dès qu'il fut jour, afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai enſuite rendre mes devoirs au Comte & au Chevalier mes deux grandsperes. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté, qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il ſe fit ſaigner, & il prit quelques remedes, qui n'empêcherent point que la fiévre ne le ſaiſit l'après-midi. Elle fut néanmoins ſi legere pendant les huit premiers jours, qu'elle n'étoit point capable de nous allarmer; mais elle augmenta tout d'un coup ſi violemment, que le vieillard s'apperçut bien lui-même qu'il lui reſtoit peu de tems à vivre. La premiere choſe à laquelle il fit at-

tention, fut à revoquer dans toutes les formes l'acte par lequel il avoit exclu mon pere de ſa ſucceſſion, & à le déclarer ſon héritier. Il fit venir enſuite ſon Chapelain, auquel il fit ſa confeſſion, & reçut de lui les Sacremens de l'Egliſe. Comme je ne le quittois pas d'un moment, il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendreſſe, & il me marquoit ſurtout un extrême regret de s'être privé ſi longtems de la ſatisfaction qu'il auroit pû trouver à vivre en bonne intelligence avec le Marquis. Il défendit abſolument qu'on l'envoiât chercher pour recevoir ſes derniers ſoupirs; & la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt que ſe ſentant trop proche de la mort pour eſpérer que le Marquis pût le trouver en vie à ſon arrivée, il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voiage inutile, ni l'affliger trop

en lui apprenant tout d'un coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement, il s'affoiblit ſi fort vers le ſoir du neuviéme jour de ſa maladie, qu'il ne put réſiſter à un furieux redoublement qui lui ſurvint pendant la nuit. Il mourut après nous avoir donné ſa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévûe nous affligea ſenſiblement; mais nous étions touchez ſurtout de la douleur que nous ſçavions qu'elle cauſeroit à mon pere. Le même jour, comme nous nous entretenions là-deſſus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raiſon qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie conſidérable ſurvenue à ma mere depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nou-

velle me jetta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon grand-pere qui venoit de mourir, & celle d'aller conſoler mon pere, & contribuer de tout mon pouvoir à la guériſon de ma mere. J'appris qu'il y avoit deux lettres du Marquis avec celle qui étoit pour moi ; l'une pour le feu Comte, & l'autre pour mon grandpere le Chevalier. J'allai prendre conſeil de celui-ci, qui étoit déja inſtruit de la maladie de ſa fille par la lettre qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire : Je vais partir en poſte, me dit-il, pour me rendre auprès de ma fille ; vous me ſuivrez ſi vous voulez dans quelques jours ; mais il faut auparavant que vous faſſiez les funerailles de Monſieur le Comte. Il partit ſur le champ.

Nous demeurâmes encore trois jours au Château, occupez de l'appareil funébre, & des viſites de toute la Nobleſſe du payis.

Nous ne fumes pas plûtôt libres, que nous nous mîmes dans notre berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaie, ni dans cette diſpoſition à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon grandpere qui venoit d'expirer à nos yeux, & la penſée du péril où ſe trouvoit ma mere, nous jetterent dans un abbatement dont tous nos entretiens ſe reſſentirent. Julie penſoit d'une maniere fort juſte, & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infini. Mais tous les efforts que nous fimes pour ſurmonter notre mélancolie, dans l'eſpoir de trouver la Marquiſe en meilleur état

à notre arrivée, furent inutiles. La converſation retomboit toujours ſur des ſujets triſtes & affligeans. Nous dîmes les choſes les plus touchantes du monde ſur la mort, ſur le peu de raiſon qu'on a de compter ſur la vie, & ſur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens & les plaiſirs de la terre. Je me ſouviens que ma chere ſœur me diſoit : Mais pourquoi regarder la mort comme une choſe ſi terrible ? Ne devroit-on pas ſe rendre juſtice, & conſiderer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raiſon de s'affliger de la néceſſité de mourir, que de mille autres néceſſitez, auſquelles on eſt aſſujetti ? C'eſt notre ſort, nous ſommes nez à cette condition-là. Pour moi, je ſuis jeune & d'aſſez bonne naiſſance, continua-t-elle ; l'on me dit tous les jours que j'ai de l'eſprit, & que je ſuis belle ; voilà

bien des raiſons qui pourroient m'attacher à la vie : avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'eſt pas croiable. Je conſentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui, ou ſi j'emportois quelque regret, ce ſeroit, ajoûta-t-elle en me regardant tendrement, de laiſſer après moi mon cher frere, à qui je ſuis bien ſûre que ma mort cauſeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chere Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général ; mais n'entrons point dans des applications ſi triſtes & ſi déſolantes. Si vous êtes perſuadée, comme vous devez l'être, que votre mort me jetteroit dans un affreux deſeſpoir, & qu'elle ſeroit ſans doute ſuivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez guéres, pour prendre plaiſir à me troubler par des images ſi funeſ-

ſtes. Aimez la vie pour l'amour de moi, ſi vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle conſentit là-deſſus à nous entretenir de choſes moins ſérieuſes ; mais cela ne duroit guéres, & nous en revenions à notre triſte morale, preſque ſans nous en appercevoir. Helas ! n'étoit-ce pas un préſage du malheur qui nous menaçoit ? Et ſi le plus cruel de tous les deſtins ne m'eût pas rendu aveugle au moment de ma perte, n'y aurois-je pas fait aſſez d'attention pour la prévenir ? Mais il étoit arrêté que je ſerois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois l'inſtant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voiage ſe paſſerent donc fort triſtement. Nous mangions peu, quoique nous trouvaſſions de quoi faire bonne chere dans les

hôtelleries qui ſont ſur la route. J'eus encore pendant ces deux jours mille ſonges effraians, qui troublerent mon ſommeil. Si je parois trop exact à rapporter juſqu'à mes ſonges, ce n'eſt pas que j'en veuille conclure qu'ils aient un rapport néceſſaire avec les choſes qui doivent nous arriver; mais l'on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en ſervir pour nous donner une maniere d'avertiſſement à l'approche de certains malheurs. Quoi qu'il en ſoit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déja fort avancez le troiſiéme jour, & nous comptions d'arriver le ſoir chez nous, lorſque notre caroſſe fut arrêté dans un bois par ſix hommes maſquez & montez ſur de bons chevaux. Je ne les apperçus pas d'abord; mais aiant entendu la voix de Scoti qui leur diſoit: Eh!

Meſſieurs, à qui en voulez-vous? Je mis la tête à la portiere, & je vis un de ces ſcelerats qui l'avoit ſurpris, & qui lui tenoit le piſtolet appuié ſur la poitrine : deux autres arrêtoient le cocher ; & les trois derniers s'avancerent auſſitôt vers moi, en criant : Pied à terre, Monſieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée : cependant je ne balançai point à deſcendre, après avoir recommandé à ma ſœur de ne point ſe montrer. Je leur dis honnêtement : Eſt-ce mon argent, Meſſieurs, que vous demandez ? Je vais vous le donner ſans difficulté. Non, répondit l'un d'eux qui paroiſſoit le plus conſidéré dans la troupe, on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, ſi vous en aviez beſoin : mais Mademoiſelle votre ſœur n'eſt-elle point dans ce caroſſe ? En

disant cela, il descendit de cheval, & voulut s'approcher de la portiere. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez vous faire, lui dis-je tout transporté? vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main, & je le menaçois de la pointe: mais il me répondit sans s'émouvoir: Monsieur, vous n'y gagnerez rien, songez que la partie n'est pas égale: & là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main pour la faire descendre. Elle la retira en jettant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vûe; & ne suivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce scélerat, qui retira le corps assez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe voiant son maître blessé, me tira sur le champ un coup de pistolet; mais par le plus étrange de tous les

malheurs, au lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'aiant tiré qu'à dix pas, la balle friſa ma tête, perça la berline, & s'en fut atteindre la trop malheureuſe Julie deux doigts audeſſous du ſein. Elle s'écria qu'elle étoit bleſſée, & elle ſe laiſſa tomber ſur la femme de chambre. J'oubliai tout autre interêt que celui de ſa vie, je la pris auſſitôt entre mes bras, & je la mis à terre pour chercher ſa bleſſure. Ses cruels aſſaſſins voulurent lui donner du ſecours, elle les repouſſa avec horreur; & attachant ſes yeux ſur les miens, elle me dit d'une voix mourante: Je ſuis bleſſée mortellement; je ſens que je n'ai plus qu'un moment à vivre, c'eſt Dieu qui me ſauve l'honneur; priez-le, mon cher frere, qu'il ait pitié de mon ame; & n'oubliez jamais une ſœur qui vous aime plus que ſoi-même. Un in-

ſtant après elle pouſſa un grand ſoûpir, qui fut le dernier de ſa vie. Les ſcélérats qui venoient de la lui arracher, remonterent à cheval dès qu'ils la virent expirée, & ſe ſauverent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je ſuis malheureux ! Il fut entendu de Scoti qui me l'a dit depuis : car pour moi, j'étois hors d'état de rien entendre, étant tombé tout de mon long ſans connoiſſance, lorſque je crus reconnoître que ma ſœur ne vivoit plus.

Il eſt impoſſible que je décrive ici tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, & quels furent les excès de ma douleur, lorſqu'étant revenu à moi par le ſecours de mes gens, j'apperçus le corps pâle & ſanglant de ma chere ſœur à mes pieds : j'ai eu aſſez de force pour ſoûtenir de ſi cruels déchiremens

ſans mourir, mais je n'ai point aſſez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque-tems ſans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant, pour demander juſtice au Ciel qui étoit témoin d'un ſi tragique ſpectacle. Je pris le corps dans mes bras ; & lorſque je pûs ouvrir la bouche, j'appellois Julie par ſon nom, ne pouvant me perſuader que je l'euſſe perdue tout-à-fait. Je lui parlois comme ſi elle eût été en état de m'entendre : mais hélas ! ma chere & trop aimable Julie ne vivoit plus ; ſa belle ame étoit déja dans le ſein de Dieu : car où ſeroit-elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti qui m'étoit extrémement affectionné, me ſupplioit avec larmes de remonter dans la berline, pour gagner promptement un gros bourg qui étoit à deux petites lieues de l'en-

droit où nous étions. Je remontai ſans quitter ma ſœur que je tins toujours ſur mes genoux. Lorſque nous fumes deſcendus dans une hôtellerie du bourg, je la fis deshabiller par ſa femme de chambre, & je la fis coucher dans un lit: car quoique je n'euſſe guéres de raiſon de croire qu'elle fut en vie, je me flattois encore néanmoins d'un reſte d'eſpérance, ſur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoiai querir ſur le champ le Curé & le Chirurgien du bourg; ils vinrent auſſitôt; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'aſſurant qu'il n'y avoit plus rien à eſperer. Le Curé avoit beaucoup de piété & de bon ſens; il fut ſurpris, & même effraié du deſeſpoir où il me vit. Il s'approcha de moi, & me tint d'abord quelques diſcours de conſolation que je n'écoutai point. Il continua pour-

tant ſans ſe rebuter ; mais voiant qu'il perdoit ſes peines, & craignant que le déſordre de ma raiſon n'aboutît à quelque choſe de funeſte, il me prit adroitement par un autre interêt que le mien. Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, me dit-il, que vous regrettiez ſi amérement Mademoiſelle votre ſœur, je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable ; mais ſi vous l'aimiez d'une ſincere affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lorſqu'elle a le plus de beſoin de vous ? Croiez-vous lui être bon à quelque choſe par vos larmes ? Elle eſt devant un Juge, aux yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets ſont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part, & des prieres ferventes pour attirer ſur elle la miſéricorde de ce Juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez

vous occuper, ſi vous avez quelque ſentiment de Religion, & une veritable tendreſſe pour la perſonne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le Ciel avec vous, de lui être favorable. C'eſt la meilleure marque que je puiſſe vous donner de la part que je prens à votre perte.

Ce diſcours fit quelque impreſſion ſur moi. J'avois reçû une éducation chrétienne, & j'étois bien inſtruit des devoirs de la Religion. Je penſai qu'effectivement ma ſœur pouvoit avoir beſoin de quelques prieres : je me ſouvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en mourant. Je conſentis donc à la propoſition du Curé, & je lui demandai s'il étoit ſeul de ſa profeſſion dans le bourg. Il me dit qu'il feroit venir ſon Vicaire ; & que ſi je voulois plus de monde, il y avoit près de-là un Couvent de Recollets aſſez con-

ſidérable. Je le priai d'en envoier chercher deux. Le Pere Gardien vint avec ſon compagnon ; de ſorte qu'ils ſe trouverent quatre à prier Dieu pendant toute la nuit auprès de ma ſœur. Je la paſſai moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous momens par mes ſoupirs & mes ſanglots.

Le lendemain il me vint un Médecin & deux Chirurgiens, que j'avois envoié chercher dans la ville la plus voiſine avec des parfums, & tout ce qui étoit néceſſaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer blanc, n'en pouvant avoir un de plomb ; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois leger, que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'executa ſi lentement, que je fus obligé de paſſer dans cet endroit le reſte du jour & la nuit ſuivante. Je la paſſai comme j'a-

vois fait la premiere, c'eſt-à-dire en prieres avec les quatre Prêtres, n'aiant pris ni ſommeil ni nourriture depuis deux jours; ce qui me rendoit méconnoiſſable. Je me diſpoſai à partir le troiſiéme jour au matin; mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorſque je vins à ſonger de quelle maniere j'apprendrois mon malheur à mon pere & à ma mere. Il n'y avoit pas moien de différer davantage, car je leur avois écrit la veille de notre départ, & je jugeois bien que ne nous voiant point arriver, ils étoient déja dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me réſoudre à leur aller offrir un auſſi mortel ſpectacle que celui de ma ſœur enſevelie. Cette penſée jointe à ma douleur me cauſa une fiévre violente: mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le Pere Gardien des Recollets de prendre

dre le devant, pour préparer mon pere à de ſi triſtes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vîte. Pour moi je me mis dans ma berline auprès du cercueil, ſur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuiez.

Lorſque je fus arrivé auprès de la ville, je mis pied à terre dans un petit village, où j'avois dit au Pere Gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître; mais il n'étoit pas ſeul, le Marquis mon pere étoit avec lui. Auſſitôt que je l'eus apperçû, je marchai douze ou quinze pas au devant de lui, & je me jettai à ſes pieds en pouſſant un cri pitoiable. Il m'embraſſa en verſant un torrent de larmes, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Mais il fut bien ſurpris, lorſqu'il vit qu'au lieu de me relever, je demeurai ſur la terre ſans connoiſſance & ſans ſenti-

ment. C'étoit un évanouiſſement dont on eut aſſez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La premiere choſe que fit mon pere, fut de ſe mettre à genoux devant le Crucifix, qui étoit ſur le cercueil, & de lui adreſſer ſa priere d'une maniere capable d'attendrir les plus durs. Il me dit enſuite qu'il avoit appris du Pere Gardien, que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours, qu'il n'étoit point content de cela, & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque choſe à l'heure même. J'obéis ſans repliquer. Nous prîmes avant que de partir quelques meſures pour conduire le cercueil dans un Couvent de Religieuſes, où il demeura quelque tems en dépôt, juſqu'à ce qu'il fût porté en France dans le tombeau de nos ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que

je ſouffris, lorſqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me ſembloit que la moitié de moi-même étoit renfermée.

Cependant la Marquiſe étoit dangereuſement malade. On ſe garda bien de l'informer de la mort de ſa fille, & de l'état où j'étois réduit moi-même; car ma fiévre continuoit toujours avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée, mais il étoit impoſſible que l'état des choſes lui fût caché longtems. J'ai déja dit que nous lui avions écrit lorſque nous nous étions mis en chemin, & elle nous attendoit avec la derniere impatience. Lorſqu'elle vit au bout de quelques jours, que nous ne paroiſſions point, elle tomba dans des allarmes qui augmenterent beaucoup ſon mal. Mon pere tâchoit de la remettre par des raiſons inventées, auſquelles il attri-

buoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en chemin ; mais que c'étoit une maladie legere, dont il n'y avoit rien à appréhender : il contrefit même l'écriture de ma sœur pour la tromper plus surement, & il lui montra des lettres qu'il faisoit semblant d'avoir reçû de nous. Cela lui réussit pendant quelque tems ; mais elle ne commença pas plûtôt à se porter un peu mieux, qu'elle voulut monter en carosse pour se rendre dans l'endroit où on lui avoit dit que j'étois demeuré malade. En vain trouva-t-on de nouveaux prétextes pour l'en détourner ; elle persista si absolument dans cette résolution, qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre, que de lui découvrir nos malheurs tels qu'ils étoient. Mon pere s'acquitta lui-même de ce triste office ; il prit la chose de fort loin, de peur

qu'elle ne ſe trouvât trop ſaiſie tout d'un coup. Mais qu'il eſt difficile d'en impoſer à une mere tendre & paſſionnée pour ſes enfans ! Elle n'eut pas beſoin de tout entendre, pour concevoir de quoi il étoit queſtion. Le Lecteur me pardonnera, ſi je n'entreprens point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit ſur elle. Il y a des choſes qu'il vaut mieux omettre tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement. L'infortunée Marquiſe retomba dans ſa maladie pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à ſon ſecours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de ſa chere fille à la bouche.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE SECOND.

MOn pere conſterné de cette triple perte, fut longtems incapable de conſolation. Il ſe retira chez les Peres de l'Oratoire, dans le deſſein de renoncer abſolument au monde. Mes prieres, mes raiſons, mes pleurs ne purent changer cette terrible réſolution : l'unique adouciſſement auquel il conſentit, fut de re-

tourner en France, pour quelque tems, dans les Terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon grandpere. J'eſpérois que cette diverſion qu'il feroit à ſa douleur, pourroit inſenſiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes enſemble trois mois après la mort de ma mere. Nous fîmes tranſporter avec nous les deux corps, pour être inhumez avec nos ayeux. Ce ſpectacle nous fit paſſer le voiage bien triſtement. Enfin nous arrivâmes en des lieux, où contre mon eſpérance, tout ne ſervit qu'à renouveller la triſteſſe de mon pere. Que ne dit-il point à la vûe de cette forêt fatale, où ſa paſſion avoit commencé? Ce ſouvenir me touche encore. Il refuſa toute ſorte de viſites pendant ſix ſemaines, qu'il demeura dans ſon Château: il les emploia à la priere, & à divers exercices de re-

ligion, ſe réſervant à peine quelques momens pour mettre ordre à ſes affaires, & pour m'aſſurer ſa ſucceſſion. Enfin lorſqu'il crut avoir aſſez fait pour moi, il me fit appeller dans ſa chambre, & me tint ce diſcours, qui fit trop d'impreſſion ſur mon ame, pour qu'il en puiſſe jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu votre mere & votre ſœur, vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je ſuis mort avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même ; & ce qui me reſte de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc auſſi au rang des perſonnes cheres qui vous manquent : accoûtumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens, parceque je con-

nois votre tendreſſe. Je ſuis certain que vous ne me perdrez pas ſans douleur ; & le Ciel ſçait bien auſſi que vous êtes l'unique choſe que j'excepte de l'indifference & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous ſerez toujours mon cher fils, malgré notre ſéparation ; mon cœur eſt encore capable de ce tendre ſentiment. Mon deſſein eſt d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre, & n'eſpérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, & j'ai diſpoſé de tous mes biens en votre faveur. Jouiſſez-en longtems ; ſoiez plus heureux que moi. Adieu. Je vous défens de me répondre, vous m'attendririez trop.

Je me jettai à ſes genoux pour l'arrêter : il m'embraſſa dans cette ſituation, en laiſſant tomber quelques larmes, & ſortit auſſitôt ſans faire ſemblant d'entendre

mille choſes touchantes, que la douleur me faiſoit dire. Quoique je ne douraſſe point de la ſincerité de ſa réſolution, & que je fuſſe extrémement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penſer qu'il dût l'executer ſitôt. De ſorte que je fus plus ſurpris que je ne puis dire, lorſque j'appris le lendemain à mon reveil, qu'il étoit parti ſur les trois heures du matin pour ſe rendre à N.... C'eſt une Chartreuſe, qui eſt ſituée à une lieue & demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre à ſept heures. Je dormois encore: il m'éveilla, & me dit en pleurant: Ah! Monſieur, que je viens vous aprendre une triſte nouvelle! mon maître eſt allé ſe faire Chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au monaſtere, il m'a ordonné de revenir ici promptement, & de vous remet-

tre cette clef, qui eſt celle de ſon cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abbatu, que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit ſans répondre, & me donnant à peine le tems de m'habiller, je pris le chemin de la Chartreuſe dans la même chaiſe, dont mon pere s'étoit ſervi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demeurai à la porte plus d'un quart d'heure ſans voir paroître perſonne. Mon impatience étoit ſi grande, que je l'aurois enfoncée ſi j'en euſſe eu la force. Enfin je la vis ouvrir, & ce fut le Pere Prieur qui ſe préſenta à mes yeux. Eh quoi ! mon Pere, lui dis-je avec un air d'indignation, eſt-ce un homme comme moi qu'on laiſſe une heure dehors ſans répondre ? Le Pere m'aſſura d'un air fort doux, qu'il avoit ignoré

que je fuſſe dehors, & que c'étoit la faute du portier, qui peut-être un peu effraié de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé, s'étoit retiré ſans m'avoir introduit dans la maiſon. L'excuſe étoit aſſez vraiſemblable ; d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du monaſtere, qui n'étoit qu'un grillage de fer, au travers duquel le portier m'avoit parlé. Je ne laiſſai pas de reprendre avec chaleur : Mais, mon Pere, ce n'eſt pas vous qu'il falloit avertir ; je demande Monſieur le Marquis, me ſera-t-il permis de lui parler ? Je ſuis fâché, Monſieur, me dit le Pere, de ne pouvoir vous procurer cette ſatisfaction ; Monſieur le Marquis eſt réſolu de ne voir perſonne pendant tout le tems du noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais ; mais qu'il ſouhaite auſſi que vous lui

donniez un témoignage d'amour & de reſpect, en le laiſſant tranquile du moins cette année. Cette réponſe me mit preſque en fureur. Quoi ! m'écriai-je, vous oſez me refuſer de voir mon pere ? Je le verrai malgré vous. C'eſt par vos conſeils qu'il a pris la réſolution d'entrer ici ; vous l'avez ſéduit, & vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoûtai quantité d'autres choſes de même nature, auſquelles le Pere Prieur n'oppoſa que le ſilence, & beaucoup de modeſtie. J'eus quelque honte de traiter ſi mal un homme qui le méritoit ſi peu. Je lui dis plus doucement : Eſt-il poſſible que je ſois privé de la vûe de mon pere, & qu'il m'impoſe lui-même un ordre ſi cruel ! Allez le conjurer de ma part d'en uſer moins durement avec moi ; qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité ſon mépris ou ſa haine.

J'irai volontiers, répondit le Pere; mais je vous assure déja que ce n'est ni haine ni mépris, qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du Pere Prieur avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demie heure avec une lettre qu'il me présenta sans parler. Il m'est aisé de la transcrire ici, puisque je la conserve encore.

» Si c'est pour me détourner » de mon dessein, que vous avez » tant d'impatience de me voir, » c'est une espérance à laquelle il » faut que vous renonciez abso- » lument. J'ai fait à Dieu le sa- » crifice de ma vie; il n'y a point » de considération humaine, qui » puisse me le faire retracter. Si » c'est pour me marquer votre » tendresse & votre attachement, » je vous tiens compte, mon » cher fils, de ce témoignage d'af- » fection, & je vous assure que

votre ſouvenir ne laiſſera pas « d'avoir toujours place dans un « cœur que la Religion & la dou- « leur occuperont deſormais tout « entier. Accordez-moi ce que « le P. Prieur vous a demandé de « ma part. Ce n'eſt que pour un « an. Je vous conſeille de l'aller « paſſer à Paris, pour achever de « vous former à l'Academie. Ne « m'oubliez pas ; mais penſez à « moi ſans vous affliger. Pourquoi « vous affligeriez-vous ? S'il me « reſte quelque douceur à eſpé- « rer ſur la terre, ce n'eſt que « dans la ſolitude que je la puis « trouver. Ah ! laiſſez-moi pren- « dre Dieu pour partage, puiſ- « qu'il y a ſi peu de fond à faire « ſur les félicités humaines. Adieu. « Vivez heureux, & ne vous ſou- « venez de moi, que pour me ren- « dre le Ciel favorable par vos « prieres. «

Je connoiſſois ſi bien mon pere,

que je ne doutai plus après la lecture de cette lettre, de l'inutilité de mes instances. Je quittai le P. Prieur, & je retournai fort triste au Château. J'y demeurai encore quelques semaines, pendant lesquelles je ne laissai point passer de jours sans visiter la Chartreuse. L'air de sainteté qu'on y respiroit, l'exemple de mon pere, & peutêtre aussi la tristesse dont j'étois accablé, me firent naître quelques desirs de retraite & de solitude. J'en communiquai quelque chose au Pere Prieur; mais il me conseilla en homme de bon sens, de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaise assiette de mon ame, & de suivre plûtôt la volonté du Marquis mon pere, qui m'avoit ordonné d'aller passer quelque tems à Paris. Je me laissai persuader par ces raisons. Je partis peu de jours

après, & je ne menai avec moi que la Brie & Scoti qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le surnom de Grand qui venoit d'être donné au Roi Louis XIV. du consentement de toute l'Europe, fut l'occasion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empressoit de marquer son zele pour un Prince, qui faisoit tant d'honneur à la France. On ne parla pendant plusieurs jours que de feux de joie, de danses, & de festins. J'évitai des plaisirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois sans cesse, me fit choisir ma demeure dans une rue écartée du fauxbourg Saint Germain. Je n'en sortois que le matin pour aller prendre mes leçons à l'Académie. J'avois appris à monter à cheval dans la ville où j'avois re-

çu ma premiere éducation ; mais je trouvai dans les maîtres de Paris un air auquel les Etrangers ne ſçauroient atteindre. Il en eſt de même pour la danſe, les armes, & les autres exercices du corps. Je me rendois enſuite chez moi, où differens maîtres venoient m'apprendre la Muſique, & à jouer de quelques inſtrumens, pour leſquels j'avois de l'inclination. Le reſte du jour je l'emploiois à la lecture, & principalement à l'étude de l'Hiſtoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, ſans lier connoiſſance avec perſonne ; ce qui me fit regarder de pluſieurs comme un homme d'un caractere farouche, & peu ſociable.

Un jour que j'étois à l'Académie, je m'apperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis, qui conſidéroit nos exercices, attacha ſes yeux ſur moi, comme ſi ma phyſionomie l'eût

frappé, & qu'il m'examina longtems avec beaucoup d'attention. Je vis enſuite que ſans ceſſer de me regarder, il parloit d'une voix baſſe à quelques Officiers de l'Académie. Je ne ſçais comment je remarquai tout cela ; mais je n'y fis que légérement réfléxion, & je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorſque je fus retourné chez moi, Scoti qui me ſuivoit tous les jours au Manége, me dit que la même perſonne l'avoit abordé fort honnêtement, & lui avoit demandé qui j'étois : qu'aiant ſçu mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroiſſoit ſur mon viſage, & s'il étoit vrai que je fuſſe un ſauvage qui fuioit le commerce des hommes ; qu'après avoir été ſatisfait là-deſſus, il avoit voulu ſçavoir la rue & la maiſon où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces queſtions qu'à

la curioſité qu'on a quelquefois pour un inconnu, & je n'y penſai pas davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir ſur les huit heures du matin, que le curieux étoit à ma porte dans un caroſſe, & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette viſite d'un homme que je ne connoiſſois point, me ſurprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé; & que s'il avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer, je le priois d'entrer ſans façon. Il ſe fit conduire auſſitôt à ma chambre, & me dit en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, & m'offrir la ſienne. Je ſuis perſuadé, Monſieur, continua-t-il, que nous lierons facilement connoiſſance. Je me ſuis ſenti porté à le ſouhaiter dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de

vous voir au Manége ; & quoique je n'eſpere pas que vous puiſſiez prendre les mêmes ſentimens pour moi ſur ma phyſionomie, je me flate que mon zele & mes ſervices pourront vous les inſpirer.

Un début ſi obligeant demandoit une réponſe civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut poſſible ; & lui aiant fait quelques excuſes ſur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je priſſe du moins ma robe de chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous aſſimes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat ; & ce fut après un quart d'heure de converſation indifférente, qu'il fit retomber le diſcours ſur le motif de ſa viſite. Il me dit que quelque eſtime qu'il eût conçu pour moi ſur ma ſeule figure, il l'auroit peut-être conſervée ſans me la témoigner ;

mais qu'aiant demandé quelque éclairciſſement à un de mes domeſtiques ſur ma naiſſance, & ſur la triſteſſe dont je lui avois paru poſſedé, il n'avoit pu réſiſter à l'envie de me connoître : qu'étant malheureux comme moi, & peutêtre encore plus ſolitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre : qu'il étoit rare de trouver parmi les perſonnes heureuſes & contentes, des amis qui priſſent part à nos peines, juſqu'à s'en affliger avec nous ; au lieu que les perſonnes malheureuſes trouvoient de la conſolation à s'attendrir enſemble, & à ſe plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injuſtice des hommes. Enfin il m'apprit qu'il étoit l'aîné des neveux de Monſieur le Cardinal de Janſon : qu'aiant eu le malheur de ſe bat-

tre en duel, & de tuer ſon homme, il avoit été contraint de ſortir du Roiaume : qu'il avoit erré longtems, toujours perſécuté par la fortune : que tout le crédit de ſon oncle ne pouvoit lui faire obtenir ſa grace ; que preſſé cependant du déſir de revoir ſa patrie, il étoit rentré en France, malgré les ordres du Roi ; qu'il ſe faiſoit appeller le Marquis de Roſambert : que ſa vie étoit continuellement en danger ; mais que cette penſée faiſoit moins d'impreſſion ſur lui que mille ſujets particuliers de douleur, qui rendoient ſa vie très-malheureuſe. Il me promit le récit de ſes avantures, lorſque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, & il me pria de la maniere la plus tendre de lui accorder ma confiance, comme il m'aſſuroit de toute la ſienne.

Je trouvai quelque choſe de ſi relevé & de ſi touchant dans les manieres & dans les diſcours du Marquis de Roſambert, que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les ſentimens qu'il déſiroit. Nous devinmes inſéparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes dans nos caracteres & dans nos inclinations, des rapports qui ſervirent encore à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux hazard qui avoit produit notre connoiſſance! nous paſſions ſouvent des jours entiers à nous entretenir, & nous nous ſéparions toujours ſans laſſitude. Nos entretiens rouloient ſur nos malheurs, ſur notre amitié, ſur quelque point d'hiſtoire, de morale, ou de reli-

gion

gion. Le Marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il penſoit juſte & ſolidement. Cet exercice nous inſtruiſoit, en même tems qu'il faiſoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de ſortir, c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour viſiter quelque Bibliotheque. Nous allions avec plaiſir à celle de Saint Victor les jours qu'elle s'ouvre au public. Le Bibliothecaire s'accoûtuma ſi fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin comme des perſonnes de connoiſſance, & qu'il ne fit point difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le Parc de Vincennes, lorſque nous voulions nous écarter de Paris; & le Jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à aller

plus loin. Ce fut là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réfléxions ſur la vie tranquille de ces Solitaires, je rappellai au Marquis la promeſſe qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de ſa vie. Il y conſentit volontiers : nous nous aſſimes, & voici ce qu'il me dit ; le ſincere interêt que j'y ai toujours pris, ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naiſſance qui vous eſt connue, ni de mon éducation qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon oncle a beaucoup ſervi à la grandeur de notre Maiſon. Je ſuis l'aîné, c'étoit ſur moi que repoſoient tous ſes deſſeins ;

je ne doute point qu'il ne les eût fait réuſſir ſelon ſes eſpérances, ſi ma mauvaiſe fortune ne les eût entiérement dérangez.

Le Marquis de Forbin mon pere, qui étoit Gouverneur d'Antibes, où il demeuroit aſſez ordinairement, m'envoia à Paris vers l'année 1673, pour entrer dans les Mouſquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'eſt-on pas capable à cet âge, où les paſſions ſont vives, & la raiſon ſi peu capable de leur réſiſter? Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeuneſſe. Je fis mon apprentiſſage de débauche par une avanture qui penſa me coûter la vie. Deux Mouſquetaires de ma Province, qui cachoient une ame des plus baſſes & des plus noires ſous un air noble & poli, me marquerent quelque empreſſement de lier une étroite amitié avec moi. Ils

me regardoient comme un nouveau débarqué, qui étoit encore ſans expérience, & dont il leur ſeroit aiſé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur deſſein. Après quelques jours de connoiſſance, ils m'offrirent de me donner à dîner chez Fracin, qui étoit, me dirent-ils, un Traiteur excellent du Fauxbourg Saint Honoré. J'acceptai la propoſition. Nous fimes effectivement bonne chere; le vin étoit délicat; nous demeurames à table juſqu'à trois heures. Un de mes compagnons ſe leve, fait deux tours dans la chambre, & s'avance vers la fenêtre qui donnoit ſur la rue: il l'ouvre comme ſans deſſein; à peine y eut-il mis la tête, qu'il ſe tourna promptement vers ſon ami qui étoit encore aſſis, & qu'il lui dit: Chevalier, voilà la Cheſnaye qui paſſe, veux-tu que je l'appelle? Volontiers,

répondit l'autre. Eſt-il ſeul? Non, reprit celui-ci, il eſt avec deux Meſſieurs que je ne connois point: mais n'importe, nous en paſſerons le reſte du jour plus agréablement. Il appelle auſſitôt Monſieur de la Cheſnaye, qui ne ſe fait pas prier pour monter avec ſes deux amis. On s'aſſied, & l'on recommence à boire. Un quart d'heure après, l'un des deux Mouſquetaires dit à l'autre: Nous demeurons ſans rien faire, nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revange des quatre parties de picquet que tu me gagnas hier? La partie fut acceptée; on fait venir des cartes, & mes Mouſquetaires ſe mettent au jeu. Nous nous amuſames quelque tems à les voir jouer. Enfin Monſieur de la Cheſnaye paroiſſant ſe laſſer d'être ſpectateur oiſif, me propoſe une partie de triomphe deux contre

deux. J'y conſens. Nous jouons d'abord un écu ſeulement chaque partie. Nous en gagnames dix en une heure, mon ſecond & moi. On propoſa de jouer le tout ; nous gagnons encore : le jeu s'anime. Pendant ce tems-là, les Mouſquetaires ſe ſouviennent qu'ils avoient ordre de ſe rendre à cinq heures chez Monſieur le Commandant ; ils nous demandent permiſſion de ſe retirer ſeulement pour une demie-heure, avec promeſſe de venir nous rejoindre auſſitôt qu'ils ſeroient libres. Ils ſortent, & nous laiſſent aux mains. La Cheſnaye qui perdoit, voulut jouer au lanſquenet : je ne me fis pas preſſer, croiant que la fortune continueroit de m'être favorable : elle changea pourtant, & ſi triſtement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt piſtoles ; c'étoit à peu près ce

que j'avois d'argent ſur moi. Un air goguenard répandu ſur le viſage de mes joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup, & me fit juger qu'on m'avoit trompé : cependant comme ce n'étoit encore qu'un ſoupçon, je feignis de ne rien appercevoir, & je me diſpoſai ſeulement à me retirer ſans attendre les deux Mouſquetaires, qui me paroiſſoient avoir oublié leur promeſſe. Je prétextai quelque affaire, & je pris congé de Monſieur de la Cheſnaye & de ſes amis. Je n'étois pas au bout de l'avanture. Fracin qui me vit traverſer la cour, vint audevant de moi, avec un papier qu'il me préſenta. Je lui demandai de quoi il s'agiſſoit. C'eſt, me dit-il, la carte de la dépenſe, Monſieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis je. Meſſieurs .... ne vous ont-ils pas ſatisfait ? Point du tout, reprit Fracin ;

ils m'ont dit en ſortant, que s'ils ne revenoient point, ce ſeroit vous, Monſieur, qui auriez la bonté de me paier. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup, ce fut de tirer ma montre, qui valoit cinquante écus, & de la laiſſer à Fracin, en lui diſant que je viendrois la reprendre le jour même, & lui apporter de l'argent. Je ſortis plein de honte & de fureur; mais ce qui acheva de me deſeſperer, ce fut qu'en ſortant j'entendis la Cheſnaye rire de tout ſon cœur avec ſes compagnons, qui s'étoient mis à la fenêtre. Je paſſai ſans faire ſemblant de les voir : je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je cherchois; ma fureur en redoubla, & je réſolus

de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie, qui sortoient d'un Caffé. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent eux-mêmes audevant de moi, & me firent d'abord des excuses vagues & sans vraisemblance, qui ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adressez pour faire une dupe, & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regarderent un moment, & l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas dessein de se battre, qu'ils alloient à la Comédie, & qu'ils vouloient bien me la payer, si je voulois les y accompagner. Vous êtes des miserables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie; mais vous me la payerez, &

comptez que je trouverai le moyen de vous rejoindre. Je les quittai bruſquement, & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois beſoin. A peine une heure s'étoit paſſée, que mon valet vint m'éveiller, & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lû, & j'y trouvai ces termes.

» Ce n'eſt point en pleine rue » qu'on attaque les gens, comme » vous avez fait tantôt. Mais ſi » vous avez tant d'envie de vous » battre, ne manquez point de » vous rendre à huit heures der- » riere le jardin de Chartreux. » On vous y attendra de pied » ferme.

Ce billet n'étoit ſigné que d'un ſeul; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en ſilence dans la rue de la Comédie, je m'imaginai qu'aiant plus de

cœur que ſon compagnon, il ſe preſſoit de réparer la foibleſſe qu'il avoit marquée en ſe taiſant, dans la crainte d'être deshonoré, ſi je la publiois. Je me diſpoſai à me rendre au lieu qu'il m'aſſignoit, & j'y arrivai un peu avant huit heures, fort éloigné de penſer au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déja. Nous mimes l'épée à la main, & nous nous pouſſames quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois ſi vivement, que le ſang n'auroit pas tardé à couler, lorſque j'entendis crier tout d'un coup par derriere moi : Tue, tue, point de quartier. Je ne fus point maître du premier mouvement, qui me porta à tourner la tête ; & dans l'inſtant je reçus un coup qui me perça le côté, mais heureuſement cette bleſſure ne m'affoiblit point. Je me jettai ſur la droite pour faire

face aux nouveaux aſſaillans; c'étoit l'autre Mouſquetaire avec la Cheſnaye, qui avoient apparemment concerté de ſe défaire de moi. Ah! lâches, m'écriai-je, trois contre un! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aiſément. Ils m'allongeoient pendant ce tems-là de grands coups, dont pluſieurs me percerent; & malgré toute mon adreſſe à parer, j'aurois péri infailliblement, ſi le Ciel n'eût veillé à mon ſecours. Un Capitaine de Cavalerie, deux Lieutenans aux Gardes, & un Treſorier de France, avoient fait une partie de mail en plaine campagne; & cherchant une boule égarée, ils s'avancerent aſſez vers le lieu de notre combat pour nous appercevoir, & leur généroſité les fit accourir promptementpour nous ſéparer. Comme ils ne ſe doutoient point de l'inégalité des

combattans, ils furent fort ſurpris de voir mes trois aſſaſſins s'enfuir à leur approche, & moi tomber preſque auſſitôt ſur l'herbe, ſans avoir la force de ſoûtenir mon épée. Mon ſang couloit à grands flots ; ils s'empreſſerent de me donner du ſecours, & banderent d'abord mes plaies avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, & un ſixiéme au travers du bras. Ils me prirent tous quatre, & me porterent avec aſſez de peine juſqu'à la maiſon du Treſorier de France, qui s'appelloit M. Olivier, & qui demeuroit heureuſement à l'entrée du fauxbourg Saint Michel. On fit venir promptement des Chirurgiens, qui jugerent mes plaies mortelles, & qui ne me promirent pas deux heures de vie ; ils ne laiſſerent pas de me

traiter avec ſoin. Je repris peu à peu mes eſprits. La quantité de ſang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli, que je n'avois pas ſenti juſques-là le ſecours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes liberateurs ; & après leur avoir appris en deux mots qui j'étois, & la lâcheté de mes perfides ennemis, je ne ſongeai plus qu'à me préparer à la mort. M. Olivier envoia chercher à la hâte un Prêtre dans ſon caroſſe. Il arriva ; je me confeſſai. Pendant ce tems-là, M. de la Broye, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Anjou, & l'un des quatre qui m'avoient ſecouru, ſe ſouvint qu'un vieux Cavalier de ſa Compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire ſa recrue, avoit un ſecret admirable pour guérir les plaies. Il prit la peine de l'aller chercher lui-même, & me l'amena lorſque je

finiſſois ma confeſſion. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi, en le voiant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie, me dit M. de la Broye; ſouffrez qu'il voie vos bleſſures. J'y conſentis ſans penſer à autre choſe. Mais le Prêtre qui m'avoit confeſſé, & qui étoit un ſaint homme, s'avança vers moi, & me dit à l'oreille : Ce ſoldat veut apparemment vous panſer du ſecret. Songez, Monſieur, que vous venez de vous reconcilier avec Dieu. L'eſpérance d'une guériſon incertaine vous fera-t-elle retomber dans ſa diſgrace ? Je répondis ſans balancer : S'il y a du péché, je ne veux point être guéri; qu'on me laiſſe mourir, ſi l'on ne peut me ſauver par les voies permiſes. Mes quatre libérateurs combatirent en vain cette réſolution. Le Cavalier juroit de ſon côté, que ſon remede

étoit innocent ; & que l'aiant éprouvé ſur pluſieurs Officiers de diſtinction, il n'en avoit pas manqué un ſeul. C'eſt cette certitude même, reprit le Prêtre, qui me le rend ſuſpect ; mais faiſons mieux, dites-nous en quoi conſiſte votre ſecret ; s'il peut être emploié ſans crime, je ſerai le premier à vous preſſer de le faire. Après quelque réſiſtance, le Cavalier conſentit à ce qu'on lui demandoit. Mon Confeſſeur n'y trouva à redire que la récitation du ſecond verſet de l'Hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer en faiſant trois ſignes de Croix aux trois mots *Mucrone diro lanceæ*. Il demanda ſi cela étoit abſolument néceſſaire. Oui, répondit bruſquement le Cavalier ; mais ſi vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette propoſition

parut raiſonnable à tout le monde, excepté au Prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin Monſieur Olivier propoſa que pour lever les ſcrupules on conſulteroit Monſieur l'Evêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maiſon dans le voiſinage. Il fut ſur le champ le conſulter lui-même, & mena le ſevere Eccléſiaſtique avec lui. L'Evêque de Vence étoit ami de mon pere. Lorſqu'on lui eut propoſé le cas, & qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de ſçavoir mon avanture, & mon nom. On ne lui eut pas plûtôt appris l'un & l'autre, qu'il ſe mit en chemin pour me venir voir, & m'offrir tous les ſecours qui dépendoient de lui. Il voulut que le Cavalier fiſt l'épreuve de ſon ſecret en ſa préſence. Nous n'en fimes plus difficulté ſur la déciſion d'un homme tel que Mon-

ſieur Godeau. Il prit lui même des Heures, ſe mit à genoux, & récita le *Vexilla* tout entier, en faiſant des ſignes de Croix ſur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce tems-là, le Cavalier travailloit de ſon côté : il s'étoit fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, & du feu dans un réchaud : il commença par ſucer mes bleſſures ; ce qui m'affoiblit d'abord juſqu'à me faire perdre une ſeconde fois toute connoiſſance ; mais je revins à moi avec le ſecours de quelque liqueur ſpiritueuſe. Il fit chauffer enſuite du vin blanc, dont il lava mes plaies juſqu'à ce que le ſang ceſſât de couler. Il verſa quelques goutes d'huile ſur les charbons ardens ; & par le moien d'un papier roulé en forme de tuiau, il en dirigea la fumée dans mes bleſſures ; ce qu'il renouvella pluſieurs fois

dans l'eſpace d'un quart d'heure. Lorſqu'il eut fait cette premiere opération, il me dit d'un air gai: Je vous répons, Monſieur, que dans huit jours vous vous porterez auſſi bien que moi. J'étois ſi foible, que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge, en fit des compreſſes qu'il imbiba de fumée d'huile, & me les appliqua avec autant d'adreſſe que le meilleur Chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute ſorte de mouvemens pendant vingt-quatre heures; de me tenir aſſez couvert pour conſerver une chaleur moderée, & de prendre un conſommé de trois en trois heures. Je ſuivis ce régime avec exactitude. Mon Eſculape continua pendant deux jours de me viſiter ſoigneuſement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, & quatre fois la nuit, en gardant des intervales reglés, & ſans em-

ploier autre choſe que ſa fumée d'huile. Enfin je me trouvai ſi fortifié dès le troiſiéme jour, que je ne doutai plus de ma guériſon.

Les premieres marques de ma reconnoiſſance furent pour Monſieur Olivier, qui m'avoit reçu ſi généreuſement dans ſa maiſon, & pour Monſieur de la Broye qui m'avoit procuré le Médecin, à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile Cavalier; & je lui promis que tant que je ſerois au monde, il ne manqueroit jamais du néceſſaire. Mon deſſein étoit après cela, de me faire tranſporter chez moi, de peur de cauſer quelque incommodité à mes bienfaicteurs; mais Monſieur Olivier s'y oppoſa avec tant d'honnêteté & d'affection, que je fus obligé de ceder. Je demeurai chez lui quinze jours, au bout deſquels je fus entiérement rétabli.

Monſieur Godeau me faiſoit l'honneur de me viſiter tous les jours pendant ma maladie. Cet illuſtre Prélat à qui l'âge & l'étude avoient acquis une expérience conſommée, jetta deſlors dans mon ame des ſemences de religion, & des principes de probité & de droiture, qui n'en ſont jamais ſortis. Je dois cette juſtice au Ciel, que dans tous les égaremens où je ſuis tombé depuis, j'ai toujours ſenti de vifs remords qui ont troublé mes plaiſirs, & des mouvemens ſecrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois eu juſques-là que de foibles idées de la Religion ; mais la préſence de la mort, que je ne croiois pas pouvoir éviter, me fit écouter avidement tous les diſcours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne m'en tint point d'autres que de la certitude & de la longueur de

l'Eternité, & de la néceſſité de recourir à Dieu pour mériter ſes récompenſes. Il m'expliqua l'eſprit du Chriſtianiſme, & m'apprit ſur cette matiere quantité de choſes qui me ſemblerent ſurprenantes, parceque je les avois ignorées juſqu'alors. Cependant lorſque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choſes moins ſerieuſes. On ſçait que la Poëſie faiſoit mes délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les regles, & me donna pour modele pluſieurs de ſes pieces: il laiſſoit paſſer peu de jours ſans compoſer quelque choſe en ce genre: je fis plus d'une fois l'eſſai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes bleſſures. Enfin mon malheur ne fut pas ſans utilité, puiſqu'il me procura les conſeils & les inſtructions de ce ſage Prélat.

Cependant je dois dire à ma honte, que je n'en devins guéres plus ſage après ma guériſon. L'amour du plaiſir me fit bientôt oublier mes meilleures réſolutions. Je m'attachai fort à Monſieur de la Broye, qui avoit de la naiſſance, & les manieres les plus polies. Il étoit joueur. Je le ſuivis d'abord par complaiſance dans quelques Académies, car je n'avois jamais aimé le jeu; mais inſenſiblement j'y pris un tel goût, que je croiois avoir perdu les jours que je paſſois ſans jouer. La baſſette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou ſix mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre choſe. Je ne fis pendant tout ce tems-là, ni perte ni gain conſidérable; c'eſt-à-dire, que ſi je perdois quelquefois de groſſes ſommes, je réparois enſuite ſi heureuſement ma perte, que

je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être ſi heureux dans une ſemaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune qui ſembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive preſque à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui ſervit à m'en dégoûter entiérement. Je ne fus pas plûtôt retiré chez moi, que je fis réfléxion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme à s'enſevelir dans une chambre, comme je faiſois le jour & la nuit, pour ſe livrer aux agitations de la crainte & de l'eſpérance, & quelquefois au déſeſpoir & à la fureur. Je réſolus de profiter de mon bonheur, en faiſant ſervir à mes plaiſirs la ſomme que j'avois gagnée. Cette réſolution me changea tout d'un coup : je repris l'humeur gaie, & les manieres en-

jouées

jouées que le jeu m'avoit fait perdre, & je tachai de me dédommager de tous les mauvais momens qu'il m'avoit fait paſſer. Qu'un jeune homme eſt content, lorſqu'avec beaucoup de diſpoſition au plaiſir, il ſe trouve la bourſe aſſez bien garnie pour s'en procurer de toutes les ſortes!

Je n'avois point encore connu ce que c'eſt que les paſſions tendres; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus aſſez longtems à trouver une perſonne qui me parût digne de mes déſirs: enfin le hazard m'en préſenta l'occaſion dans une promenade que je fis à Verſailles. Je ne manquai point d'aſſiſter au ſouper du Roi; je me trouvai dans la ſalle auprès d'une vieille Dame, qui me donna lieu par ſon attention curieuſe, de lui demander ſi c'étoit la premiere fois qu'elle voioit ce ſpectacle. Elle me répondit fort

honnêtement que, quoiqu'elle fût Pariſienne, elle n'étoit jamais venue à Verſailles que ce jour là; qu'elle voioit le Roy pour la premiere fois; que malgré la curioſité naturelle à ſon ſexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voiage, ſi ſa fille plus curieuſe qu'elle ne l'en eût ſollicitée longtems; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puiſque ſa fille avoit été ſaiſie en arrivant d'une colique violente, qui l'avoit fait ſouffrir cruellement pendant trois ou quatre heures; qu'à la fin ſon mal étoit paſſé, & qu'elle s'étoit endormie: que pour elle, ſe trouvant ſeule, & s'ennuiant pendant le ſommeil de ſa fille, elle étoit ſortie de ſon auberge pour voir ſouper le Roy. Le viſage & les manieres de cette Dame me revinrent beaucoup, & je continuai à m'entretenir tout bas avec

elle pendant le reſte du ſouper. Lorſqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire ; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis ſans les avertir, & je deſcendis l'eſcalier avec elle : un laquais qui l'avoit ſuivie ſe préſenta ; nous nous rendimes à ſon auberge. Elle me remercia de la maniere la plus civile lorſque nous fumes à la porte : mais je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de ſaluer ſa fille ; elle y conſentit, & nous entrames. Si la mere m'avoit paru agréable, je fus charmé tout d'un coup de la figure de ſon aimable fille. Nous la trouvames auprès du feu, s'entretenant avec ſa femme de chambre. Elle étoit en deshabillé : elle fit d'abord quelques reproches à ſa mere de l'avoir ſurpriſe avec moi dans cet état. La vieille Dame lui dit que je lui avois paru ſi ſage, & que j'en

avois agi si honnêtement avec elle, qu'elle n'avoit pu me refuser la liberté d'entrer, que je lui avois demandée avec instance. Nous passames une demi-heure dans un entretien qui eut mille charmes pour moi : enfin la crainte de me rendre incommode, m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai vers les dix heures à leur auberge ; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la Demoiselle avoit fort mal passé la nuit, & que l'inquiétude qu'en avoit eue sa mere, lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha sensiblement ; & faisant réflexion sur la douleur qu'elle me causoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une sérieuse passion. Je n'étois pas assez fâché de la sentir pour

y réſiſter. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la réſolution de découvrir à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déja ſi cher ; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de ſon nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'emploiai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin me trouvant un jour dans l'Egliſe de Saint Louis au Sermon du fameux Pere Bourdaloüe, j'apperçus la mere & la fille, qui n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vûe me fit perdre l'attention que je devois au Prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachez ſur elles, juſqu'à ce que la vieille Dame s'étant tournée vers moi, je la ſaluai profondement. Elle me reconnut, & je remarquai qu'elle dit pluſieurs mots à ſa fille qui me regarda auſſitôt. Je lui fis auſſi

une profonde revérence. Le Sermon fut à peine fini, que je m'approchai d'elles : je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Verſailles, & je les aſſurai qu'elles ne m'échapperoient plus ſi facilement. En ſortant du Salut, je leur offris la main pour monter dans leur caroſſe, & je m'y plaçai moi-même ſans façon. Nous ſortimes de Paris pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai juſqu'à leur maiſon, qui étoit à l'entrée de la rue des Francbourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à ſouper ; ce que j'acceptai avec toute la ſatisfaction imaginable.

Tout me parut ſentir ſon bien dans cette maiſon. La livrée étoit propre, les appartemens richement meublez ; & ſi l'on ne nous ſervit pas un ſouper magnifique,

il n'y eut rien du moins qui ne fut délicat, & bien apprêté. La vieille Dame m'apprit pendant le repas, qu'elle étoit veuve depuis quelques années ; que ſon mari qui avoit été longtems Tréſorier de la Marine, & qui s'appelloit Monſieur de Colman, lui avoit laiſſé de gros biens avec une fille unique ; qu'elle ne s'étoit occupée depuis ſon veuvage, que du ſoin d'élever ſa fille ; qu'elle voioit peu de monde, & qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques perſonnes de Qualité, qui avoient de la conſidération pour elle, & qu'elle voioit familierement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai avec tranſport du bonheur que j'avois d'entrer dans ſa connoiſſance, & de

l'envie que je ſentois de la cultiver d'une maniere qui la perſuaderoit de l'eſtime que j'en faiſois. La ſoirée ſe paſſa ainſi avec un contentement qui me parut réciproque. Je jettois ſans ceſſe les yeux ſur Mademoiſelle de Colman, & j'appercevois quelquefois les ſiens qui ſe tournoient vers moi avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée, lorſque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit aſſez loin de leur maiſon juſqu'à la rue où je demeurois, je cherchai longtems un caroſſe de louage ſans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque tems à pied, j'entendis ſonner une heure ; j'eus quelque inquiétude de me trouver ſi tard, ſeul dans les rues. La Police étoit alors fort mal obſervée à Paris, & l'on entendoit parler tous les jours de

quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réfléxion m'obligea à tenir mon épée nue à la main, & je marchai ainſi, préparé à tout événement. Comme je traverſois la rue Saint Martin pour gagner celle de Saint Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes aſſiſes ſur le ſeuil d'une porte, qui garderent un profond ſilence lorſqu'elles m'eurent apperçu. Ce ſexe n'eſt pas fait pour épouventer. Surpris pourtant de les voir dans une poſture ſi tranquille à une telle heure, j'avançai vers elles : ma préſence les allarma : elles me demanderent fierement, ſi je deſirois quelque choſe. Rien, leur dis-je, que l'occaſion de vous rendre ſervice ; mais je vous avoue, Meſdames, que je ne m'attendois pas à une ſi belle rencontre. Paſſe ton chemin, me dit-

nes ; qu'en attendant elle pouvoit m'aſſurer que je n'obligerois pas une ingrate, ni une perſonne du commun. Je lui fis entendre que ſi elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublez. Mon valet de chambre & un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque choſe au jeu, logeoient au-deſſus de moi, de ſorte que j'étois ſeul maître de l'eſcalier, mon bâtiment n'aiant que deux étages. Il étoit ſitué d'ailleurs au fond d'une cour où j'étois auſſi tranquile, que ſi j'euſſe été ſeul à Paris.

La Demoiſelle conſentit à me ſuivre. Je lui prêtai le bras pour la ſoûtenir ; elle s'appuioit de l'autre côté ſur une des deux femmes qui l'accompagnoient.

Nous marchames ainſi juſqu'à mon logis ſans mauvaiſe rencontre. Mes deux valets qui m'attendoient, ouvrirent la porte, & nous montames dans mon appartement. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'aiant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un Cordelier ! Que vois je, mon Pere, lui dis-je avec une eſpece de ſaiſiſſement, n'êtes-vous pas Cordelier ? Oui, Monſieur, me répondit-il, je le ſuis ; il ne faut point que cela vous cauſe de peine, nous vous informerons de tout, lorſque Mademoiſelle aura commencé à reprendre ſes eſprits. Je fis apporter ſur le champ des liqueurs, des biſcuits, & tout ce qui ſe trouva chez moi de plus propre à la ſoulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je commençai à me ſçavoir bon

gré de ma généroſité. La jeune Demoiſelle, malgré ſa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroiſſoit d'une beauté éblouiſſante. L'inquiétude qui étoit peinte dans ſes yeux, n'avoit pu en obſcurcir entiérement l'éclat : elle y répandoit une langueur qui les rendoit infiniment touchans. Je n'épargnai rien pour la raſſurer par toutes ſortes d'honnêtetés & d'aſſurances de ſervices. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût paſſer tranquilement le reſte de la nuit, & je la preſſai d'aller prendre le repos dont elle avoit beſoin. Il n'eſt pas juſte, me dit-elle, que je vous laiſſe ignorer plus longtems l'obligation que je vous ai ; vous me ſauvez la vie, & vous la ſauvez en même tems à un innocent, qui auroit été la malheureuſe victime d'une barbare colére. Permettez-moi de vous ca-

cher mon nom pour aujourd'hui ; je ſuis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai eu un amant qui mérite mille morts, s'il m'eſt infidele ; mais qui ne ſçauroit être aſſez plaint, ſi me conſervant la tendreſſe qu'il me doit, il ignore mes malheurs & les ſiens. Ma foibleſſe m'a fait conſentir à ſes déſirs. Je porte dans mon ſein le fruit de nos amours. Mes deux freres, ſous la puiſſance deſquels je ſuis reſtée après avoir perdu mon pere & ma mere, ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiſer, ils y ont cru leur honneur intéreſſé, & cette imagination leur a fait former le deſſein d'une cruelle vengeance. Voilà le Pere, continua-t-elle en montrant le Cordelier, qui vous apprendra tout le reſte : pour moi je vais uſer à préſent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après

m'avoir ſalué avec beaucoup de grace, elle paſſa dans le cabinet, & ſe fit ſuivre de l'autre perſonne qui étoit ſa femme de chambre.

Je priai le Cordelier avec impatience, de me raconter la ſuite d'une hiſtoire ſi intéreſſante. Il prit la parole, & me dit qu'il avoit cru périr cette nuit; que jamais il n'avoit eu tant de fraieur, ni tant de ſujet d'en avoir; qu'il étoit Cordelier du grand Couvent, & que depuis longtems il ne s'occupoit qu'à confeſſer, & à diriger les conſciences, ce qui l'avoit rendu célebre dans Paris. Il m'apprit auſſi ſon nom, que je n'ai pas retenu. Cette nuit, me dit-il, comme je me levois pour aller à Matines, le portier du Couvent m'eſt venu avertir qu'il y avoit un caroſſe qui m'attendoit à la porte, pour aller confeſſer promptement M. le Duc

de Briſſac qui ſe mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte ſans la moindre défiance, & je me rends à la porte. Je n'avois pas beſoin de parler au Pere Gardien, parceque j'ai une permiſſion generale de ſortir dans de pareilles néceſſitez. Un laquais ouvre la portiere du caroſſe ; je monte, on la referme, & nous marchons grand train. Je me ſuis bien apperçu malgré l'obſcurité, qu'on me faiſoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit juſqu'à l'hôtel de Briſſac, & que nous nous éloignions du fauxbourg Saint Germain : mais comme je ne me défiois de rien, je me ſuis imaginé que Monſieur le Duc étoit tombé malade ſubitement dans quelqu'autre hôtel que le ſien. Enfin le caroſſe s'arrête après de long détours dans une rue du Marais, vis-à-vis une grande porte cochere. Cette

porte s'ouvre auſſitôt ; je vois paroître trois ou quatre perſonnes maſquées qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, & qui me prient aſſez honnêtement, de permettre qu'on me bande les yeux avant que de ſortir du caroſſe. Sur quelques difficultez que je faiſois d'abord, on me dit que je n'avois rien à craindre ; qu'on n'avoit affaire de moi que pour une demi-heure ; qu'au reſte il ſeroit inutile de réſiſter, puiſque je n'étois pas le plus fort. J'ai ſouffert en tremblant tout ce qu'on a voulu. On m'a fait deſcendre les yeux bandez. J'ai marché pendant quelque tems ſans ſçavoir où j'allois : on me conduiſoit par la main, & l'on me repetoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux, & je me ſuis trouvé dans une grande ſalle fort bien meu-

blée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos eſprits, mon Pere, & entrez dans cette ſalle voiſine, vous y trouverez deux femmes qu'il faut que vous confeſſiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira enſuite à votre Couvent ſans vous faire aucun mal. On m'a laiſſé ſeul. Je ſuis entré dans une chambre, dont la porte étoit entr'ouverte, & j'y ai trouvé effectivement les deux Demoiſelles qui ſont ici, toutes deux les larmes aux yeux, & pouſſant de grands ſoupirs. Dès qu'elles m'ont vû paroître, elles ſe ſont jettées à mes pieds en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confeſſer, que j'ignorois abſolument de quoi il s'agiſſoit. On parle de me confeſſer ! s'eſt écriée la jeune

Demoiſelle ; les cruels ont donc réſolu de m'ôter la vie ! Ah ! Marianne ſoutien-moi, a-t-elle dit à ſa femme de chambre, je ſuis perdue, mes cruels freres vont nous donner la mort. Là-deſſus elles ſe ſont miſes à pouſſer toutes deux des cris pitoiables. Les Maſquez ſont revenus au bruit qu'elles faiſoient ; & loin d'en paroître touchez, ces miſerables ont inſulté brutalement à la douleur de leur ſœur. Allons, ont-ils dit, Meſdames les P..., il faut expier votre folie; finiſſez, je vous prie, ce tintamare, & ſongez plûtôt à faire votre paix avec le Ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penſer à vous. Ils ont regardé enſuite à leur montre quelle heure il étoit, & ſont ſortis en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avoue, continua le Cordelier, que ce

ſpectacle m'a épouventé moi-même ; & qu'au lieu d'exhorter mes pénitentes à ſe préparer à la mort, je leur ai dit tout bas : Meſdemoiſelles, nous ſommes ſeuls, n'y a-t-il point moien de ſe ſauver ? Où donnent ces fenêtres ? Malheureuſement elles donnoient ſur le jardin ; cependant lorſque j'ai ſçû que les murailles du jardin bordoient la rue, j'ai conçû quelque eſpérance de ſortir d'un ſi mauvais lieu. Nous ſommes deſcendus dans le jardin ſans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaiſes pour faciliter notre évaſion ; mais elles ont été inutiles. La femme de chambre nous a fait remarquer un grand eſpalier qui s'élevoit juſqu'au haut du mur : je ſuis monté le premier pour prêter la main aux deux Demoiſelles ; elles m'ont ſuivi avec un courage admirable,

Demoiſelle
reſolu de m'ote
Marianne ſoutien-m
dit à ſa femme de cham
ſuis perdue, mes cruels fre
vont nous donner la mort. Là-
deſſus elles ſe ſont miſes à pouſſe
toutes deux des cris pitoiable
Les Maſquez ſont revenus
bruit qu'elles faiſoient; &
d'en paroître touchez, ce
ſerables ont inſulte brutal
à la douleur de leur ſœur.
ont-ils dit, Meſdames le
faut expier votre folie;
vous prie, ce tintamare
ſiſter à faire votre
le Ciel; nous ne

Il étoit plus difficile de deſcendre, que de monter ; mais la néceſſité ne permet pas de ſonger au péril : je me ſuis coulé fort heureuſement juſqu'à terre, & je les ai reçûes ſur mes bras. Nous nous ſommes éloignez ſans perdre de tems de ce lieu maudit ; & la laſſitude avoit contraint ces deux pauvres Demoiſelles à ſe repoſer un moment, lorſque vous nous avez rencontrez. Mon deſſein étoit de les conduire chez une Dame de mes amies, qui demeure auprès de notre Couvent ; mais je ne ſuis pas fâché que nous ſoions tombez entre les mains d'un auſſi honnête homme que vous le paroiſſez.

Ce récit me cauſa une véritable compaſſion. Je fis coucher le Cordelier dans le lit de mon valet de chambre ; & je me couchai dans le mien, en m'entre-

tenant d'une ſi étrange avanture. Je ne fus pas plutôt reveillé, que je penſai ſerieuſement aux ſuites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaiſant qu'un Mouſquetaire de mon âge fût obligé de donner ſa chambre pour aſile à une Demoiſelle de dix-ſept ou dix-huit ans ; un Cordelier, une femme de chambre ſous ma protection ; tout cela avoit l'air d'une petite Communauté, dont je pouvois me conſiderer comme le Supérieur. Je me levai dans ces réfléxions ; & lorſque la jeune Demoiſelle fut en état d'être vûe, je me préſentai à elle avec une gravité qui confirma l'opinion qu'elle avoit de ma ſageſſe. Je lui renouvellai l'offre de mes ſervices. Elle jetta d'abord quelques ſoupirs, qui furent ſuivis des aſſurances les plus vives de ſa reconnoiſſance. Elle me pria

de faire appeller le Pere Cordelier : elle le remercia de la fatigue qu'il avoit eſſuiée pour elle ; elle lui fit promettre un ſecret inviolable ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Le bon Pere s'y engagea par ſerment, & il ſortit pour retourner à ſon Couvent, où il craignoit qu'une ſi longue abſence ne le rendît ſuſpect.

Je demeurai ſeul auprès du lit de la Demoiſelle. Après m'avoir appris ſon nom, elle me dit : Il faut, Monſieur, que j'aie une haute idée de votre vertu, pour demeurer avec vous dans la ſituation où je me trouve. Les preuves que j'en ai déja reçûes, me garantiſſent l'avenir. Mais ce n'eſt point aſſez : puiſque vous avez commencé à être mon liberateur, j'attens de vous des effets continuez de généroſité.

Le plus preſſant de mes déſirs, eſt de donner de mes nouvelles à mon

mon amant. Helas ! ſi ma mauvaiſe étoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être ſa déſolation, lorſqu'il apprendra ce que je ſouffre pour lui ! Il eſt Capitaine dans le Regiment de . . . les ordres de la Cour l'ont obligé depuis deux mois de ſe rendre à ſa garniſon. Trouvons, je vous prie, quelque expedient pour le tirer de là, & pour l'engager à me venir conſoler par ſa preſence. Je lui répondis, qu'une Demoiſelle auſſi accomplie qu'elle, n'aiant pu faire choix que d'un honnête homme pour ſon amant, je ne doutois point qu'il ne ſe hâtât de venir à la premiere nouvelle qu'il auroit de ſon malheur; que pour éviter les riſques d'une lettre, & les longueurs de la poſte ordinaire, je ferois partir volontiers mon valet en poſte, avec un billet de ſa main ; & que ſi elle le jugeoit néceſſaire,

j'étois disposé à lui rendre ce service moi même. Elle accepta la proposition de faire partir mon valet. Elle écrivit sur le champ une lettre de quatre pages ; les chevaux se trouverent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions sur cette démarche, pendant qu'elle écrivoit sa lettre. Comme je n'avois en tout qu'une envie sincere & desintéressée de la servir, il me sembla que la délicatesse de son amant pourroit être blessée de la trouver entre les mains & sous le pouvoir d'un Mousquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me sçut bon gré, & nous conclumes qu'elle prendroit une chambre dans la même maison, mais séparée de mon appartement. J'allai aussitôt proposer la chose au maître du logis, qui nous en accorda une telle que nous la désirions. Je

fis enſuite partir mon valet avec les inſtructions néceſſaires.

Je retournai auprès d'elle pour lui offrir ma bourſe : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'eſpérant de voir bientôt ſon amant, elle comptoit de ſe trouver dans l'abondance à ſon arrivée. Je ne la preſſai point ; mais en ſortant je mis ſur la table une bourſe de cent louis d'or, qui faiſoient en ce tems-là environ deux mille francs ; & j'ordonnai en particulier à ſa femme de chambre d'acheter promptement tout ce qui lui étoit néceſſaire.

Quelque diverſion que cette avanture eut faite à ma paſſion naiſſante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de Mademoiſelle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté je réſolus d'aller chez elle, &

de ne pas différer à lui offrir un cœur où elle regnoit abſolument. Je crus qu'aiant été élevé dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularitez de la galanterie : les coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'uſage pour en ſçavoir les principes ; ils ne ſont gueres connus d'une jeune perſonne qui eſt éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres ſentimens que ceux que la nature lui inſpire. J'entrai chez elle comme ſi j'y euſſe été connu depuis longtems. Je me fis conduire à ſa chambre ; heureuſement Madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à ſon aimable fille tout ce que la paſſion put m'inſpirer de plus tendre : elle en rougit d'abord, & elle parut m'écouter à regret ; mais je lui marquai tant de reſpect

& de véritable tendreſſe, que je m'apperçus à la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monſieur, me dit-elle en finiſſant notre entretien, je ſouhaite que tout ce que vous me dites, ſoit ſincere. Sa mere qui parut en ce moment m'empêcha de lui renouveller les aſſurances de ma ſincérité. Je les accompagnai à la Meſſe; j'en revins avec elles; nous dînames enſemble, & la journée ſe paſſa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle paſſion. Vous verrez, continua le Comte de Roſambert, que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'entre dans le détail de toutes ces circonſtances.

Je me rendis le ſoir chez moi. La Demoiſelle dont je vous cache le nom par conſidération pour ſa famille, avoit quitté mon appartement pour occuper la chambre que j'avois fait prépa-

ier. Je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de manger avec elle ; & je vous avoue que je remarquai dans ſes manieres, & dans le tour de ſon eſprit, quelque choſe de ſi touchant, que j'eus beſoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes. Notre entretien tomba inſenſiblement ſur les ſuites malheureuſes des plus cheres paſſions. Elle me dit qu'elle avoit prévû tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pu réſiſter à l'impetuoſité de ſon penchant ; que ſa conſolation étoit d'avoir un amant qui méritoit les peines auſquelles elle s'étoit expoſée pour lui ; qu'elle étoit preſque aſſurée de n'avoir plus que trois ou quatre mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort ſans fraieur, parcequ'elle en étoit la cauſe. Ces paroles me frapperent. Je

lui demandai ſur quel fondement elle parloit de ſa mort, comme d'une choſe ſi certaine. C'eſt, me répondit-elle, que je n'eſpere pas de ſurvivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable pour ce fatal & honteux aſſujettiſſement de notre ſexe. Je n'y ſçaurois penſer ſans reſſentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même, & des douleurs déja pires que celles de la mort. Je ſuis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainſi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le ſacrifice à mon amant, en lui donnant toute ma tendreſſe. Je ſçavois bien, continua-t-elle, que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout enviſagé, & jamais il n'y eut de malheurs ſi prévûs, ni ſi volontaires que les miens.

Je me hazardai là-deſſus à

lui demander pourquoi elle ne s'étoit point opposée au progrès d'une passion dont elle prévoioit des suites si malheureuses. Je conçois bien, lui dis-je, que lorsqu'un cœur tel que vous me dépeignez le vôtre, est une fois enflammé, il lui est difficile de garder des mesures, & de modérer ses désirs; mais vous connoissant si bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes sortes d'engagemens? J'ai toujours cru qu'il étoit aisé à une personne de votre sexe, de se garantir de l'amour.

Elle me répondit: Si vous l'avez toujours cru, vous vous êtes toujours trompé; je juge de toutes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse; cette disposition naît avec nous, elle ne nous quitte jamais; & s'il se

trouve quelques femmes qui meurent ſages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croiez vous, continua-t-elle, que l'éducation qu'on nous donne, & la moleſſe dans laquelle on nous éleve, contribuent à fortifier ce premier penchant ? J'ai fait cent réfléxions ſur la nature de mon eſprit, & ſur celle de mon corps : je ſuis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naiſſant ; mais les lectures, les ſpectacles, les converſations m'ont rendue folle, voilà ce que je dois à la maniere dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un amant, tel que je l'aurois ſouhaité pour être heureuſe : ce fantôme m'accompagnoit par tout, & je ſentois déja pour lui les déſirs qu'inſpire la réalité : j'étudiois tous les hommes que j'avois occaſion de

connoître, & je les aimois à proportion qu'ils me ſembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorſque je vis pour la premiere fois celui que le ſort avoit deſtiné pour être mon amant, je ſentis des mouvemens extraordinaires, qui ſembloient m'avertir que c'étoit-là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans ſans le connoître. Il prit pour moi des ſentimens dont il n'eut pas de peine à me perſuader : plus je le voiois, plus je lui trouvois du rapport avec mon idole, & bientôt il ne fut plus qu'une même choſe avec elle. Ce n'eſt pas que je ne lui aie fait acheter ma conquête aſſez cher : mais à quoi ſert la réſiſtance d'une femme, qu'à irriter ſes propres déſirs ? Je voulois garder quelque dehors de bienſéance, & m'aſſurer que j'étois

aimée. Lorſque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente paſſion qui fut jamais. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas du moins évité la derniere foibleſſe ? Mais une femme eſt-elle maîtreſſe d'elle-même, quand elle eſt ſans ceſſe avec un homme qu'elle a rendu le maître de ſon cœur ? J'ai compté ſur la tendreſſe & ſur la généroſité de mon amant ; je l'aimerois bien peu ſi je pouvois le croire capable de me trahir.

La converſation dura longtems ſur cette matiere : je la conſolai autant que je pus par l'eſpérance d'un avenir heureux, qui la réjoindroit bientôt à l'objet de ſes déſirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme aſſez lâche pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état : j'aurois répondu ſur

ma vie de la fidélité de ſon amant : le portrait qu'elle m'en avoit fait, me prévenoit en ſa faveur, & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver pour en faire un ami. Je ſoupai tous les jours avec elle juſqu'au retour de mon valet. J'avois ſoin de me rendre de bonne heure au logis, pour la ménager dans l'état où elle étoit; car ſa groſſeſſe paroiſſoit avancée. Le reſte du jour je le paſſois preſque tout entier chez Mademoiſelle de Colman. Enfin huit jours après, je rencontrai mon valet qui arrivoit en poſte. Surpris de le voir ſeul, je lui demandai ſi Monſieur de ..... ne venoit point par derriere. Il me fit ſans répondre quelques ſignes de tête, qui me firent mal augurer du ſuccès de ſa commiſſion. Il me préſenta une lettre qui étoit

pour la Demoiſelle. J'allai chez elle ſans perdre un moment, & je la lui remis, en lui diſant qu'elle devoit connoître cette écriture. Elle l'ouvrit; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premieres lignes, qu'elle tomba ſans connoiſſance à mes pieds. Sa chute fut ſi violente, que je craignis beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de ſi prompts ſecours, qu'elle recouvra la connoiſſance. Mais, bon Dieu! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouiſſement eût terminé ſa vie! Malgré la foibleſſe qu'il lui avoit cauſée, elle ſe leva comme une furieuſe, & ſe jetta ſur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'euſſe le tems de m'en appercevoir: je l'avois miſe, ſuivant ma coûtume, ſur une chaiſe en entrant dans ſa chambre, parceque je

croiois n'en devoir ſortir qu'après avoir ſoupé. Elle s'en ſeroit percée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté ſur elle pour l'arrêter. J'eus beſoin de toute ma force; & ce fut avec des difficultez infinies, que je la fis aſſeoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attentât ſur elle-même de quelqu'autre maniere. Après y avoir demeuré plus d'un quart-d'heure ſans me dire une ſeule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ſes yeux; elle me pria d'un ton aſſez doux, de lui laiſſer les mains libres, en m'aſſurant qu'elle n'uſeroit pas mal de cette liberté. Je lui dis: Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle, qui a pu vous cauſer tant d'agitation? Je vous parle depuis un quart-d'heure, vous ne me répondez pas; craignez-vous de me confier vos peines? Non,

Monſieur, me répondit-elle, mon deſſein n'eſt pas de vous rien cacher. Ecoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon amant m'abandonne ; le Soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie ſi lâche & ſi noire : le Ciel l'en punira, il me doit cette juſtice. Dans le premier tranſport où cette funeſte nouvelle m'a jettée, j'étois capable de me donner la mort, ſi vous n'aviez arrêté mes mains : oui, il eſt certain que j'allois me la donner ; mais c'eſt cette penſée même, qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup ſur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été aſſiſe ſur ce fauteuil, que mes regards ſont tombez ſur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémis, comme ſi je l'euſſe déja ſentie dans mes entrailles. Je ne ſçais comment il eſt arrivé que d'un mo-

ment à l'autre, la raiſon m'eſt revenue. J'ai fait plus de réfléxions dans l'eſpace d'un demi-quart d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voiez non ſeulement réſolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la haine, & au monde même, s'il ſe peut ; car je n'ai plus d'autre parti à prendre, aidez-moi dans mon deſſein, je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une tante à l'Abbayie de P. R. qui n'eſt qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime, & je ſuis ſûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette Maiſon. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foibleſſes, & lui demander le moien de les réparer. Le Ciel qui m'inſpire ce deſſein, applanira les difficultez. Que dites-vous de tout cela, ajoûta t-elle en me regardant ? Je

lui répondis que j'avois peine à le comprendre, & que je ne pouvois assez l'admirer. Mais, lui dis-je, Mademoiselle, s'il m'est permis de faire quelque réflexion sur un si beau dessein, il me semble que l'embarras où vous êtes, y mettra quelque obstacle : vous ne songez point que vous portez un fardeau dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle ; & c'est sur quoi j'ai principalement besoin de votre secours. Nous verrons ensemble par quels moiens nous pourrons préparer ma tante à recevoir ma premiere visite ; car mes freres l'auront prévenue sans doute sur mon évasion. Pendant que je traiterai avec elle, mes couches s'avanceront, & me laisseront enfin la liberté que je désire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai besoin de me remet-

tre de l'agitation où vous m'avez vûe.

Qui n'auroit cru comme moi après un diſcours ſi tranquile & ſi ſérieux, que cette infortunée Demoiſelle étoit entiérement revenue à elle-même, & que ſes réſolutions étoient ſinceres ? Il ne vous paroîtra pas croiable qu'une femme dans le fort de ſa paſſion ait pu pouſſer la diſſimulation ſi loin. Je la quittai, après avoir recommandé à ſa femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle conſentit à tout ce qu'on voulut : lorſqu'elle ſe fut couchée, elle ordonna ſans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laiſſât ſeule. La femme de chambre ſortit. Je me retirai dans mon cabinet où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la maîtreſſe du logis vint à moi toute effraiée, avec la femme de

chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah ! Monſieur, me dirent-elles, il eſt arrivé quelque malheur. Nous avons vû tomber pluſieurs gouttes de ſang du plancher de la chambre de Mademoiſelle. Nous ſommes allées à ſa porte, nous l'avons trouvé fermée, elle en a tiré la clef : nous avons heurté aſſez fort, elle refuſe d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même, & dites-nous ce qu'il faut que nous faſſions. J'y courus ſur le champ : je frappai rudement à la porte, on ne répondit point. Alors ſans balancer, je pris une longue buche que je gliſſai entre le ſeuil & la porte ; & du premier effort je la levai de deſſus ſes gonds. Nous entrames, & nous vîmes le plus affreux ſpectacle du monde. Des flots de ſang couloient du lit ſur le plancher. Je m'approchai ; la

pauvre Demoiſelle étoit couchée ſur le dos ſans vie & ſans mouvement : elle s'étoit enfoncée dans le cœur le couteau dont elle avoit coûtume de ſe ſervir à table. Je le tirai promptement de la plaie où il étoit encore. Les deux femmes commencerent à jetter des cris ; je les fis taire, en leur faiſant entendre qu'elles alloient ſe perdre, & moi avec elles. Je les envoiai chercher de l'eau pour laver les traces du ſang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jettai les yeux ſur la table, & j'apperçus un papier : je le pris, & j'y lûs ces mots.

» Trop généreux Mouſquetaire, » je vous demande pardon de » vous avoir trompé. Il m'étoit » impoſſible autrement d'exécuter le deſſein que j'ai pris de » mourir. Votre aveugle amitié

pour une malheureuſe vous « empêcheroit de voir que la « mort lui eſt devenue néceſ- « ſaire dans l'horrible état où « elle eſt réduite ; & croiant me « ſervir, vous augmenteriez mes « maux en me conſervant la vie « malgré moi. Adieu. Je meurs « contente. Le Ciel qui ne pu- « nit que les crimes, aura pitié « de mon ame. Je n'ai d'inquié- « tude que pour le malheureux « fruit qui eſt dans mon ſein. Je « crois que ſi l'on me fait ouvrir « promptement après ma mort, « on pourra le baptiſer. J'aurai « ſoin de me donner le coup « vers le cœur, pour épargner ce « pauvre petit innocent. Adieu, « généreux Mouſquetaire, j'em- « porte une parfaite reconnoiſ- « ſance de tous vos bienfaits. «

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié & d'admiration. J'étois ſi ſaiſi, que je ne ſçavois

à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit preſſant. J'envoiai mon valet de chambre avertir un Chirurgien voiſin, de ſe rendre ſur le champ chez moi, avec les inſtrumens néceſſaires pour une operation dangereuſe. Il vint auſſitôt : je lui fis promettre le ſecret avant que de l'introduire dans la chambre, & lui aiant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma préſence. Elle fut heureuſe. L'enfant avoit aſſez de vie pour m'aſſurer que nos ſoins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter pendant la nuit les deux corps au Cimetiere de Saint Nicolas des champs. On les paſſa pardeſſus la muraille, à l'aide de quelques échelles, & je les fis enterrer à mes yeux dans une même foſſe.

Cette funeſte avanture fit ſur moi des impreſſions terribles. Elle ſervit ſurtout à me dégoûter du commerce des femmes ; & je réſolus d'y renoncer entiérement. Je commençai par changer de demeure : je pris un appartement au Fauxbourg S. Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours je demeurai comme abſorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique évenement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les avantures, & j'en avois bien encore à eſſuier avant que de devenir tranquile.

Je fis connoiſſance à la Comédie avec le Marquis de Sévigny, fils de la célebre Marquiſe de ce nom. Il étoit de mon âge. Notre amitié ſe forma ſans préparation. Nous avions à peu près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour

de notre connoiſſance, nous liâmes une partie de plaiſir pour le lendemain. Elle s'éxécuta très-agréablement. Il amena avec lui Monſieur Racine, qui s'étoit déja fait connoître par ſes belles Tragedies ; & Monſieur l'Abbé de Cojan, qui paſſoit pour un très-bel eſprit. M. Racine nous apprit qu'il devoit être reçu deux jours après à l'Académie Françoiſe. Il nous récita le diſcours qu'il avoit préparé pour ſa réception. Nous en critiquâmes pluſieurs endroits, qu'il eut la complaiſance de changer en ſuivant nos conſeils. Le Marquis de Sévigny avoit l'eſprit très-fin & très agréable. On n'a jamais tourné mieux que lui une poliſſonnerie : le ton de ſa voix, l'air délicat & badin dont il s'exprimoit, donnoit de la grace à ſes moindres paroles : il étoit paſſionnément épris d'une Comédienne

Comedienne qui épuiſoit ſa bourſe par les folles dépenſes qu'elle lui faiſoit faire. Il nous propoſa après ſouper, c'eſt-à-dire vers minuit, d'aller rendre viſite à ſa maîtreſſe : nous y fumes tous enſemble ; elle ne faiſoit qu'arriver chez elle dans un caroſſe qu'elle tenoit de la liberalité du Marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois perſonnes inconnues à une telle heure. Il me ſemble que tu veux bouder, lui dit Sévigni : ſçais-tu que je t'amene un Académicien qui t'a fait Reine plus d'une fois ; un Mouſquetaire qui paie fort regulierement ſes quinze ſols au parterre ; & un Abbé qui joue la Comedie preſque auſſi bien que toi ? Allons, Monſieur l'Abbé, dit-il à l'Abbé de Cogan, paroiſſez ſur la ſcene. Mademoiſelle fit

hier le rolle d'Iphigenie ; vous, faites le perſonnage d'Abbé; vous êtes Eccleſiaſtique à peu près comme elle eſt Princeſſe. Il faut, s'il vous plaît, que vous nous donniez tous deux un plat de votre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la Comédienne, & la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, & l'on executa le projet du Marquis, qui étoit de faire déclamer quelque ſcene de Racine à l'Abbé de Cogan ; il y conſentit. Nous lui mimes une perruque, un habit galonné, &c. pour faire le rolle de Titus. Je n'ai jamais ri de ſi bon cœur. La Comédienne faiſoit Berenice d'une maniere enchantée. Le pauvre Abbé qui n'avoit jamais exercé ſon talent pour la parole, que dans quelque miſérable Sermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule ache-

vé. Nous paſſames ainſi une partie de la nuit ; & nous nous ſéparames en promettant à Monſieur Racine d'aſſiſter à la cérémonie de ſa réception à l'Académie.

Nous lui tinmes parole. La ſalle étoit remplie de quantité de perſonnes de la premiere diſtinction, que la réputation du nouvel Académicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ſes Auditeurs. Il étoit bel homme ; il déclamoit bien ; ſon diſcours étoit bien compoſé ; à peine put-il répondre à l'empreſſement de tous ceux qui venoient l'embraſſer, & le feliciter de ſon ſuccès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille pour l'inviter à ſouper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu ſoin de prier auparavant Monſieur Boileau que je connoiſſois, & Monſieur de

Moliere que je ne connoiſſois pas; mais à qui le Marquis de Sévigny avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le Chevalier de Méré, & l'Abbé Geneſt; de ſorte que nous nous trouvames ſept à table, & de la meilleure humeur du monde. Monſieur Boileau nous raconta qu'étant à Verſailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaiſante querelle avec Monſieur Mocolieri Envoié de Veniſe : celui-ci lui reprocha comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Taſſe de clinquant. Monſieur Boileau ne ſe défendit d'abord qu'en badinant; mais l'Envoié continuant à lui dire d'un ton fort ſerieux, que cette raiſon avoit pourtant empêché les Académiciens della Cruſca de Florence, de lui offrir une place dans leur Corps, comme ils

l'avoient réſolu ; qu'après avoir examiné la choſe dans une de leurs aſſemblées, ils avoient conclu que ce ſeroit deshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une perſonne qui avoit décrié le plus bel eſprit d'Italie. Boileau piqué de ce diſcours, répondit en vrai ſatyrique : Si j'ai traité ſi mal le Taſſe, qui de l'aveu de Meſſieurs de la Cruſca eſt le plus bel eſprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui ſe reconnoiſſent inferieurs à lui ; & concluez de là, que l'eſtime ou le mépris des Académiciens de Florence, eſt une choſe fort indifferente pour moi. Monſieur Mocolieri s'échauffa là-deſſus, & traita Boileau de petit Poëte ſuperbe ; Boileau appella l'autre petit Italien ignorant. Quelques perſonnes de diſtinction qui étoient preſen-

tes, furent obligées de leur impoſer ſilence pour arrêter cette querelle.

Nous applaudimes aux réponſes de Monſieur Boileau ; & les réfléxions que nous fimes ſur ſon hiſtoire, nous conduiſirent à parler d'une foule de mauvais Ecrivains qui inondoient alors Paris. Tous les Convives lâcherent quelques traits plaiſans ; & Boileau ſurtout triomphoit ſur cette matiere. Pradon, Bourſault, Perrault, & quantité d'autres ne furent point épargnez. Monſieur le Chevalier de Méré qui étoit d'une humeur aſſez grave, nous dit que quoiqu'il trouvât fort raiſonnable la coutume du Roiaume, qui ne permet point qu'un livre ſoit imprimé, s'il n'a ſubi l'examen des Cenſeurs, il lui ſembloit néanmoins que l'interêt du Public demandoit quelque choſe de plus :

Qu'il faudroit que tous ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la démangeaiſon d'écrire, fuſſent obligez de faire preuve de leur capacité ; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impreſſion, on commençât par examiner l'Auteur, pour lui permettre de compoſer l'ouvrage.

Cette penſée fut trouvée fort judicieuſe, & fort convenable aux beſoins préſens de la République des Lettres. On chargea Monſieur de Moliere de dreſſer un Placet qui ſeroit préſenté à Monſieur le Chancelier pour lui demander cette réforme dans la Littérature. Nous badinames ainſi très-agréablement le reſte de la ſoirée.

Le lendemain, Monſieur Racine qui avoit pris quelque amitié pour moi, me propoſa d'aller promener avec lui juſqu'à

l'Abbaïe de Port-Roial des champs, où il avoit une proche parente, & quantité d'amis. Le plaiſir de l'accompagner & la réputation de cette célebre Abbaïe, m'y fit conſentir volontiers. Nous y fumes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours : Monſieur Arnauld qui y étoit alors, me fit mille careſſes. Comme j'avois l'eſprit aſſez cultivé pour un homme de mon âge, il prit plaiſir à m'inſtruire du ſujet des fameuſes conteſtations qui diviſoient alors l'Egliſe de France : il me fit même goûter ſes ſentimens ; & je puis dire que j'étois à demi Janſeniſte, lorſque je quittai cette Maiſon. La Mere Agnès qui étoit parente de Monſieur Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appelloit ma converſion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la converſation, & plus

de ſolidité d'eſprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé quelques mois après de chercher un aſile dans cette Abbaïe, pour éviter les ſuites d'une avanture qui a renverſé ma fortune.

Etant retourné à Paris, je trouvai une lettre de Mademoiſelle de Colman. Elle n'étoit point ſignée de ſon nom, & c'étoit l'unique que j'euſſe reçûe d'elle; de ſorte que je ne pus connoître d'où elle venoit, que par ſa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans la voir, & des plaintes de la peine que je lui avois fait prendre pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque réſolution que j'euſſe formée de renoncer abſolument aux femmes, ſon mérite me revint à l'eſprit, & renouvella les pre-

mieres impreſſions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impoliteſſe à l'abandonner ſi bruſquement, & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain pour lui en faire mes excuſes. Elle me reçut avec une joie qui me fit aſſez connoître que j'étois bien dans ſon cœur ; ſa mere n'en marqua pas moins. J'eus la foibleſſe de reprendre mes anciens ſentimens ; mais comme je ne ſuis pas fait pour être heureux, ma tranquilité ne fut pas de longue durée.

Je voiois Mademoiſelle de Colman depuis deux mois avec beaucoup d'aſſiduité : ſa ſageſſe m'étoit connue ; ſi je l'aimois, j'étois ſûr d'en être aimé. Cependant la jalouſie s'empara tout d'un coup de mon ame, & vint empoiſonner toute ma ſatisfaction. Cruelle & funeſte paſſion !

Un jeune Abbé qui ſe faiſoit appeller de Levin, trouva le moien de s'introduire dans la maiſon de Madame de Colman. Je m'apperçus en peu de jours du deſſein qui l'y amenoit : ſes frequentes viſites, ſes regards, ſon empreſſement, & mille autres choſes, me firent trop connoître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de cette ſorte oſât ſe mettre en concurrence avec moi. Je me croiois néanmoins ſi aſſuré du cœur de Mademoiſelle de Colman, que je n'apprehendois rien de ſa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de ſouffrir qu'un Abbé entreprît de me le diſputer. Je le tirai un jour à l'écart, & je lui dis d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu ; & que s'il étoit aſſez hardi pour s'y trouver, je lui don-

nerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au viſage : il me répondit que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas ſi fiérement. Je vous avoue que perdant toute patience à cette réponſe, je lui donnai effectivement pluſieurs coups d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta ſans ajoûter un mot, & ne ſe préſenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte & la crainte l'avoient fait diſparoître : quelques mois ſe paſſerent. J'étois ſi charmé de Mademoiſelle de Colman, que j'avois pris la réſolution de l'épouſer. Il falloit obtenir le conſentement de mon pere ; mais j'eſperois qu'en faveur des richeſſes il paſſeroit ſur l'inégalité de la naiſſance. Je me diſpoſois à lui demander cet aveu, lorſqu'un jour au matin mon valet vint m'annoncer un inconnu qui ſouhaitoit de me

parler un moment. J'étois à m'habiller : je lui fis dire d'entrer. Son viſage ſe renouvella tout d'un coup dans ma mémoire ; & quoiqu'il fût ſous les habits d'un homme d'épée, je le reconnus facilement pour ce même Abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoiſſez, Monſieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le deſſein qui m'amene chez vous : je ſuis celui que vous outrageates indignement il y a trois mois ſous l'habit & ſous le nom de l'Abbé de Levin. J'ai quitté l'Egliſe exprès pour en tirer raiſon. Choiſiſſez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procedé me parut franc & généreux. Il eſt juſte, mon Brave, lui repartis-je, que je vous ſatisfaſſe : l'honneur offenſé veut du ſang. Ne remettons

pas à un autre jour ce que nous pouvons executer dès ce moment. Pour les armes nous nous ſervirons, ſi vous voulez, de nos épées. Je vous laiſſe le maître du lieu. Nous convinmes de nous rendre à dix heures par des chemins différens, ſur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillere. Nous y arrivames preſque en même tems. Nous nous battimes un demi-quart d'heure ſans avantage : je fus bleſſé le premier d'un coup leger à la cuiſſe ; mais plus heureux que mon adverſaire, je lui enfonçai auſſitôt mon épée au travers du corps ; il tomba en diſant : Je ſuis mort. Je crus d'abord qu'il l'étoit ; & j'allois jetter le corps dans la riviere, mais je m'apperçus qu'il reſpiroit encore. La compaſſion m'obligea d'aller chercher du ſecours aux maiſons les plus voiſines. Ce fut

la cauſe de ma perte : car s'il fût mort ſur le champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques perſonnes que je rencontrai, d'aller promptement le ſecourir, & je me retirai pour éviter d'être reconnu ; mais mon ennemi n'eut pas la généroſité de cacher mon nom en mourant. On ſçut le jour même dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, & que j'avois tué mon homme.

J'étois reſté néanmoins dans la Ville : mais mes amis me conſeillerent de ſortir, & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déja quelques ordres pour m'arrêter à la poſte, je pris le parti de me déguiſer en païſan, & je me rendis dans cet équipage à l'Abbaïe de Port-Royal ſans avoir communiqué mon deſſein à perſonne. J'y fus bien reçu : Mon-

ſieur Arnauld y étoit encore : je lui découvris mon malheur : il me fit des reprimandes ſeveres ſur l'action peu chrétienne que je venois de faire, & me cita quantité de paſſages de l'Ecriture & des Peres, pour me prouver qu'il n'eſt pas permis de donner la mort à ſon prochain. C'eſt une verité que je n'ignore pas, lui dis-je ; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre Gentilhomme dans les circonſtances où je me ſuis trouvé ? Vous ſçavez les loix de l'honneur. Je ſçais encore mieux les loix du Chriſtianiſme, répondit ſéverement Monſieur Arnauld : vous avez maltraité injuſtement votre adverſaire, il ne falloit pas rougir de l'appaiſer par des ſoûmiſſions : ſi vous appréhendiez que cela ne vous fiſt quelque tort dans le monde, vous aviez un moien d'éloigner de vous tout ſoupçon

de lâcheté ; c'eſt de vous bien battre à la guerre. C'eſt là que la bravoure eſt permiſe. Le monde tout injuſte qu'il eſt, n'accuſera point de lâcheté un Officier qui évite les duels, ſi cet Officier fait ſon devoir dans l'occaſion pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie. On diſtingue aiſément la poltronerie d'avec la religion & la ſageſſe. Suppoſons qu'un homme de guerre, non ſeulement brave dans les combats & dans les ſieges de Villes, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de ſa conduite, vienne à refuſer un duel, il n'y aura perſonne qui n'interprête bien ſes motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête eſt le même ſentiment de Religion, qui eſt la regle de toutes ſes autres actions. Mais j'avoue qu'un débauché qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occaſion, ſe-

roit ſoupçonné juſtement d'être un poltron & un lâche ; parce qu'il n'eſt pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduiſe alors, lui qui fait profeſſion d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance eſt donc d'être honnête homme & Chrétien : on ne ſe trouve jamais expoſé à l'infamie, parceque la probité & le Chriſtianiſme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régalé tous les jours au Port-Royal. J'y paſſai plus de ſix ſemaines. Monſieur Arnauld y venoit ſouvent avec d'autres Eccléſiaſtiques, dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit outre cela pluſieurs dans l'Abbaïe qui étoient regardés comme les oracles du parti Janſenien, & qui menoient une vie très-reglée & très-édifiante ; de ſorte que je

n'étois pas ſans compagnie.

Pendant ce tems-là, mes amis s'emploioient de toute leur force pour me faire obtenir ma grace du Roi. Si l'Evêque de Marſeille mon oncle eût été en France, j'aurois réuſſi plus facilement par ſon crédit; mais le Roi qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoié en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire à la Cour de Pologne, pour travailler à faire élever ſur le Trône le Grand Maréchal Jean Sobieski. Je trouvai néanmoins des protecteurs ſi puiſſans & ſi zelez, qu'ils vinrent à bout de perſuader à Sa Majeſté, que mon affaire n'étoit rien moins qu'un duel; que j'avois été attaqué en revenant de la chaſſe, & que j'avois tué mon ennemi en me défendant. Comme le ſujet de notre querelle n'avoit été connue de perſonne, cette explication paſſa

enfin pour conſtante, & j'eus la permiſſion de revenir à Paris. J'obtins quelque tems après mes Lettres d'abolition avec les formalités ordinaires.

Fin du ſecond Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE TROISIEME.

LE Comte de Roſambert continua à me raconter la ſuite de ſa vie, c'eſt-à-dire, le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un de ſes ennemis : ſa fuite dans les Païïs étrangers : ſes diverſes courſes : ſon arrivée en Allemagne, où il ſe mit au ſervice de l'Empereur. Il me fit la rélation du ſiege de Vienne, auquel il

avoit assisté ; de la prise de Bude, & de la défaite de l'armée Ottomane. Enfin il poursuivit sa narration jusqu'au tems de sa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au Public depuis sa mort, je ne grossirai point ces Memoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me suffit d'ajoûter que le Roi toujours inéxorable pour les duels, ne voulut jamais consentir à lui faire grace. Il fit entendre seulement à Monsieur de Janson, qui avoit été nommé à l'Evêché de Beauvais en 1679. & qui venoit alors d'être fait Cardinal par le Pape Alexandre VIII. qu'on ne feroit aucune recherche de son neveu, pourvû qu'il demeurât en France sous un nom emprunté, & qu'il tînt une conduite sage & tranquille. Le Comte finit son récit en me disant que son des-

ſein étoit d'aller ſervir dans l'armée d'Italie, & qu'il eſperoit que le Roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la Majorité d'un Régiment Etranger; & partit quelque tems après, pour aller joindre l'armée de Monſieur de Catinat. Mais avant ſon départ, nous paſſâmes encore quelques mois à Paris dans nos divertiſſemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuſes compagnies. Si nous rendions quelques viſites, c'étoit à des Religieux de mérite, ou à quelques beaux eſprits de Paris, dont la converſation pouvoit nous inſtruire. Nous allions voir aſſez ſouvent par cette raiſon le P. Bouhours Jeſuite du College de Louis le Grand, qui nous entretenoit avec cette politeſſe qui faiſoit ſon caractere. Il nous fit préſent de quelques-

uns de ſes ouvrages. Je dois dire ici pour l'honneur de ſa mémoire, qu'il n'a jamais manqué d'inſerer dans nos converſations quelques réfléxions de piété, & qu'il les tournoit ſi agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart-d'heure ſans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la Bibliotheque, & que j'en examinois les livres avec beaucoup d'attention, il me demanda pour quelle eſpece de livres j'avois le plus d'inclination. Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de Morale, où les détours du cœur humain fuſſent bien expliquez; les avantages de la vertu, & les douceurs d'une vie reglée, expoſez dans tout leur jour; enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je ſuis charmé, me

dit

dit le Pere Bouhours, de vous voir dans un ſi bon goût. J'en conclus qu'infailliblement votre cœur eſt porté à la vertu; que vous êtes maintenant un honnête homme, & que vous ſerez quelque jour un Saint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flateur pour moi. Mais ſçavez vous, mon Pere, que ce n'eſt que par l'eſprit que je penſe ſi bien; & qu'en même-tems que j'eſtime la ſageſſe & la vertu, j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer. Cela n'eſt pas ſurprenant, repliqua le Pere Bouhours; vous êtes jeune; la nature a ſes droits, il en coûte à votre âge pour la combattre; trop ſouvent même elle triomphe de la religion & de la raiſon. Mais quelque ſuperiorité qu'elle puiſſe prendre ſur ces deux regles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entierement dans un

cœur tel que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractere dont vous êtes, de vivre jamais tranquilement dans le desordre : vous sentirez malgré vous des remords ; & quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoissance très agréable que je fis encore par le moien du Comte de Rosambert, fut celle de Monsieur Racine. Je n'ai guéres vû d'homme dont l'esprit fût plus cultivé, & les manieres plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractere tendre & gracieux qu'on admire dans ses Tragedies, à la tendresse qu'il avoit pour son épouse, & à celle dont elle étoit remplie pour lui : que lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre & touchant, il montoit à la chambre de cette

chere épouſe, & qu'un moment de ſon entretien & de ſes careſſes lui mettoit le cœur dans la ſituation qu'il falloit pour produire les plus beaux ſentimens. Il nous lut quelques endroits de l'hiſtoire de Louis le Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pumes refuſer des éloges à la beauté du ſtile; mais il nous parut que les louanges du grand Monarque y étoient trop ſouvent répandues; & nous jugeames que ſi cet ouvrage étoit un jour donné au Public, on ne le liroit tout au plus, que comme un beau panegyrique.

Le Comte de Roſambert aiant enfin obtenu l'emploi qu'il ſollicitoit, partit de Paris pour ſe rendre dans le Piedmont, & me laiſſa beaucoup de regret de ſon éloignement. Nous nous promimes mutuellement de nous ai-

mer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, ſi j'en euſſe eu la liberté, mais il falloit attendre néceſſairement, que le Noviciat de mon pere fût expiré, pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon deſſein étoit d'aller rejoindre enſuite mon ami, & de faire mes épreuves militaires ſous ſa conduite. La fortune en diſpoſa autrement. Je ne le revis que pluſieurs années après notre ſeparation, comme je le rapporterai dans le cours de ces Memoires, & nous eumes l'un & l'autre quantité d'avantures fâcheuſes à eſſuier dans cet intervale.

J'appris du Pere Prieur des Chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le tems où mon pere devoit faire la Profeſſion religieuſe. Je me rendis en Province

pour assister à cette triste cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, & je fis tous mes efforts pour cela ; mais son parti étoit pris, il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penser, & que je n'aurois la satisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ses vœux. Il fallut en passer par là. J'assistai donc à cette fête lugubre. L'Eglise étoit remplie d'une foule de personnes de toutes les conditions, que la curiosité y avoit attirées. Je ne pus retenir mes larmes en voiant un pere qui m'étoit si cher, avec un visage pâle, & déja défiguré par la pénitence : mais ce fut bien autre chose, lorsque je l'entendis prononcer la fatale Formule. Je sentis des déchiremens qui m'obligerent de sortir du Chœur par une porte de derriere. Il étoit le

ſeul qui ne paroiſſoit pas émû : ſa piété & ſa conſtance firent l'admiration de tout le monde, & l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour ſera toujours cher & douloureux à ma mémoire :

. . . . Quem ſemper acerbum,
Semper honoratum, ſic Dii voluiſtis, habebo.

Il conſentit le jour d'après à recevoir ma viſite. Je me jettai à ſes genoux, que je tins longtems embraſſez. Il me fit relever d'un viſage riant ; nous nous aſſimes. Le Pere Prieur qui étoit avec nous, voulut que nous dînaſſions enſemble. Nous ne parlâmes pendant le repas que de la douceur d'une ſainte ſolitude & de la vanité des plaiſirs du monde, quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le Pere Prieur qui étoit un homme de Dieu, nous raconta plu-

ſieurs traits édifians de quelques perſonnes de condition, qui avoient préferé, comme mon pere, le ſervice de Dieu aux avantages du ſiecle. Nous tombames enſuite ſur l'hiſtoire de ſaint Bruno; & comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du Docteur, le Pere Prieur nous dit qu'il ſe trouvoit à la verité des perſonnes qui doutoient de ce fait; mais qu'après tout, ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la converſion de ſaint Bruno; qu'il y a quelque choſe de plus grand dans le changement du cœur, & des inclinations d'un homme déreglé, que dans la réſurrection d'un mort : que cependant il ne falloit point auſſi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer : que Dieu a ſes raiſons de permettre quelquefois les événemens les

plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singuliere, qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite Ville de cette Province, nous dit-il, une Dame assez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé : elle n'avoit qu'un fils qu'elle éleva dans la crainte de Dieu ; & la tendresse qu'elle avoit pour lui, l'empêcha de penser à un second mariage. Lorsque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chez un Procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit si sage & si appliqué, que le Procureur prit une entiere confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conséquence, qu'il n'avoit pas le tems de serrer lui-même, & lui recommanda de les garder soigneusement. Pour-

les mettre en ſûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu ſecret de ſa chambre. Quelque tems ſe paſſe ſans que le Procureur penſe à redemander ſes papiers; il les redemande à la fin, les papiers ne ſe trouvent plus: le Procureur ſe plaint, gronde, menace; enfin voiant que rien ne paroiſſoit, il fait ſaiſir le jeune homme, & le fait mettre en priſon. Il ne s'agiſſoit de rien moins que la corde, c'étoit un vol domeſtique; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La mere qui apprit le malheur de ſon fils, en fut inconſolable. Elle pria le Ciel, elle invoqua tous les Saints, mais tout cela inutilement. Le fils de ſon côté proteſtoit de ſon innocence, & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli: il ne pouvoit ſe ſouvenir de l'endroit

où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant comme en Juſtice on n'a point d'égard à l'intention, le châtiment alloit ſuivre de près cette faute involontaire. La mere affligée, ſortant de ſa maiſon pour aller ſolliciter le Lieutenant Général en faveur de ſon fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la conſidérer, & lui demanda la cauſe de ſes larmes qu'il voioit couler : elle lui raconte la triſte avanture de ſon fils. N'eſt-ce que cela, lui dit l'inconnu ? venez, je mettrai remede à tout. Il la fait rentrer chez elle, lui demande de l'encre & du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le Lieutenant Général, en l'aſſurant qu'il étoit ſi fort de ſes amis, qu'il ne lui refuſeroit rien en ſon nom. La Dame ſe rend auſſitôt chez ſon Juge ; il

étoit ſeul dans ſon cabinet. On la fait entrer, elle préſente ſa lettre. Le Lieutenant Général ne l'eut pas plûtôt lûe, qu'il tomba évanoui. La Dame appelle du ſecours, les domeſtiques montent; & voiant leur maître dans cet état, ils s'imaginerent que cette étrangere avoit uſé de maléfice: ils commençoient déja à la maltraiter, lorſque le Lieutenant Général revenant à lui-même, & ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'eſt pas coupable, leur dit-il; mais voici une des plus étranges choſes qui puiſſent arriver. Cette lettre que vous me voiez dans les mains, eſt de mon pere, qui eſt mort depuis dix ans. Je ne ſçaurois me tromper à ſon nom ni à ſon écriture. Il me marque que je ſuis à la veille de faire, ſans le ſçavoir, une injuſtice qu'il veut empêcher: Que le fils de cette

Dame eſt innocent, & que la preuve en eſt aiſée : que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de ſa chambre, dont il ne ſe ſouvient plus. La Lettre déſigne l'endroit. Allons voir ſur le champ, s'il eſt vrai que les papiers y ſont ; nous n'aurons pas lieu de douter après cela que le Ciel ne ſe mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le Procureur, & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme à l'endroit que la Lettre avoit marqué.

Le Pere Prieur me parut fort perſuadé de la verité de cette hiſtoire. Je ne la conteſtai point. Je quittai mon pere à l'heure de Vêpres, après qu'il m'eut donné de ſages inſtructions pour ma conduite, & qu'il m'eut permis de l'aller viſiter de tems en tems.

La Comteſſe qui étoit la ſeconde épouſe de feu mon grand-pere, avoit toujours demeuré depuis ſa mort dans le Château qui commençoit à m'appartenir. Je n'avois garde de lui propoſer d'en ſortir. Je voulois vivre bien avec elle, & avec ſes deux enfans qui étoient mes oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois aſſurée de mon côté de mon reſpect & de mon attachement. Je m'occupai les premieres ſemaines après mon retour, à viſiter pendant la matinée, les papiers, les contrats, & les vieux titres de la Maiſon. L'après-midi, j'allois à la chaſſe, ou bien je rendois viſite à mon pere, & à mon grandpere maternel. Tant que ce train de vie dura, je fus fort tranquile: mais comme j'eus commencé à regler les comptes de mes do-

meſtiques, & à entrer dans quelque détail de mes revenus, & de la dépenſe de ma maiſon, la Brie me vint avertir un jour que Madame faiſoit ſes préparatifs pour ſe retirer avec ſes enfans, & qu'elle alloit demeurer chez ſon pere, qui poſſedoit une petite Terre à ſix lieues de chez moi. Ce changement me ſurprit. Cependant comme je n'y avois point donné occaſion, je me conſolai ſans peine, ſurtout quand j'eus fait réfléxion qu'il étoit malhonnête pour la Comteſſe de former le deſſein de me quitter ſans m'en avoir rien communiqué. Je fis ſemblant d'ignorer ce qui ſe paſſoit, & je ne changeai rien à mes manieres ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choiſi pour ſon départ, elle vint à ma chambre avec ſes deux enfans : elle me remercia de toutes

les honnêtetez que j'avois eues pour elle. Elle me dit que ſon pere lui aiant témoigné qu'il ſeroit bien aiſe qu'elle allât demeurer avec lui, elle ne croioit pas pouvoir ſe diſpenſer de lui accorder cette ſatisfaction ; que ſon deſſein étoit de partir le lendemain : qu'en ſe ſeparant de moi, elle n'en ſeroit pas moins diſpoſée à me vouloir du bien, ni moins ma très-humble ſervante.

Je lui répondis que ce départ précipité me ſurprenoit beaucoup : que tant que je ſerois au monde, elle ſeroit la maîtreſſe du Château, & de tout ce qui m'appartenoit: que j'aurois l'honneur de l'aller voir ſouvent chez Monſieur ſon pere, & de lui marquer par mes ſoumiſſions le profond reſpect que j'avois pour elle : que pour ce qui regardoit la ſucceſſion de mon grandpere,

& ce qui lui devoit revenir, à elle & à ſes enfans, nous n'aurions rien à démêler enſemble, parceque j'en paſſerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embraſſai mes deux petits oncles, & ſurtout le Chevalier qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous ſéparames, & c'eſt la derniere fois que j'ai vû Madame la Comteſſe. Elle ſe retira de bonne heure, ſous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement, lorſque je me levai.

Je fus auſſitôt faire part à mon grandpere de ce qui s'étoit paſſé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les trois heures après midi, nous vimes Scoti arriver au grand galop ſur un de mes chevaux. Je le connoiſſois ſage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire. Il vint

auſſitôt me dire d'un air effraié, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au Château qui ſouhaitoient de me voir ; qu'il croioit que c'étoit des gens de Juſtice ; qu'impatiens de mon abſence, & dans la crainte que je ne tardaſſe plus longtems, ils avoient montré un ordre du Conſeil d..... en vertu duquel ils avoient appoſé le ſcellé aux portes & aux fenêtres de tous les appartemens, à la reſerve de ma chambre & des offices ; que tous mes domeſtiques s'étoient aſſemblez pour convenir enſemble de ce qu'ils avoient à faire ; & qu'avant que d'entreprendre aucune réſiſtance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conſeil de mon grand-pere, ne ſçachant à quoi attribuer un accident ſi bizarre. Il me répondit qu'il falloit d'abord

nous assurer du fait par nos yeux. Nous nous rendîmes au Château sans differer. Les Huissiers qui apprirent que j'arrivois, vinrent audevant de moi avec un papier qu'ils me présenterent, en me signifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du Conseil d .... qui portoit que dans le terme de huit jours j'eusse à sortir du Château de Monsieur le Comte de ..... où je faisois ma demeure sans aucun droit; & une assignation à comparoître en Justice après les huit jours expirez, pour rendre compte des papiers & des meubles, qui étoient dans le Château lorsque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade audelà de ce qu'on peut penser, je priai les Huissiers de m'expliquer ce que cela signifioit, & ce que le Conseil d..... préten-

doit par là. Ils m'apprirent que la Comteſſe bellemere de mon pere, me diſant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les Loix du Roiaume, demandoit au nom de ſes enfans, non ſeulement que je fuſſe déclaré illegitime, & exclus par conſéquent de l'héritage de mes peres, mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom : qu'elle avoit préſenté ſa Requête au Conſeil d...., & qu'elle avoit obtenu par proviſion les deux Arrêts qu'ils m'étoient venus ſignifier : que c'étoit à moi à prendre des meſures pour fournir mes moiens de défenſe.

Le Chevalier mon grandpere me dit que la réſiſtance ſeroit inutile, & qu'il falloit ſe ſoumettre. Je répondis aux Huiſſiers, que j'examinerois cette affaire, & qu'ils pouvoient ſe retirer. Il y en eut deux qui me

firent entendre qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y conſentis. Nous entrames dans ma chambre mon grand pere & moi ; nous fimes quantité de réfléxions ſur une affaire ſi ſérieuſe & ſi peu prévûe. Mais étant tous deux ſans expérience dans la chicane & les procès, nous réſolumes qu'il ſe mettroit ſur le champ dans une chaiſe de poſte, pour aller conſulter les plus célebres Avocats de.... Il n'en rapporta que des déciſions fâcheuſes. Ils s'accorderent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux loix : que mon pere avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après ſon retour dans le Roiaume : que les Ordonnances étoient poſitives ſur cette matiere ; & qu'enfin ma cauſe étoit très-mauvaiſe. J'écrivis à Paris. Les

Avocats du Parlement répondirent de même. Cependant pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits, je mis ma cauſe entre les mains d'un Avocat fameux qui m'aſſura de tout ſon zele. Je me retirai chez mon grandpere pour attendre la déciſion d'une affaire ſi importante. Heureuſement j'avois mis en dépôt chez lui en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon pere avoit apportez du lieu de ma naiſſance, & qu'il m'avoit laiſſez en ſe retirant chez les Chartreux. C'eſt preſque l'unique choſe qui me ſoit reſtée des grands biens dont je me croiois le poſſeſſeur. La Comteſſe preſſa ſi vivement nos Juges, qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un Arrêt qui déclaroit ſes enfans uniques heritiers de Monſieur le Comte de.... & moi déchû de toutes

mes prétentions. On m'accorda ſeulement par grace une penſion de mille écus ſur les biens qui m'étoient enlevez, & la permiſſion de porter pendant toute ma vie le nom de Marquis de.... que j'avois conſervé juſqu'alors. Je paſſe rapidement ſur ce coup funeſte, qui d'un des plus riches & des plus qualifiez Gentilshommes de ma Province, me rendit en un inſtant le plus miſerable de tous les hommes. Les heritiers de la premiere Comteſſe ma grandmere vinrent à la charge quelque tems après, & me dépouillerent en vertu du même Arrêt, de ce que je poſſedois de ce côté-là.

J'évite encore une fois un ſouvenir qui m'eſt bien plus ſenſible à preſent, que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva, ſoit temperament, ſoit force d'eſprit, j'en fus peu tou-

ché : la mort tragique de ma ſœur, la perte de ma mere, la retraite de mon pere, le récit des avantures du Comte de Roſambert ; tout cela joint enſemble m'avoit inſpiré je ne ſçais quel dégoût de la vie, & un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune. Il n'en fut pas de même de mon grand-pere. Le chagrin qu'il eut de cette diſgrace, joint à ſon grand âge, le conduiſit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai ainſi preſque ſans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette penſée faillit à m'y faire renoncer entiérement, pour ſuivre mon pere dans la ſolitude. Je conſiderois que dans la ſituation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de ſonger à prendre un établiſſement

dans la Province ; il falloit la quitter neceſſairement, & ſortir même du Roiaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du Comte de Roſambert me revenoient à l'eſprit ; je n'avois point de goût pour cette multitude de courſes, & d'avantures bonnes & mauvaiſes, qui ſont inévitables à une perſonne qui s'expatrie. Je concluois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de ſacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit preſque l'unique choſe qui me reſtoit à lui offrir. La vie eſt ſi courte, me diſois-je à moi-même ; les plaiſirs paſſent ſi vîte, & ſatisfont ſi peu ! D'ailleurs l'avenir eſt ſi obſcur pour moi, & j'ai ſi peu de raiſons d'eſperer une meilleure fortune ! Ah ! prenons pour partage les biens du Ciel, qui ſont les biens certains ! Faiſons-nous

un mérite de notre choix, tandis qu'il peut être volontaire: car enfin après bien des mouvemens & des agitations, il en faudra revenir là. Vingt ou trente ans, quand je les ſuppoſerois paſſez dans les plaiſirs, ne diminueront pas la néceſſité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer dès aujourd'hui ce que je ſerai obligé de faire tôt ou tard?

Pendant que j'étois dans ces irréſolutions, le Prince de la Tour-Taxis paſſa par... qui eſt une petite Ville à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma perſonne. Quoi qu'il en ſoit, il eut la généroſité de s'intereſſer à ma fortune, & de m'envoier ſon Ecuier pour m'offrir ſes ſervices. Il eſt vrai qu'il prétendoit appartenir en

quelque ſorte à notre famille, & qu'il ſe faiſoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de ſon attention. Il me fit un accueil très-honnête, plaignit mon ſort, & tâcha de m'exciter à paſſer au ſervice du Roi d'Eſpagne, en me promettant ſa recommandation. Il me preſſa ſi fort, qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je conſentis à le ſuivre juſqu'à Bruxelles, en me réſervant néanmoins à prendre mon parti lorſque nous y ſerions arrivez. Il m'offrit de m'attendre, ſi je n'avois point d'affaires qui me retardaſſent trop longtems. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'emploiai à dire adieu à mon pere, & à mettre en ſureté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change : je diſtribuai à quelques domeſtiques qui

ne m'avoient point quitté, les meubles qui me reſtoient, & tout ce que je ne pus emporter. La Brie fut le mieux partagé : je devois cette récompenſe à ſa fidélité, & à ſes longs ſervices. Il étoit trop âgé pour pouvoir me ſuivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reſte de ſes jours. Le pauvre homme étoit inconſolable de me voir partir ſans lui ; & lorſque je fus monté à cheval, il jetta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le Prince de la Tour, accompagné du ſeul Scoti. Nous arrivames heureuſement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoiſſance avec pluſieurs Officiers Eſpagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoiſſoient mon nom. J'avois plus d'un parent qui tenoient un rang diſtingué dans les armées de leur Maître. Mais après y avoir

mûrement penſé, je ne crus pas pouvoir avec honneur porter ſi-tôt les armes contre la France. Je rappellai la délicateſſe du Comte de Roſambert, qui avoit quitté le ſervice de l'Empereur, lorſque la guerre fut déclarée entre la France & l'Empire ; & je réſolus de l'imiter. On parloit en ce tems-là d'un armement conſidérable que le Prince d'Orange faiſoit en Hollande pour paſſer en Angleterre. Quoique ce Prince ſe gardât bien de déclarer ſes deſſeins, perſonne ne doutoit qu'il n'eût en vûe de profiter des troubles de ce Roiaume, pour ſe mettre, s'il pouvoit, la Couronne ſur la tête. Il y étoit appellé par le peuple & par la plus grande partie des Seigneurs, que le Roi Jacques n'avoit point aſſez ménagé. Sa maiſon étoit remplie ſans ceſſe de ces Anglois mécontens, qui non ſeu-

lement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faiſoient voir dans cette entrepriſe, mais qui lui fourniſſoient même de grands ſecours d'argent pour accélérer les préparatifs. Je n'entrerai point dans un détail ſuivi de cette fameuſe expédition, à laquelle j'aſſiſtai. Il s'en eſt fait tant de rélations, que le Public en eſt aſſez inſtruit. J'y ajoûterai ſeulement quelques circonſtances, dont j'ai été témoin, & qui ſerviront à faire connoître davantage le génie du Roi Jacques, & du Roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye vers le mois d'Avril de l'année 1688. J'avois eu ſoin de prendre à Bruxelles des recommandations auprès de pluſieurs perſonnes diſtinguées à la Cour de Hollande. Ainſi je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le Prince, à qui je fis offre de mes

ſervices. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté, & il me promit de penſer à moi dans la diſtribution qu'il devoit faire de quelques Emplois. Il ſe ſouvint de ſa promeſſe huit jours après. M'aiant apperçu dans ſon antichambre où j'étois à me promener avec un Gentilhomme Anglois, il me fit appeller. Je ſuis informé, me dit-il, de votre naiſſance & de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la Lieutenance de mes Gardes, en attendant que vous me donniez occaſion de faire pour vous quelque choſe de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui proteſtai qu'il n'auroit jamais lieu de ſe repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zele & mon aſſiduité me firent diſtinguer du

Prince dans la foule de ceux qui cherchoient ſes bonnes graces, comme s'ils euſſent déja prévû le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de la Flotte, il m'ordonna de paſſer en Angleterre pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une eſpece de Manifeſte qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoier dans les Villes principales, à l'adreſſe de certaines perſonnes qui étoient dans les interêts du Prince, & qui ſe chargeroient de les répandre à la premiere nouvelle de ſon débarquement. Il rendoit compte aux Anglois dans cette Déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur Païïs à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zele de la Religion, &

l'envie de les délivrer des violences ſous leſquelles ils gémiſſoient. Il proteſtoit qu'il ne feroit aucun quartier aux ennemis de la Religion & de la tranquilité publique ; mais qu'il accorderoit toutes ſortes de ſecours & de protection à ceux qui aimoient la paix & le véritable bien de la Patrie.

J'executai heureuſement ma commiſſion. Après quoi je me rendis ſur la Côte pour attendre l'arrivée du Prince. Je ne ſçavois pas préciſément où le débarquement ſe devoit faire, parceque cela n'avoit point encore été réſolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la Flotte, après avoir été retardée quelques jours par les vents, avoit enfin abordé à Tolbai & à Lime dans le Comté de Dorſet. J'y fus joindre le Prin-

ce. Le Manifeſte fut auſſitôt répandu de tous côtés, & produiſit des effets prodigieux. L'armée Hollandoiſe qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, ſe trouva groſſie tout d'un coup par la déſertion de la plus grande partie des troupes du Roi. Milord Churchil, ſi célebre depuis ſous le nom de Duc de Malborougt, le Prince Georges de Dannemarc, le Duc d'Ormond, & quantité d'autres Seigneurs de la premiere diſtinction, ſe rendirent à notre Camp. Ce fut par eux que le Prince apprit que le Roi ſon beaupere s'étoit avancé dans le deſſein de combattre juſqu'à Saliſbery; mais qu'intimidé par la déſertion de ſon armée, & craignant d'être trahi par le peu qui lui reſtoit d'Officiers & de ſoldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des Députés de la part du Roi, pour propoſer un accommodement. Le Prince répondit qu'il alloit à Londres, & qu'on traiteroit plus facilement lorſqu'il y ſeroit arrivé. Cette réponſe obſcure & générale acheva d'épouventer le Roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour ſe retirer en France : mais aiant eu le malheur d'être repouſſé ſur la Côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun ſçait, à Feversham. On en donna avis auſſitôt au Prince, qui tint un Conſeil extraordinaire de ſes plus fideles ſerviteurs, pour prendre des meſures ſur une affaire ſi délicate. Dès qu'il fut fini, il envoia ordre à ceux qui avoient arrêté le Roi, de le reconduire à Londres, & de le traiter avec tout le reſpect dû à la Majeſté Roiale. Il

dépêcha en même tems quantité de courriers de divers côtez. Sur le ſoir, il fit venir chez lui en particulier le Général Warnef Hollandois, pour lequel il avoit beaucoup de confiance ; il eut avec lui un entretien d'un quart d'heure, au bout duquel il m'appella lui-même par mon nom, & m'ordonna d'entrer. Il ſçavoit que j'étois dans ſon antichambre : je me préſentai. Alors nous prenant par la main le Général Warnef & moi, il nous mena au fond de ſon cabinet, & nous fit aſſeoir à ſes côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur, & qui m'êtes affectionnez ; ainſi je ne vous recommande point de me ſervir avec zele & avec diſcrétion dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le Roi doit être reconduit à Londres. Ceux qui l'ont em-

pêché de paſſer en France, ont mal entendu mes interêts ; mais c'eſt une faute dont j'eſpere tirer avantage. Je veux le faire mener à Rocheſter, & l'y faire garder, mais à vûe ſeulement, pour ſauver les apparences. Je vous ai choiſi tous deux pour cela ; & vous ſerez les ſeuls qui aurez mon ſecret. Je lui donnerai quelques uns de ſes Gardes ordinaires, auſquels il croira pouvoir ſe fier ; mais le plus grand nombre ſera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour ſe ſauver, & d'emploier pour cela les Gardes qui ſeront de ſa connoiſſance. Vous ne ferez pas ſemblant de vous en appercevoir ; & vous lui laiſſerez le tems de ſe rendre à la mer. Alors vous courrez ſur ſes traces, & vous marquerez beaucoup de regret de ſa fuite. Vous concevez mainte-

nant l'importance de ce projet, continua le Prince ; c'eſt aujourd'hui l'unique moien de rendre la paix à cet Etat : le tems décidera du reſte. Allez, executez fidélement mes ordres, & comptez ſur ma reconnoiſſance.

En ſortant du cabinet, nous rencontrames Milord . . . , qui nous attendoit ; il vint à nous d'un air myſtérieux, & nous aiant tiré à l'écart, il nous dit : Je ſuis du Conſeil, je ſçais de quoi le Prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un ſervice ſignalé ? Soiez ſi attentifs au tems de l'évaſion du Roi, qu'il ne puiſſe vous échapper ; vous prendrez alors vos Gardes pour l'arrêter à quelques lieues de Rocheſter ; & ſi quelqu'un de ſa ſuite fait la moindre réſiſtance, comme cela ne peut manquer d'arriver, vous ferez main-baſſe ſur toute la troupe, ſans l'épar-

gner lui-même. Mais, repartis-je, le Prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voiez-vous point, reprit Milord..., que ces ſortes de ſervices ne s'exigent point; & que dans une occaſion comme celle-ci, il faut entendre à demi mot. Je crus que Milord de.... ne nous parloit pas ainſi ſans un ordre ſecret, & je lui engageai ma parole, de ſervir fidelement le Prince. Cependant j'ai ſçu depuis que loin d'être autoriſé, il s'étoit attiré l'indignation de ſon Maître, en lui découvrant après la fuite du Roi Jacques, la noire commiſſion dont il nous avoit chargez.

Nous nous rendimes à Londres avec les Gardes que le Prince avoit marquez. Le Roi y étoit arrivé. Nous lui déclarames reſpectueuſement que le Prince ſouhaitoit qu'il ſe retirât

pour quelque tems à Rocheſter ; qu'il le prioit d'y conſentir, & de trouver bon que nous euſſions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers, puiſque cela étoit néceſſaire, & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous ſortimes de Londres le dix-ſept du mois de Novembre. Le Prince y fit ſon entrée le lendemain. Rocheſter n'eſt qu'à vingt-cinq mille de Londres ; c'eſt une petite Ville aſſez agréable : le Château étoit en aſſez bon état pour ſervir de logement à ſa Majeſté. Nous fimes la garde à ſa porte, comme s'il eût été au Palais de Saint-James. Il ſortoit peu, parcequ'il ſentoit bien qu'il n'avoit que les apparences de la liberté. Il fut d'abord aſſez ſolitaire, perſonne ne ſe préſentant pour lui rendre viſite ; mais lorſqu'on ſçut dans

la ſuite, qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui ſe préſentoient, ſa chambre fut toûjours pleine de ſes plus fideles ſerviteurs, qui venoient l'entretenir; les uns publiquement, les autres en ſecret. Ce fut dans les premiers jours que j'eus l'honneur de lui parler plus particulierement. Ce Roi déplorable étoit dans une agitation qui faiſoit connoître l'état de ſon ame. Il me répeta pluſieurs fois : Vous verrez que tout ceci ſe terminera à quelque choſe de funeſte. Les Anglois ſont irritez; j'avoue que je n'ai point gardé aſſez de meſures; & que le zele de la Religion m'a fait faire des fautes conſidérables. Une autre fois il me dit : Mais, vous qui êtes François, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes ennemis? On ne me hait point en France. Non, Sire, lui repar-

tis-je, on ne hait point votre Majeſté en France ; & de tous les François, je ſuis un de ceux qui ont le plus de reſpect pour Elle : mais vous ſçavez, Sire, qu'on n'eſt pas le maître de ſa fortune, & que ſouvent ſans l'avoir prévû l'on ſe trouve aſſujetti aux néceſſitez les plus fâcheuſes. Les grands Rois ne ſont pas les ſeuls dont la fortune eſt expoſée quelquefois à de grands malheurs. Il voulut ſçavoir par quel accident je me trouvois en Angleterre, & dans le poſte que j'occupois. Je lui racontai toute mon hiſtoire : il l'écouta attentivement, & m'en parut touché.

J'avoue qu'en faiſant réflexion ſur l'infortune d'un ſi grand Roi, que je voiois non ſeulement à la veille de perdre une Couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'ap-

préhenſion même de ſe voir arracher la vie par ſes propres Sujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque choſe de honteux & de barbare dans la commiſſion dont je m'étois chargé. Cette penſée ſe fortifia tellement dans mon eſprit, qu'elle m'occupoit ſans ceſſe. Tuer un Roi ! me diſois-je : faire le perſonnage d'un lâche aſſaſſin ! Non, je ne veux point me deshonorer par une action ſi infame. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus déteſtable de tous les ſcélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un Prince qui m'honore de ſon amitié, & qui ſe repoſe ſur ma parole ? Puis-je même ! l'entreprendre avec ſûreté ? Ce n'eſt pas ma fortune ſeulement qui en dépend, ma vie y eſt peutêtre attachée : car où me

retirer ſi je manque à la promeſſe que j'ai faite à Milord de..., qui m'a parlé ſans doute de la part du Prince d'Orange ? Tous les Ports d'Angleterre ſont gardez. Si je demeure dans le Païïs, éviterai-je le ſoupçon d'avoir revelé ſon ſecret ? La crainte que je ne le revele ſuffira pour lui faire déſirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refuſé d'executer ſon deſſein.

Dans le tems même que je ſentois le plus vivement ces remords, mon aſſocié le Général Warnef venoit quelquefois me donner diverſes indices, que le Roi ſongeoit à la fuite. Il me conſultoit ſur les meſures que nous avions à prendre pour ne pas manquer notre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême, & je tâchois toûjours de lui ôter cette penſée de l'eſprit, en l'aſſurant que j'étois auſſi attentif

que lui, & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandois, zelé juſqu'à la fureur pour le Prince d'Orange : il étoit d'ailleurs, brave & entreprenant. Milord.... nous avoit jugé tous deux propres à l'execution de ſon projet, parceque étant Etrangers, nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la perſonne du Roi, ni aucune raiſon par conſéquent de le ménager. Cependant je répondis mal à ſon eſpérance. Je réſolus de riſquer tout, & ma vie même, plûtôt que de ſouiller mes mains par le meurtre d'un Roi innocent. Voici de quelle maniere je me tirai d'un ſi mauvais pas. J'écrivis ces mots ſur un papier : » Fuyez, grand » Roi, le plus promptement » que vous pourrez. Vous êtes » mal gardé, vous pouvez fuir : » s'il arrive qu'en fuiant vous

ſoiez pourſuivi, ne ſongez pas « à vous défendre, il y va de vo- « tre vie. «

Je mis ce billet dans les Heures du Roi ſur ſon Oratoire, au moment qu'il y alloit faire ſa priere; & je me retirai ſans qu'il eût pu m'appercevoir. Je craignois qu'il ne fiſt paroître trop d'inquiétude, & que cela ne donnât ſujet à Warnef de ſe défier de quelque choſe; mais il fut aſſez maître de ſon viſage, quoique je m'apperçûſſe de ſon embarras. Le ſoir je fis entendre à Warnef, qu'un courier de la part du Prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poſte le lendemain de grand matin: je paſſai par Londres ſans être reconnu: je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois

à répondre au Prince, ſi j'euſſe eu le malheur d'être arrêté : j'aurois pu éviter de paſſer par Londres, en ſuivant le deſſein que j'avois de me rendre à Southampton, où je ſçavois qu'une partie de la Flotte qui avoit apporté le Prince s'étoit retirée ; mais deux raiſons m'obligerent de prendre ce détour : la premiere étoit la crainte que Warnef ne ſe doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au Prince, s'il eût appris du courrier, que je n'euſſe pas pris le chemin de la Capitale. L'autre raiſon qui m'avoit parue encore plus néceſſaire, étoit que les Officiers de la Flotte de Southampton auroient pu ſe défier de moi, dans un tems où tout étoit ſuſpect, s'ils ne m'euſſent pas vû arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence ſi extraordinaire, que j'entrai le

ſoir du même jour à Southampton. Je dis aux Officiers, que j'allois à la Haye par ordre du Prince, pour une dépêche de la derniere importance, & de laquelle dépendoit tout le ſuccès de ſon entrepriſe ; qu'il falloit me mettre en mer ſur le champ avec le meilleur voilier qu'ils euſſent dans la Flotte : je leur recommandai de ſe hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du Prince le zele qu'ils auroient pour ſon ſervice. J'étois connu de la plûpart, à cauſe de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignez de croire que je pûſſe les tromper. Le Vaiſſeau ſe trouva prêt à minuit, je partis ſur le champ, & nous abordames heureuſement à la Brille, après une navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire que j'avois laiſſé Scoti à Rocheſter. Je m'y étois cru obligé

pour mieux tromper Warnef. Je donnai ordre à ce fidele valet, de ſe rendre le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la Poſte.

Ce fut en effet le chemin que je pris en arrivant à la Brille. Je paſſai par Utrecht & par Nimegue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vû Amſterdam, Leyden, Rotterdam, & pluſieurs Villes charmantes de ce beau Païïs, pendant le ſéjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne le jour de Noël de l'année 1688. Cette Ville avoit un nouveau Maître dans la perſonne du Prince Clement de Baviere; les Habitans étoient encore dans la joie, que ces changemens inſpirent. Je le reconnus en entrant dans la Ville par les tableaux

&

& les autres ornemens que je vis ſur les portes de la plûpart des maiſons & par diverſes troupes de maſques que je rencontrai dans les rues. C'eſt ainſi que ces peuples bons & naturels donnent des témoignages de leur zele & de leur attachement pour leurs Princes. Je pris mon logement à la Poſte même, afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois ſemaines entieres ; & je commençois à m'impatienter de ſon retardement, lorſque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre garçon qui avoit des ſentimens plus relevez que le commun des gens de ſa ſorte, & qui m'aimoit tendrement, parcequ'il me regardoit en quelque façon comme ſon éleve, ne pouvoit me marquer aſſez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut pendant un quart d'heure la bouche collée

ſur ma main. Enfin je lui demandai comment il s'y étoit pris pour ſortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été aſſuré de mon évaſion que quatre jours après ; qu'auſſitôt que Warnef l'eut appriſe, il l'avoit fait mettre en priſon, où il avoit demeuré trois jours ; qu'on lui avoit fait durant ce tems-là mille queſtions ſur les motifs de ma fuite, & ſur le lieu de ma retraite ; mais qu'aiant toujours répondu qu'il l'ignoroit, & qu'il étoit celui qui en ſouffroit davantage, puiſque je l'avois abandonné ſeul & ſans ſecours dans un payis étranger, on lui avoit rendu la liberté. Il me racónta que peu de jours après, le Roi Jacques s'étoit ſauvé de Rocheſter pendant la nuit, accompagné de ſon fils le Duc de Berwick ; que le Général Warnef l'avoit pourſuivi ; mais que ce Roi in-

fortuné avoit été heureux dans ſa fuite, & que graces à ſes guides il avoit gagné le bord de la mer ſans mauvaiſe rencontre ; que tous les Seigneurs d'Angleterre s'étoïent accordez avec le peuple pour offrir la Couronne au Prince d'Orange ; que la tranquillité paroiſſoit entiérement rétablie dans ce Roiaume, & qu'il en étoit ſorti ſans peine dans un vaiſſeau qui l'avoit apporté juſqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris auſſitôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques jours dans cette Ville pour donner à Scoti le tems de ſe repoſer. J'y appris de quelques Officiers Allemans, qui y étoient à faire des recruës, que la Diette de Ratiſbonne avoit déclaré la France & le Cardinal de Furſtemberg ennemis de l'Empire ; que le Prince Herman de Bade avoit

approuvé le réſultat de la Diette au nom de l'Empereur ; & que ſelon les apparences, la guerre recommenceroit bientôt entre les deux Couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon deſſein en entrant en Allemagne, étoit d'aller ſervir dans l'armée Impériale contre les Turcs. Je craignis que l'Empereur dans la vûe de pouſſer plus vivement le Roi Très-Chrétien, ne prît des meſures pour conclure la paix avec les Infideles ; ce qui auroit dérangé tous mes projets, car j'étois dans la réſolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant quelques jours après je lûs dans les nouvelles publiques, que le Prince Louis de Bade étoit envoié ſur le Danube pour faire tête aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne pour l'ouverture de la Campagne, dans l'eſpéran-

& d'y obtenir de l'emploi. Je rouvai cette Ville dans une agi-ation extrême, cauſée par les ;rands préparatifs qu'on faiſoit pour la guerre. L'Empereur Leopold étant réſolu de rompre ivec la France, vouloit faire :ette année un effort extraor-linaire contre les Turcs, pour es contraindre à une paix qui ui fût avantageuſe. On faiſoit le toutes parts de nouvelles le-rées, & tout ſentoit les appro-:hes d'une guerre ſanglante. Je ne logeai dans une Auberge 'rançoiſe, à l'enſeigne du Lion l'or.

Mon premier embarras fut à rouver un Protecteur, ou du noins quelque Officier General, ui voulût accepter mes ſervi-es. Je cherchai d'abord l'oc-aſion de faire quelque connoiſ-ance à la Cour. Je m'étois mis ort proprement. Ma taille étoit

remarquable, & de longs cheveux blonds qui me deſcendoient juſqu'à la ceinture, m'attirerent aſſez les regards; mais dans un Payis comme la Cour, on eſt négligé lorſqu'on a le malheur de n'être connu de perſonne. Je m'imaginai que le jeu pourroit ſervir à me faire des amis. On jouoit chez pluſieurs perſonnes de qualité; mais aiant entendu dire que les plus grands Seigneurs alloient jouer chez le Comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver réguliérement. Je n'y fis pas de gain conſidérable, excepté celui de l'eſtime & de l'amitié du Comte de Vieneratſz, Membre du Conſeil Imperial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté ſinguliere. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs ſur ſa parole. Il me dit en ſortant, que ſi

je voulois prendre la peine de venir à ſon Hôtel, & monter avec lui dans ſon caroſſe, il acheveroit de me ſatisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne penſois plus depuis que nous avions quitté le jeu; mais que je ne refuſois pas l'honneur de l'accompagner juſques chez lui. Il ne crut pas cette réponſe ſérieuſe. Nous montames en caroſſe, & il fut fort ſurpris lorſqu'étant arrivez à la porte de ſon Hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit ſouvenir lui-même de mon argent: je perſiſtai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, & que j'oublioís les dettes du jeu, dès que j'avois ceſſé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de paier; je veux non ſeu-

lement que vous veniez prendre ce qui vous eſt dû, mais que vous me faſſiez avec cela le plaiſir de ſouper avec moi. Il y auroit eu de la groſſiereté à refuſer ; & d'ailleurs je ne demandois point autre choſe, parceque je prévoiois où cela me pourroit conduire. J'entrai avec le Comte : il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Enſuite nous nous mîmes à table. Il n'y avoit avec nous que ſes deux fils, dont le plus jeune étoit Capitaine dans le Régiment du Baron de Roſech ſon oncle, & frere du Comte. La converſation roula pendant quelque tems ſur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent ſurtout mille queſtions ſur la Cour, & ſur la perſonne du Roi Louis Quatorze ; ſur le mérite des Dames, & ſur la répu-

tation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demanderent comment j'avois pu m'éloigner d'un Païs que je paroiſſois ſi fort eſtimer. Je leur appris le motif de mon voiage, c'eſt-à-dire, l'envie de ſervir l'Empereur contre les Infideles; & je leur dis en même tems, que ne connoiſſant perſonne dans l'armée Impériale, j'avois quelque peine ſur la maniere de m'y préſenter. Voilà mon fils, me dit le Comte, qui aura l'honneur de vous préſenter au Baron de Roſech qui eſt mon frere; ou bien, ſi vous voulez être connu de Monſieur le Prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au Baron, afin qu'il vous introduiſe chez ce Prince. Je leur répondis que ces offres m'étoient trop honorables & trop avantageuſes pour être refuſées; mais qu'il

me ſuffiroit pour la premiere Campagne, d'être préſenté à Monſieur le Baron de Roſech ; que je ne voulois ſervir d'abord qu'en qualité de Volontaire, & que je tâcherois à la ſuite de mériter par mes actions quelque choſe de plus.

J'eus depuis ce tems là une entrée libre chez Monſieur le Comte de Vieneratſz, & je fis particulierement connoiſſance avec Monſieur de Mariener ſon ſecond fils. Il étoit aimable, & il avoit l'eſprit aiſé & délicat. Il me fit connoître quantité de perſonnes de diſtinction pendant quelques ſemaines que nous paſſames à Vienne. Je ne rapporterai qu'une avanture de pluſieurs qui m'arriverent avec lui, pour donner une idée des plaiſirs Allemands, & de la galanterie Germanique. Monſieur de Mariener aimoit une perſonne

fort jolie, chez laquelle il me menoit fort ſouvent. Cette jolie perſonne avoit un autre amant, qui étoit auſſi homme d'épée, & les deux rivaux ſe rencontroient tous les jours paiſiblement & ſans jalouſie chez leur maîtreſſe. Elle étoit ſi ſûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaiſir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, & à leur ſuſciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauches de table, elle dit à mon ami Mariener, qu'elle ne le croioit pas ſi propre à la ſoûtenir que Monſieur de Rollis; c'étoit le nom du rival. Il crut ſon honneur intéreſſé à prouver ſa bravoure dans ce genre d'eſcrime, & porta ſur le champ le défi à Monſieur de Rollis. On convint des conditions. La Demoiſelle fut établie pour juge;

du conſentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chez un Traiteur Allemand, nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, & les deux champions s'engagerent à ſe rendre enſuite chez la Demoiſelle, afin qu'elle pût juger de quel côté ſeroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre, l'autre devoit ſe venir préſenter ſeul, pour rendre témoignage de ſa victoire. Je fus choiſi pour être ſpectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour deſtiné, Monſieur de Mariener vint m'éveiller à ſix heures du matin. Allons, mon ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de tems à perdre; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, & je le priai de moderer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je,

eſt aſſez longue ; & de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures pour terminer la bataille. Un peu de patience, s'il vous plaît, & tenons conſeil avant que d'aller à l'ennemi. Votre entrepriſe eſt grande, continuai-je d'un ton grave, mais il faut qu'elle ſoit conduite avec prudence : qui ſçait ſi votre ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque ſtratagême pour triompher plus aiſément de vous ?

Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat ? M'en voulez vous croire ? Prenons le devant, & mettons tout en œuvre pour prévenir ſes coups, & lui porter plus ſûrement les nôtres. J'ai oui dire à un buveur des plus expérimentez de notre France, qu'une ſoupe aux choux priſe le matin, & une cuillerée d'huile d'olive

avalée pardeſſus, rendoient une tête preſque invulnerable aux fumées du vin. L'artifice eſt innocent.... Me croiez-vous capable d'une pareille lâcheté? reprit-il en m'interrompant; vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre choſe qu'à moi-même, & à ma propre force. Non, je ſuis franc juſques avec mes ennemis. Je ſerois bien flatté d'un avantage dont je ne ſerois redevable qu'à votre ſoupe aux choux & à votre cuillerée d'huile d'olive. Allez, ajouta-t-il, je croiois les François plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choſes de même nature, & j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conſeil. Cependant après lui avoir prouvé par plus d'un paſſage des Anciens, que les plus grands Capitaines ont quelquefois uſé de

supercherie dans l'occaſion, & que la gloire dépend moins des moiens que du ſuccès, je le déterminai à ſuivre mes avis. Je fis accommoder ſur le champ une ſoupe aux choux que nous mangeames enſemble, & je lui fis avaler en ma préſence une grande cuillerée d'huile. Nous partimes ainſi armez juſqu'aux dents. Nous fimes rencontre de l'ennemi qui ſe promenoit fierement ſur une place en nous attendant. Je vis la fierté & l'eſperance de vaincre, briller dans les yeux des deux combattans. Nous entrames chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je ferai, s'il vous plaît, du premier choc. Commençons par déjeuner tous trois ſans intérêt de parti, & puis je vous laiſſerai battre à votre aiſe. Le repas meritoit bien en effet que

je ne demeuraſſe pas ſpectateur inutile. Lorſque nous eumes fini, je me mis dans un fauteuil à ſix pas de la table, qui fut en un inſtant chargée de bouteilles, auſſi-bien que le Buffet. J'avois conſeillé à Monſieur de Mariener d'en venir tout d'un coup aux raſades, ſans s'amuſer à eſcarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin ſe précipitant dans ſon corps graiſſé d'huile, paſſoit preſque auſſitôt ſans faire d'impreſſion ; de ſorte qu'il étoit obligé à tous momens d'aller au baſſin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la ſanté de l'Empereur & de toute la Maiſon Impériale, celle du Prince Louis de Bade, celle de leur maîtreſſe, & la mienne. Enſuite le combat commença ſerieuſement à s'échauffer : leurs verres tenoient ſans exagération plus d'une demi-bouteille

de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens ; & je considérois dans leurs yeux & dans leurs discours le progrès des effets du vin. Quelles réfléxions ne fis je point alors sur l'extravagance des hommes, qui va jusqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raison, & à se ravaller audessous des bêtes par des excès si indignes d'eux ! Je formai intérieurement la sincere résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches, & je dois à ce spectacle la sobrieté avec laquelle j'ai toujours vêcu depuis. Le combat finit après avoir duré environ trois heures : la langue du pauvre Rollis s'épaissit, ses yeux s'obscurcirent, il chancela quelque tems sur sa chaise, & sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin voulant

ſe lever pour quelques beſoins, il tomba ſur le plancher, & ne put venir à bout de ſe remettre ſur ſes jambes. Je lui offris mon ſecours; il ne me répondit qu'en bégaiant par quelques mots entrecoupez. Je fis quelques efforts pour le relever; mais les voiant inutiles, je le laiſſai étendu tout de ſon long dans un profond aſſoupiſſement. Mariener charmé de ſa victoire eut encore le courage de boire quelques raſades, aſſis ſur le cadavre de ſon ennemi, & de chanter ainſi le verre à la main. Il me fit promettre que j'atteſterois ce dernier exploit à ſa maîtreſſe. Nous allames auſſitôt chez elle : elle ſe divertit quelque tems aux dépens de Monſieur de Mariener, qui conſervoit encore un reſte de raiſon, & aſſez de force pour retourner chez lui ſans ſecours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre

un remede rafraîchiſſant. Cinq ou ſix heures de ſommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partimes de Vienne pour aller joindre le Régiment de Roſech qui avoit paſſé l'hyver à Novibazar petite ville de la Servie. Cette Province étoit le théatre de la guerre. La Campagne s'ouvrit de bonne heure. L'armée ne fut pas plûtôt aſſemblée, que le Prince de Bade s'avança vers les Infideles, en cherchant l'occaſion de les combattre. Il ſçavoit de quelle maniere il les falloit attaquer, depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Boſnie, & il ſe preſſoit de profiter de l'avantage que cette connoiſſance lui donnoit ſur ces troupes mal diſciplinées. D'ailleurs elles étoient abbatues des pertes des dernieres Campagnes; il ne falloit pas leur laiſſer le tems de revenir de

cette conſternation. Nous attaquames quelques petites Places qui firent peu de réſiſtance ; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchames d'une riviere qu'on appelle la Morave. Ce fut là que j'eus l'honneur de ſaluer pour la premiere fois Monſieur le Baron de Roſech, qui ſe rendit alors à ſon Régiment. Les Coureurs rapporterent qu'il étoit arrivé à Jagodin un corps de dix mille Turcs ; comme nous n'en étions éloignez que d'une lieue, le Prince de Bade fit avancer l'armée pour les charger. Nous le fimes avec beaucoup de vigueur. Ils ſe battirent d'abord aſſez courageuſement, mais nous fumes ſurpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tuez dans la premiere attaque, & dans leur fuite. Nous demeurames maî-

tres de leur Camp qu'ils avoient commencé à fortifier, & de soixante pieces de canon, sans compter plusieurs milliers de poudre, & d'autres munitions.

Monsieur le Prince de Bade aiant appris de quelques prisonniers Turcs, que le gros de l'armée ennemie n'étoit pas éloigné; & qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre, tint conseil sur la marche que nous devions faire. La plûpart panchoient à nous fortifier dans le Camp où nous étions, en attendant les secours qu'on devoit envoier de la haute Hongrie. Mais le Prince aiant tout considéré, jugea que quelque renfort qu'il pût recevoir, son armée n'égaleroit jamais celle des Turcs qui grossissoit tous les jours; & qu'il valoit mieux en venir à une bataille avant qu'ils eussent le tems de se fortifier

davantage. Il fit revenir tout le conſeil à ſon ſentiment. Nous primes notre marche vers Nyſſa où les Infideles étoient au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de réſolution. Nous eumes quelque peine à être informez exactement de la ſituation des Turcs, ce qui nous obligea à demeurer ſous les armes pendant un jour tout entier en arrivant ſur la Niſſave. C'eſt une petite riviere que nous paſſames le ſoir ; & le lendemain ſur les ſept heures du matin, nous nous préparames à la charge. Elle commença par l'aîle droite de notre petite armée, que le Prince de Bade commandoit lui-même. J'étois par derriere lui au premier rang des Volontaires. Le Regiment de

Roſech étoit ſur la premiere ligne ; de ſorte que je n'étois pas loin de Monſieur de Mariener. L'armée Turque étoit fort mal diſpoſée, ſoit par la faute du Seraſkier qui ne paſſoit pas pour un grand homme de guerre, ſoit par la ſituation du lieu qui n'étoit pas avantageuſe au grand nombre, parceque nous étions reſſerrez entre la Niſſave & un grand foſſé qui s'étendoit aſſez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les Spahis qui faiſoient le front de l'armée ennemie, plierent, & furent rompus à la premiere attaque. Les Janiſſaires qui ſont les plus orgueilleux de tous les hommes, voiant ce deſordre, & que les Spahis ſe renverſoient ſur eux, firent de deſeſpoir une décharge ſur les Spahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. Monſieur le Prince de Bade

nous fit appercevoir cet avantage, & nous en profitames ſi bien, que nous les défimes entiérement. Le Seraskier fut un des premiers à fuir. Il ſe retira avec le débris de ſon armée du côté de Sophie Capitale de la Bulgarie. Nous les pourſuivimes l'eſpace d'une lieue, mais le Prince fit donner des ordres d'arrêter, parceque nos troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être ſorti heureuſement du combat, & avoir fait quelques actions, qui m'avoient attiré les regards du Général, j'eus le malheur d'être bleſſé, lorſque je m'y attendois le moins. Je revenois de la pourſuite des fuiards; & comme nous penſions n'avoir rien à craindre, parceque nous étions les maîtres du terrein, nous marchions ſéparez & ſans ordre. J'apperçus moi ſixiéme, dix Janiſſaires qui ſortoient

ſortoient d'une baſſe cour, où ils s'étoient cachez. Nous piquames droit à eux en criant: Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas ſans doute notre langage; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaquez, ils ſe réunirent, le ſabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions par bonheur rechargé nos piſtolets; nous les tirames à bout portant, voiant qu'ils ne faiſoient pas mine de ſe rendre, & nos ſix coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laiſſerent pas de nous allonger quelques coups de ſabre, dont un de mes compagnons eut la tête fendue, & moi une large bleſſure à l'épaule, qui me découvroit juſqu'à l'os. Tout cela ſe fit en un inſtant. Nos ſix derniers coups eurent moins d'effet, ils n'abbatirent qu'un Janiſſaire; mais une

vingtaine de nos gens qui venoient par derriere, accoururent au bruit, & nous voians bleſſez ils mirent en pieces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrames Monſieur le Prince Louis de Bade, qui envoioit des ordres de tous côtez pour raſſembler ſes troupes. Il me fit un compliment fort honnête ſur ma bleſſure, & me conſeilla de ne pas differer à me faire panſer. Il ajoûta qu'il me reconnoiſſoit bien, & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vû faire dans l'action. Je le remerciai de ſa bonté, & je lui dis que je ſouhaitois d'être guéri promptement, pour aller lui marquer mieux ma reconnoiſſance.

Niſſa ouvrit ſes portes au Vainqueur, après quelques momens d'une vaine réſiſtance. Le Prince

ne ſe contenta pas de ces divers avantages ; il réſolut, avant que de finir la Campagne, de s'emparer de Vidin, derniere Place de la Servie, aux frontieres de la Bulgarie, pour ſervir de barriere aux Turcs, & aſſurer ſes conquêtes pendant l'hyver. Il fit venir les munitions néceſſaires de Belgrade & de Jagodina ; & après avoir laiſſé prendre quelques jours de repos à ſon armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel eſt ſitué Vidin. Je balançai ſi je devois être de cette expédition. Le Baron de Roſech, Marienet, & tous mes amis tâchoient de m'en diſſuader. Ma bleſſure demandoit encore quelque tems pour être refermée, & mon Chirurgien me faiſoit garder un régime qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort : je ſuivis l'armée dans l'état

où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuſe Ville fut priſe d'aſſaut, & la licence des Soldats Allemans peut mieux s'imaginer que ſe décrire. J'entrai dedans pendant qu'on la pilloit : j'y ſauvai la vie à l'Archevêque Grec, qui vint ſe jetter à mes genoux avec deux de ſes neveux, & ſa niéce qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduiſis hors de la Ville, dans un lieu de ſûreté. L'Archevêque avoit ſous ſon manteau un ſac plein de pieces d'or, dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refuſai, en lui faiſant entendre par mes geſtes, que j'étois tres-ſatisfait de lui avoir rendu ce petit ſervice. Le Prince mit enſuite ſes troupes en quartier d'hyver dans la Valachie & la Tranſylvanie, à la réſerve du corps d'armée qu'il laiſſa en Servie. Je réſolus de le ſaluer avant

ſon départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à ſa Majeſté Imperiale, des opérations de cette glorieuſe Campagne. Je priai le Baron de Roſech de m'introduire : j'avois encore le bras en écharpe. Cet illuſtre Prince me reçut le plus gracieuſement du monde ; il me donna des marques d'eſtime qui alloient bien audelà de mon mérite, & me fit préſent d'une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Boſendam. Je lui repondis que l'honneur qu'il me faiſoit me coûteroit peutêtre bien cher ; parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après pour Vienne, accompagné du Baron de Roſech & de quantité d'autres Seigneurs. Monſieur de Mariener devoit auſſi retourner à la Cour, & m'avoit déterminé à y aller paſſer l'hyver avec lui ;

mais il voulut abſolument que nous demeuraſſions encore quelques ſemaines à Vidin pour attendre que ma bleſſure fût entiérement guérie. Son amitié lui coûta la vie, & à moi la liberté.

Les Turcs qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voiant l'armée Impériale ſéparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excurſions ordinaires dans la Servie, où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de Chrétiens, hommes & femmes, & les emmenoient dans une dure captivité. Lorſqu'on apprenoit qu'ils avoient paru de quelque côté, on faiſoit des détachemens des garniſons de Vidin, de Niſſe, de Semendrie, & des autres Places voiſines, pour leur donner la chaſſe. Cela réuſſit pluſieurs fois fort heureuſement. Monſieur de Mariener ne manquoit jamais

de ſe trouver à ces petites attaques, & n'en revenoit pas ſans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétabliſſois pendant ce tems-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voiage de Vienne. Nous primes jour pour le départ; tout étoit prêt, & nous avions fait nos adieux aux Officiers de la Garniſon, lorſque l'on apprit qu'un parti de cinquante Turcs s'étoit avancé juſqu'à un petit Village appellé Craſted, qui n'étoit qu'à deux lieues de la Ville. Allons, mon ami, me dit Mariener, il faut couper la tête à quelques-uns de ces coquins là, quand notre départ devroit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes avec quelques autres Officiers à la tête de cent hommes du Régiment de Selkirk, & ſans autre précaution nous fondimes

ſur les Infideles comme ſur une conquête aiſée. On nous avoit trompé : les Turcs pour nous ſurprendre avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre ; mais outre les cinquante que nous rencontrames d'abord, ils étoient plus de cinq cens derriere le Village, qui vinrent tomber ſur nous avec une horrible furie. Nous nous crumes tous perdus, & nous vimes bien qu'il n'étoit plus queſtion que de vendre chérement nos vies. Notre petite troupe fit des prodiges de valeur, mais il falut ſuccomber ſous le nombre. Je vis tomber à mon côté le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux ; je me jettai le ſabre à la main dans la plus épaiſſe mêlée. Le Ciel qui vouloit me conſerver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois, fût

cauſe

cauſe de mon ſalut. Je me trouvai tellement preſſé par les Turcs qui m'environnoient, que ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon ſabre, ils me l'arracherent facilement. J'avois tué quatre de ces Infideles de ma main, ſans compter ceux que j'avois bleſſez. Ils perdirent plus de deux cens hommes dans ce combat; mais preſque tous mes compagnons périrent. Il n'y en eut que ſept qui furent faits priſonniers avec moi, deux deſquels étoient ſi bleſſez, que les Turcs deſeſpérant de les ſauver, les maſſacrérent à mes yeux. Je fus préſenté au Chef de cette troupe: mon air & mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour ſa proie, & il permit ſeulement à ceux qui m'avoient amené, de prendre tout l'argent qu'ils trouverent

dans ma poche. Ils ne me laisserent que mon mouchoir, & quelques livres que je portois ordinairement sur moi. On me lia les mains, & l'on me mit sur un cheval qu'un Turc conduisit par la bride. Je fus mené dans cet équipage à Sophie dans la maison d'Elid Ibezu à qui j'appartenois, & je fus enfermé seul dans une chambre fort obscure.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Manuscrit qui a pour titre, *Les Avantures d'un homme de qualité, qui s'est retiré, &c.* A Paris, le 13 Mars 1728.

BLANCHARD.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ,
Qui s'eſt retiré du monde.

TOME SECOND.

A PARIS;
Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE QUATRIEME.

QUE mes premieres réflexions furent triſtes dans cette douloureuſe ſituation! Je demeurai quelque tems immobile, les bras pendans, & les yeux attachez contre terre ; mon eſprit diſtrait par la multitude de ces maux, ne pouvoit s'arrêter deux inſtans au même objet. Le paſſé ne m'offroit que des ſouvenirs affligeans, l'avenir des obſcurités capables de m'épouvanter, & le preſent quelque choſe encore de

plus déplorable, puiſque c'étoit le point de vûe où tous mes malheurs ſe réuniſſoient enſemble. Je paſſai la moitié de la nuit dans ce triſte état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parens, de mes amis, de mes biens, de ma liberté; tant de douleurs que je n'avois ſenti juſqu'alors que ſucceſſivement, ſe renouvellerent tout à la fois dans mon cœur; je ſerois tombé par terre infailliblement, ſi je n'euſſe trouvé un mauvais lit pour me ſervir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, j'entendis ouvrir la porte de ma priſon. C'étoit un domeſtique qui m'apportoit de quoi ſouper. J'en fus ſurpris, car il étoit fort tard & tout au moins minuit. J'entendois ſi peu la langue Allemande que ce domeſtique me parla, que je ne pûs lui demander ce qui m'attiroit

cette marque de compassion. Je pris quelque chose, pour me remettre de l'épuisement où j'étois. Le domestique ou plûtôt l'esclave me quitta en me montrant sa tête & son cœur, ce que j'interpretai comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions: mais après m'être encore affligé longtems sur le miserable état de ma fortune, il me vint à l'esprit quelques idées de Religion. Elles servirent à me rendre un peu plus tranquile. Je m'endormis en offrant à Dieu mes peines, & en lui demandant la force de les supporter.

Elles se renouvellerent pourtant le lendemain à mon reveil; j'eus recours au même remede. Dans toute ma vie j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour soutenir un cœur, & pour le rendre superieur même à la fortune.

J'avois dans mes poches trois livres que j'ai toujours aimez, & que j'aimois encore plus alors parce qu'ils étoient nouveaux ; le Telemaque de M. de Fenelon, les Caracteres de la Bruyere, & un tome des Tragedies de Racine. Je pris le Telemaque, où je me ſouvenois d'avoir lû quelque choſe qui regardoit l'eſclavage. Je trouvai effectivement que M. de Fenelon faiſant conduire ſon Heros en Egypte, le repréſente dans l'état où je me trouvois, c'eſt à dire aſſujetti à des Maîtres durs & barbares. Je fus enchanté de la morale que cet illuſtre Prélat met dans la bouche de Thermoſiris, & de Mentor qui étoit eſclave de ſon côté ; & de l'impreſſion que leurs diſcours pleins de verité & de ſageſſe faiſoient ſur le cœur du jeune Telemaque. Elles en firent auſſi ſur le mien ; & ſi la fortune me ré-

duiſoit aux mêmes abbaiſſemens, je reſolus d'imiter ſa conduite. Une partie de la matinée s'étant paſſée dans ces réflexions, on ouvrit ma porte ſur les dix heures. C'étoit le même Eſclave qui me prit par la main & me conduiſit, au travers d'une cour & de quelques appartemens, dans une chambre où je reconnus Elid-Ibezu. Il avoit l'air plus doux & plus humain que le jour du combat. La tranquilité où il étoit & ſon changement d'habit m'y fit trouver apparemment cette difference, je le ſaluai en m'approchant. Comme l'Eſclave lui avoit dit la veille que j'ignorois la langue Allemande, il s'étoit douté que j'étois François, & il avoit fait venir chez lui un Grec qui parloit paſſablement notre langue, & qui commença à m'interroger ſur le lieu de ma naiſſance & ſur ma condition. Je répondis

avec toute la franchiſe de Telemaque, que j'étois François & homme de condition. Le Grec rendoit compte de mes réponſes à Elid Ibezu, qui lui dictoit de nouvelles queſtions. Il me demanda ſi je ne ſçavois point d'autre langue que le François. Je lui dis que je ſçavois le Latin & l'Italien. Cette réponſe charma Elid Ibezu qui ſçavoit lui-même l'Italien. Il me dit auſſitôt en cette langue, que nous n'avions plus beſoin d'Interprete pour nous entretenir enſemble. Il y a long-tems, ajouta-t-il, que je ſouhaitois d'avoir un Eſclave Chrétien. Si vous êtes honnête homme, & que vous vouliez prendre quelque attachement pour moi, votre condition ne ſera point à plaindre. Il voulut ſçavoir mon nom, mon âge, ma condition & le lieu de ma naiſſance. Je le ſatisfis ſans déguiſement. Il me prit par la

main, & me dit : Je vous assure, Chrétien, que si vous êtes sage & fidele, vous ne vous repentirez pas d'être tombé sous ma puissance. Je vous aime déja. Je veux vous envoier à Andrinople, en attendant la fin de la guerre, chez un frere que j'ai dans cette Ville. Je vous prendrai là à mon retour, pour nous rendre ensemble à Amasie où je fais ma demeure ; ne vous affligez pas, vous serez content de moi. Il ordonna qu'on eût soin de me bien traiter, & qu'on ne me laissât manquer de rien.

Cette politesse & cette bonté me surprit dans un Turc. J'avois de cette nation les idées qu'on en a communément, c'est à dire, que je les regardois comme les plus barbares & les plus impitoiables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux dans la suite la fausseté de cette opi-

nion. Il y a de l'eſprit, des ſentimens, & même du ſçavoir vivre chez les Turcs, comme dans toutes les autres nations. Les uſages à la verité y ſont differents des nôtres, mais chaque païs n'a-t-il pas les ſiens? quelles raiſons avons nous de mépriſer les coûtumes & les manieres de vivre des Turcs, qu'ils n'aient pas de ſe mocquer des nôtres? Nous les traitons de Barbares; ils nous donnent le même nom. En general ce n'eſt point par les dehors, qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation; c'eſt par le fond du caractere, par les ſentimens d'humanité, de bonté, & de droiture qui y regnent communément; en quoi j'oſe dire que les Turcs n'ont rien d'inferieur aux principaux peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me ſervoit de priſon. On

m'y fourniſſoit abondamment le néceſſaire. Il ſe paſſoit peu de jours, ſans qu'Elid Ibezu me fiſt venir pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en lui, non ſeulement un riche naturel, mais un eſprit excellent auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puiſque mon mauvais ſort me réduiſoit à l'eſclavage, je regardai comme une faveur du Ciel d'être tombé dans de ſi bonnes mains, & je me fis une étude de mériter l'eſtime & la confiance de mon patron. J'y réuſſis ſi bien, qu'en me faiſant partir pour Andrinople avec le Beglirbey de Bulgarie, qui étoit de ſes amis, & qui ſe chargea de me conduire, il me fit connoître qu'il ſe ſéparoit de moi avec regret, & qu'il me rejoindroit avec plaiſir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui ſignifie à peu près en langue Turque ce que

mon nom de famille ſignifie en François. La route de Sophie à Andrinople me parut longue, parce qu'elle fut pénible. Quoique le Beglirbey me fiſt traiter aſſez doucement à la recommandation d'Elid Ibezu, j'étois cependant lié ſur une eſpece de chariot couvert où je paſſois la nuit comme le jour. Toute ma conſolation étoit dans mes livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention avec laquelle je liſois, m'attira du reſpect des muletiers & autres conducteurs de l'équipage, qui me prirent pour quelque Docteur de ma Loi. Enfin nous arrivâmes à Andrinople. Les Turcs l'appellent Endrem. Cette ville me parut grande & peuplée. Les rues par leſquelles on me fit paſſer, étoient bordées de Palais & de maiſons magnifiques. Celle du frere d'Elid Ibezu n'étoit pas la moins belle. Ce

Turc, qui ſe nommoit Mamelic, me reçut d'une maniere qui me fit mal augurer du tems que j'avois à paſſer chez lui. On me dépouilla, par ſon ordre, de mes habits que j'avois conſervez juſqu'alors, pour m'en donner un fort groſſier, tel que le portent les Eſclaves ; mais ce n'eſt pas à quoi je fus le plus ſenſible. J'avoue ma foibleſſe : la perte de mes beaux cheveux qu'il falut me laiſſer couper, me toucha preſque juſqu'aux larmes. Malgré un début ſi rude, je ne fus point emploié, comme je le craignois, aux offices les plus vils & les plus humilians. On me donna le ſoin d'entretenir la propreté des ſalles & des meubles. Je m'acquitai ſi exactement de cet emploi, que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes ſervices. Le Chef des Eſclaves étoit néanmoins un homme dur & violent,

qui visitoit souvent les meubles, & qui ne m'auroit pas pardonné la plus legere faute.

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce Turc étoit aussi fier que son frere l'étoit peu, quoique celui-ci eût un emploi distingué dans l'armée Ottomane, & que l'autre ne fût qu'un négociant qui avoit amassé des richesses immenses par le commerce. La nécessité de m'expliquer, & d'entendre les ordres qu'on me donnoit, me fit apprendre en peu de tems la langue Turque; elle me devint aussi familiere que ma langue naturelle; Elid Ibezu en fut surpris lorsqu'il vint à Andrinople quelques années après. Il m'arriva dans cet intervalle deux avantures qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit dans la maison de Mamelic une vieille Esclave Georgienne, qui étoit assez con-

ſiderée, parce qu'elle avoit un des principaux offices : c'étoit de prendre ſoin des habits & du linge. Cette femme avoit pour le moins cinquante ans. Cependant comme ſon emploi étoit propre & qu'il n'avoit rien de fatigant, elle s'entretenoit dans une fraicheur & un embonpoint qui la faiſoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque relation avec elle, parce qu'il faloit lui porter les meubles qui avoient beſoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit goût à mes manieres & à ma perſonne, & je m'apperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un autre œil que le commun des Eſclaves. Mon cœur n'avoit point encore ſenti de paſſion tendre, & l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inſpirer. Je fis ſemblant de ne pas remarquer les ſentimens qu'elle

avoit pour moi, & je faiſois mon devoir à l'ordinaire. Cependant comme elle étoit bonne & aimée dans la maiſon, j'imitois les autres Eſclaves qui lui offroient de petits préſens dans certaines occaſions ; mais je n'en faiſois pas plus qu'un autre. Ma dureté la touchoit vivement. Elle en vint juſqu'à faire pour moi ma beſogne ; j'étois ſurpris le matin en allant viſiter les ſalles, de trouver tous les meubles bien frottez & dans l'ordre. Cette amoureuſe perſévérance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux, qui en eût pu prendre occaſion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette penſée me porta à me lever plus matin, pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'Eſclave) ; de ſorte que trouvant mon ouvrage fait, elle comprit bien que je refuſois ſes

ſoins. Je devenois même plus rêveur, & j'évitois de jetter les yeux ſur elle. Quand elle vit cela, ſa tendreſſe ne lui permit plus de garder de meſures. Un jour qu'il faiſoit une extrême chaleur, & que tout le monde étoit à repoſer ſur le midi, je me retirai dans une allée ſombre du jardin pour y prendre auſſi un peu de repos. Timec qui m'obſervoit me ſuivit quelques momens après; j'étois déja endormi. Cette tendre Eſclave n'eut garde de troubler mon ſommeil : elle s'aſſit ſur l'herbe dans une allée voiſine, où elle demeura deux heures entieres en attendant mon reveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin, j'eus quelque ſurpriſe en l'appercevant. Elle s'approcha d'un air timide, j'allai au devant d'elle : Cruel Salem, me dit-elle tendrement, me laiſſerez-vous mou-

rir ſans pitié ? Je ne vous demande que de ſouffrir mon amour, & vous avez la dureté de me refuſer. Que vous ai-je fait pour me haïr ? Tournez du moins vos regards ſur moi. Ces paroles, & le ton dont elle les prononça, m'émûrent juſqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de reſiſter à des prieres ſi tendres, & je lui promis d'être plus ſenſible à ſon affection.

Ainſi Timec en quelque ſorte eut les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins ſi cher, que la moindre langueur qui paroiſſoit ſur mon viſage la jettoit dans de mortelles allarmes. Toute la maiſon s'en apperçut, & l'on ne tarda gueres à porter cette nouvelle à Mamelic, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de tems en tems le tribut, dont elle me croioit redevable à ſa paſſion.

Il ſembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver ſeul, & je l'y rencontrois toujours. J'avois pour ſes empreſſemens une reconnoiſſance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer; ſi je ſouffrois ſes careſſes, c'eſt qu'il eſt impoſſible de haïr une perſonne dont on eſt exceſſivement aimé.

La ſeconde avanture que j'eus à Andrinople, eſt d'un autre genre: elle faillit à me couter la vie. J'étois allé chez un marchand acheter de la cire pour mon travail. Je trouvai dans la boutique un homme que je pris pour un Turc, parce qu'il en avoit l'habit. Il m'enviſagea, & croiant reconnoître à mon air que j'étois François, il me demanda en notre langue s'il ſe trompoit dans ſa conjecture. Surpris moi même de ce que j'entendois, je lui mar-

quai une joie extrême de rencontrer une perſonne de mon païïs, & je le priai de me dire s'il demeuroit à Andrinople. Nous eumes une converſation fort longue & pleine d'amitié. En jettant les yeux ſur mon habillement, il me dit : Mais quoi ! vous êtes Eſclave ; il me fâche de vous voir dans ce triſte état. Croiez-moi, mettez-vous à votre aiſe, & faites ce que j'ai fait ; vous le pouvez aiſément, & je vous en donnerai le moien. Je ne ſouhaite que cela, lui repartis-je ; mais quel moien pouvez-vous me donner ? Faites-vous Turc comme moi, reprit-il. Cette propoſition me fit frémir depuis les pieds juſqu'à la tête. Elle m'irrita juſqu'au point d'être prêt à le déviſager. Allez infame, lui dis-je, déteſtable rénégat, portez vos conſeils à ceux qui ont l'ame auſſi lâche & auſſi perfide que vous. Je

l'accablai de quantité d'autres injures ; mais comme je voulois ſortir, ce traître m'arrête au collet & appelle les voiſins à ſon aide, en criant que j'avois blaſphemé contre le Prophete Mahomet. Je fus environné à l'inſtant d'une nombreuſe canaille, qui me traina devant le Juge qu'ils appellent Cadis ; & mon accuſateur que mes ſanglans reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint dépoſer que m'aiant propoſé de me rendre bon Muſulman, j'avois vomi des blaſphêmes contre la ſainte Religion de Mahomet & des injures contre lui. Le crime fut jugé très-horrible, & comme j'en faiſois l'aveu par mon ſilence, le Cadis m'envoia en priſon pour recevoir bientôt ma ſentence.

Cependant la maiſon de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du Juge, il entendit par-

ler de mon malheur. Comme ſon frere Elid Ibezu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de ſe rendre lui-même chez le Cadis, & s'étant fait raconter tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la priſon. Je fus ſurpris de l'y voir entrer dans un tems, où je n'attendois plus que la mort. Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem? Tu as oſé parler contre le ſaint Envoié de Dieu. Quel bras ſera aſſez fort pour te délivrer du ſupplice! Je lui rapportai exactement de quelle maniere la choſe s'étoit paſſée, & je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon recit parut lui donner de la joie; il me fit aſſurer la même choſe deux ou trois fois, & me quitta ſans ajouter rien davantage. Une heure après on m'ouvrit la porte de la priſon, & l'on me renvoia libre. Je pus

dire que la présence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire je regardois comme un bonheur de la souffrir pour une si belle cause. J'offrois à Dieu le sacrifice de ma vie, avec une tranquilité & une satisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic me voiant rentrer dans la maison, me fit une réprimande severe de mon indiscrétion. Il me dit que je méritois de périr, & que sans l'amitié que son frere avoit pour moi, il m'auroit laissé entre les mains de la Justice.

Mon Patron Elid Ibezu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouissance à son arrivée. Il demanda des nouvelles de son Esclave Salem, & Mamelic me fit paroître devant lui. Je le saluai en langage Turc. Il en marqua de l'étonnement & de la joie, mais il ne

me défendre de quelque attachement pour elle.

Il ne fut pas beſoin que je ſongeaſſe à faire mes préparatifs pour le voiage d'Amaſie ; Timec y penſa pour elle & pour moi. Nous quittames Andrinople au commencement de la belle ſaiſon, & nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de notre départ je ne ſentis plus la rigueur de l'eſclavage. Toute la ſuite d'Elid Ibezu étonnée des égards & de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus ſur le pied d'un Eſclave. J'étois à cheval comme lui, & preſque toujours à côté du ſien, où je tachois de le deſennuier par mes diſcours. Il paroiſſoit écouter avec plaiſir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la ſituation du Roiaume de France, & du caractere de ſes peuples. Mais où je remarquois

mieux

mieux le tour de ſon eſprit, c'eſt lorſque je lui parlois de morale, & des ſciences diverſes que j'avois appriſes de mes maîtres ou par mes lectures. Il avoit une attention qui me donnoit des apparences de me l'attacher encore davantage, lorſque je pourrois lui parler plus tranquilement après le voiage. Quelquefois il admiroit l'adreſſe & la bonne grace avec laquelle je pouſſois mon cheval. Les Turcs ſont fort ignorans dans ces ſortes d'exercices. Il me faiſoit mille queſtions ſur la maniere dont on dompte les chevaux pour les rendre propres au manége, ſur l'habileté des Ecuiers François, & ſur le ſoin avec lequel on forme en France la jeune Nobleſſe aux exercices de l'Académie. J'étois étonné moi-même de la complaiſance avec laquelle il m'écoutoit, & je ne pouvois la regarder autrement que comme

un effet naturel de ſympathie, qui agiſſoit ſur mon cœur autant que ſur le ſien ; car je n'avois jamais eu pour lui les répugnances qu'un eſclave ſent pour un maître dont ſa vie dépend, & qui peut au premier ſigne lui faire eſſuier les traitemens les plus cruels.

Nous ne découvrimes Amaſie, qu'après être arrivez au ſommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville eſt la capitale de la Province du même nom. Elle eſt grande, riche & fort peuplée : la ſituation me parut charmante. Elle eſt au milieu d'une plaine de dix lieues de long & large de quatre, entourée d'une chaine de montagnes qui la défendent des vents du Nord & du Midi. La riviere de Caſalmach coule dans la plaine, & paſſe au travers de la ville où elle procure mille commoditez. L'air y eſt toujours ſerein, l'on n'y con-

noît point l'hyver. Les maiſons y ſont de la ſtructure ordinaire chez les Turcs, c'eſt-à-dire de bois peinturé, ce qui les rend fort brillantes : Elles ont preſque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois, & de parterres. Celle d'Elid Ibezu, qui étoit un des principaux de la ville après le Gouverneur de la Province, ou le Beglirbey, ne manquoit d'aucun de ces ornemens. Il fut reçu de ſes amis, de ſes femmes, de ſes enfans, & de ſes eſclaves avec des tranſports de joie ; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La premiere choſe qu'il fit en ma faveur, fut de me donner l'intendance de ſes écuries & de ſes jardins. Comme je l'en remerciois, Salem, me dit-il, tu vois que l'abondance regne dans ma maiſon. Le Grand Prophete a ré-

compenſé ma droiture, ma douceur, & mes aumônes. J'ai des richeſſes, de belles femmes, & d'aimables enfans. Oublie la France & l'Europe ; tu ſeras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude & mon attachement d'une maniere qui lui plut. Chaque jour augmentoit ſon amitié pour moi : je m'accoutumai ainſi doucement à l'eſclavage.

Mon patron régaloit ſouvent le Beglirbey & les plus illuſtres Turcs d'Amaſie. J'avois ſoin dans ces occaſions d'inventer quelque divertiſſement dans le goût François, qui les ſurprenoit toujours agréablement par ſa nouveauté. Cela me fit connoître du Beglirbey ; il voulut m'entretenir ſur les éloges qu'Elid Ibezu lui fit de moi ; & lui aiant entendu louer ſur tout mon adreſſe à mener un cheval, il eut la curioſité

d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie ſe rendit aux écuries : je les faiſois entretenir avec une propreté dont ils furent charmez. Elid Ibezu m'avoit laiſſé un empire abſolu ſur ſes palefreniers & ſur ſes chevaux. J'en avois acheté quelques-uns qui étoient d'une beauté admirable, & je les avois dreſſé moi-même. Le Gouverneur fut ſi content du manége que je leur fis faire en ſa préſence, qu'il pria Elid Ibezu de permettre qu'il en envoiât deux des ſiens dans ſes écuries, pour être formez par mes ſoins. Ma réputation ne ſe borna point là. L'inclination que j'avois pour la Muſique, & l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon patron, me firent faire tant de recherches dans Amaſie, que je découvris enfin un Theorbe ; je l'obtins à bon marché d'un Juif Armenien à qui il ap-

partenoit. Je le mis en bon état, & dès la premiere fois qu'Elid Ibezu traita ſes amis, je leur donnai un plaiſir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur ſurpriſe fut extrême d'entendre le ſon de cet inſtrument que je touchois fort bien, & avec lequel j'accordois ma voix qui eſt fort douce. Mon patron charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la ſalle du feſtin; & par une faveur inouie chez les Turcs, il m'embraſſa tendrement en préſence de tous les conviés. Lorſqu'il fut libre, il me prit en particulier, & me dit: Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richeſſes. J'ai deſſein de faire pour toi ce que tu n'oſerois eſperer. Ne t'oppoſe point à ton bonheur: je ne te demande qu'une choſe pour en être digne, c'eſt de reconnoître la Loy de notre ſaint Prophete.

Si je vous ſuis auſſi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une propoſition qui m'afflige ? Je ſuis né Chrétien, vous le ſçavez ; c'eſt un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne point, de regarder Mahomet comme un Prophete ; je ſçais quelle eſt la force de la coutûme & des préjugés de l'éducation : mais ſi vous êtes attaché à votre Religion, parce que vous la croiez bonne, ſongez que les raiſons qui m'attachent à la mienne me paroiſſent auſſi fortes, & par conſéquent que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je ſçais que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la ſouffrirois mille fois plûtôt que de trahir la Religion de mes peres.

Cette réponſe que je fis avec modération pour ne point irriter

Elid Ibezu, ne laiſſa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta ſans dire mot. J'en eus de l'inquiétude pendant toute la nuit: cependant il me fit appeller de grand matin, & me tint ce diſcours : Salem, je voulois te rendre heureux, & tu n'y conſens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenſer: mais tu ſentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuſes, & tu regréteras de t'en être privé par obſtination. J'avois deux deſſeins : l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, & l'autre de te faire épouſer Selima la plus chere de mes filles. Ton zele inconſideré pour ta Religion ne me permet plus d'y ſonger, ce ſeroit attirer ſur moi l'indignation du ſaint Envoié de Dieu : je veux pourtant continuer à te donner des marques de ma confiance,

Tu iras tous les jours une fois au quartier de mes femmes pour apprendre la Muſique & le Theorbe à Amulem & à mes trois filles. Je me repoſe ſur ton zele & ſur ta ſageſſe ; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ſes bagues, qui étoit la marque à laquelle ſes Eunuques devoient m'ouvrir la porte de ſon Serrail.

Je n'avois jamais vû ſes femmes ni ſes filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des Turcs, ni même ſon fils qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre ſuſpect, parce que je connoiſſois la délicateſſe des Orientaux ſur cet article. Je me préparai ſur le champ à cette premiere viſite, en me mettant plus proprement qu'à l'ordinaire, & je pris mon Theorbe. Les Eunuques m'ouvrirent ſans difficul-

té, en reconnoiſſant la marque de leur maître. Ils avertirent auſſitôt les Dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parce qu'Elib Ibezu les avoit prévenues. Après les avoir ſalué, je jouai quelques airs dont elles parurent ſatisfaites. Une des Dames appella par leur nom, Amulem, Selima, & les deux autres Demoiſelles qui devoient être mes écolieres. A ce nom de Selima que j'avois déja entendu de la bouche de mon patron, je levai les yeux. Je vis dans Selima une des plus charmantes perſonnes qui aient jamais été ſur la terre. Elle s'avança en me regardant, avec ſon frere & ſes deux ſœurs. Ils avoient tous quatre quelque choſe d'aimable & de prévenant; mais au premier coup d'œil Selima avoit fait dans mon cœur une impreſſion qui n'en ſera jamais effacée. Cette puiſſan-

te ſympathie qui m'attachoit au pere, ſe joignit tout d'un coup à la paſſion la plus vive & la plus tendre. Que je paiai cher à l'Amour l'inſenſibilité où j'avois vécu juſqu'alors !

Il étoit fatal à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'eſt-à-dire, ſans bornes & ſans meſure. Je ſentis que mon heure étoit venue, & qu'il faloit ſuivre la trace de mon pere. Je priai le Ciel interieurement de détourner de moi ſes malheurs, & de ne pas permettre que les miens s'augmentaſſent. Pendant que ce petit cercle de reflexions ſe formoit dans mon ame, Amulem & ſes ſœurs avoient pris mon Theorbe, & le conſideroient curieuſement. Je fis un effort ſur moi-même pour leur dire de ſe préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier que j'avois apporté, & je leur traçai les élé-

mens de la Muſique. Mes yeux abandonnoient ſans ceſſe la conduite de ma main, pour ſe tourner vers Selima. Elle jettoit quelquefois les ſiens ſur moi, & les baiſſoit enſuite lorſqu'elle rencontroit les miens : mais je m'apperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai pour garder quelque ménagement dans une premiere viſite. Elid Ibezu qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien, Salem, me dit-il, as-tu vû mon fils & mes filles ? Que penſe-tu de Selima ? C'eſt elle que je te deſtinois, ſi tu avois ouvert les yeux à la lumiere. Je lui répondis que ce n'étoit point à un malheureux eſclave à former de ſi ambitieuſes eſperances. Si tu es malheureux, reprit-il, c'eſt ta faute ; tu vois bien que je t'aime plus que tu ne mérites. Les ſenti-

mens qui m'agitoient étoient ſi violens, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah ! mon patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient ; & ne me déchirez pas par des reproches qui me font ſentir mille morts. Je ne puis changer de Religion, & je ne puis vivre non plus en me rendant ſi indigne de vos bontez. Il parut touché de mon deſeſpoir, & me dit doucement de me retirer. Le jour ſe paſſa ; je ne repreſenterai point mes agitations ; on en peut juger en ſe mettant à ma place. Je retournai le lendemain au quartier des femmes : Elles vinrent toutes enſemble folatrer autour de moi, comme ſi elles m'euſſent connu depuis longtems. Selima ſeule me parut plus reſervée ; je fis réciter ſa leçon à Amulem, & enſuite à Jalide qui étoit l'aînée des trois ſœurs. Mais lorſque le tour de

Selima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita, ſans lever une fois les yeux ſur moi; ma main trembloit en prenant ſon papier. Jamais maître ne porta plus injuſtement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma ſouveraine maîtreſſe. Je leur donnai par écrit une ſeconde leçon; & je continuai ainſi pendant quelque tems, en faiſant toujours le même perſonnage. Enfin je réſolus de faire connoître à Selima quelque choſe de ce que je ſentois pour elle: je ne pouvois croire que l'Amour m'eût touché ſi fortement pour une ingrate, & je me flattai de l'eſperance que le ſang d'Elid Ibezu qui couloit dans les veines de ſon aimable fille agiroit en ma faveur, & qu'il lui inſpireroit quelques-uns des ſentimens que mon cher patron avoit pour moi. Je méditai mon deſſein, & m'étant rendu au Ser-

rail à l'heure ordinaire, je l'exécutai heureuſement. Quand j'eus fait réciter ſa leçon à Selima, & qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de Muſique.

Un malheur de fortune m'a " rendu l'Eſclave d'Elid Ibezu, " quoique je fuſſe bien éloigné " par ma naiſſance d'une condi- " tion ſi vile. Mais je tombe dans " un autre eſclavage qui m'eſt ſi " cher & ſi glorieux, qu'il me fait " oublier les rigueurs du premier. " Vous dirai-je, charmante Séli- " ma, que ce ſont vos chaines " que je porte ? Peut-on en por- " ter d'autres quand on vous a " vûë ? mon cœur n'avoit jamais " aimé. C'eſt un coup du Ciel qui " m'amene en Turquie pour vous " l'offrir ; decidez de mon bon- " heur, car je n'en aurai jamais " d'autre que de vivre & de mou- " rir entierement à vous. "

Selima emporta ce papier ſans l'avoir lû. Je ſortis du Serrail dans une inquiétude mortelle : je craignois qu'elle ne le laiſſât tomber, ou que quelque femme indiſcrette n'eût la curioſité de demander à voir ſa Muſique. Je me retirai dans ma chambre avec cette penſée, qui ne me permit point de m'occuper d'autre choſe. J'y trouvai Timec qui venoit me faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours ſans la voir. Elle étoit malade depuis ſix ſemaines ; mais toujours pleine de tendreſſe pour moi, elle ſupportoit impatiemment de longues abſences. Je répondis mal à ſes honnêtetés : elle s'en plaignit amérement. Ma chere Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une ſituation ſi fâcheuſe, qu'il m'eſt impoſſible de vous entretenir. C'eſt juſtement dequoi je me plains, répondit-elle ; vous

avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi qui donnerois ma vie pour vous les épargner. Je connoiſſois ſi bien cette bonne femme, & le fond inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même emploi chez Elid Ibezu, qu'elle avoit eu chez Mamelic; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me ſervir, & qu'elle y conſentiroit. L'aveu que je lui fis, tira de ſes yeux un ruiſſeau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut que tu connoiſſes bien tout le pouvoir que tu as ſur moi, pour me faire une confidence ſi cruelle! Eſt-ce là comme tu me traites? Chere Timec, repris-je en ſerrant une de ſes mains dans les miennes, vous ſçavez bien

que je vous ai promis pour toute ma vie une vive & ſincere reconnoiſſance ; que le Ciel me puniſſe ſi j'y manque jamais. Je ne vous trompe point ; pourquoi m'accuſez-vous ? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être contente de me voir ſouffrir, & vous devez m'accorder un ſecours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuſer ? Je l'embraſſai en finiſſant ces mots. Elle eut la complaiſance de me promettre qu'elle travailleroit à me ſervir. Elle s'en alla à l'heure même au Serrail, où elle eut l'adreſſe de parler en ſecret à Selima. Elle la felicita ſur la nouvelle perfection qu'elle alloit acquerir en apprenant le Theorbe ; d'où elle prit occaſion de tomber ſur mon éloge. Selima rougit en parlant de moi, & Timec en tira un bon augure. Elle lui dit que c'étoit dommage qu'elle

ne pût pas me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes ; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choſes qui la rendroient encore plus aimable, & qui m'attireroient ſon amitié ; que m'aiant entendu parler des Dames du Serrail, elle avoit remarqué que c'étoit Selima que j'eſtimois davantage ; que je ne me laſſois point de parler d'elle, & que c'étoit toujours beaucoup d'avoir part à l'eſtime d'un homme tel que moi, qui étois d'une grande qualité dans mon payïs, & qu'Elid Ibezu aimoit ſingulierement. Selima écoutoit attentivement, mais ſans affectation. Elle fit à Timec quelques queſtions ſur mon ſujet, & ſe retira.

L'officieuſe Timec vint auſſitôt me rendre compte de cette converſation. Je ne ſçavois ce que j'en devois penſer ; & craignant de me flatter trop, j'attendis juſ-

qu'au lendemain de plus ſûrs éclairciſſemens : l'heure vint d'aller au Serrail. Selima ne me regarda qu'en entrant, & d'un œil aſſez fixe ; mais s'étant approchée à ſon tour, elle me rendit mon papier en me diſant que la leçon de la veille étoit trop difficile, & qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, perſuadé qu'elle rejettoit mon amour ; je lui fis une leçon, & je mis ſeulement au bas de la derniere ligne : „ Je vais „ mourir, belle Selima ; ſouve„ nez-vous en apprenant ma „ mort, que vous en êtes la cauſe. Je ſortis le plus deſeſperé de tous les hommes. Il eſt certain que du caractere dont je ſuis, le malheur que je craignois m'auroit cauſé la mort. Je me ſentois le cœur défaillir ; & je n'aurois pu vivre plus longtems, car mon ame y étoit toute entiere. Je m'aſſis ſur

une pierre en ſortant. Je déploiai le papier pour augmenter ma douleur, en reliſant le témoignage de mon amour. Mais dans quel excès de joie paſſai-je tout d'un coup, lorſque j'apperçus une écriture differente de la mienne ! Mon ame alors paſſa toute entiere dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caracteres :

Salem, je me ſuis bien apperçue que vous m'aimez, je ne vous cacherai pas que je me ſens beaucoup d'inclination pour vous : elle augmentera ſi vous en êtes digne. Parlez de moi à Timec qui m'a paru vous vouloir du bien, elle peut vous ſervir.

Il ſeroit long de m'étendre ſur les moiens que j'emploiai pour mettre cet heureux commencement à profit. Timec me procura une entrevûe ſecrete avec ce que j'aimois. Ce fut là que mon

bonheur s'établit ſolidement, par la connoiſſance de tous les charmes de l'aimable Selima. Je parle des charmes de ſon eſprit & de ſon cœur, car je la reſpectois trop pour prétendre autre choſe. Je ne ſçaurois douter après l'experience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formez les uns pour les autres, & qui n'aimeroient jamais rien s'ils n'étoient aſſez heureux pour ſe rencontrer. Mais il ſuffit auſſi que deux cœurs de cette nature ſe rencontrent un moment, pour ſentir qu'ils ſont néceſſaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne ſe ſéparer jamais. Une force ſecrette les entraîne à s'aimer; ils ſe reconnoiſſent, pour ainſi dire, aux premieres approches; & ſans le ſecours des proteſtations, des épreuves, des ſermens, la confiance naît entre eux tout d'un coup, & les porte à ſe livrer ſans

reserve. C'est l'image de ce qui se passa entre Selima & moi. Cette charmante personne me dit après un quart d'heure de conversation : Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper ; & mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous, votre figure, vos traits, vos yeux, votre tour d'esprit, vos expressions ; tout cela répond à quelque chose qui est au dedans de moi, & qui me persuade que vous éprouvez la même impression en me voiant. Oui, chere Selima, lui répondis-je, je reconnois la cause de mon indifférence passée ; c'est que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trouvât pour devenir tendre & heureux.

Nos entrevûes secretes furent si bien menagées par l'adroite Timec, qu'elles durerent pendant le reste de sa vie, sans qu'on en eût

tion de Telemaque, de ſorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les Dames, & l'autre pour lui. Elles ſe multiplierent bientôt, car Elid Ibezu en voulut avoir une, le Beglirbey ſouhaita la même choſe; & la plûpart des Seigneurs d'Amaſie aiant eu la même curioſité, l'ouvrage de M. de Fenelon y devint fort commun.

Elid Ibezu fit venir des Theorbes d'Italie pour ſes enfans. Ils étoient déja aſſez avancez pour jouer en partie. Nous faiſions fort ſouvent des concerts, où nos voix ſe mêloient avec les inſtrumens. Les amis de mon patron m'envoioient prier quelquefois de leur donner ce divertiſſement chez eux; j'y allois avec Amulem. Je n'y étois pas traité comme un Eſclave; on s'empreſſoit de me faire honneur, & toute l'Amaſie me regardoit comme un homme ex-

traordinaire. Le bon Elid Ibezu apprenoit mes petits ſuccès avec plaiſir : mais plus ſon amitié augmentoit pour moi, plus il reſſentoit de douleur de me voir obſtiné à rejetter l'Alcoran. Il renouvelloit de tems en tems ſes inſtances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contretems penſa m'expoſer à la violence, & au riſque de perdre ſes bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les frequentes viſites que je rendois à Selima. Cette contrainte nous affligeoit également : Nous tâchions de nous dédomager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer ; mais qu'eſt-ce que des lettres pour deux Amans qui ſont accoutumez à ſe voir, & qui ne ſauroient vivre ſans cette douceur ? Selima qui aimoit ſon frere Amulem, & qui étoit ſûre d'en

être aimée, avoit pris la réſolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de notre paſſion, & de l'intereſſer par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'eſtime & de la bonté pour moi : Il ne condamna point notre amour, & promit à ſa ſœur de lui faciliter les moiens de me voir. Ce n'eſt pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au Serrail, en étant une fois ſorti ; mais les Eunuques fermoient les yeux, parce qu'Elid Ibezu avançoit en âge, & qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt ſon fils pour maître. Il avoit obtenu d'eux une clef qui ouvroit les portes la nuit & le jour, & tous les ſoirs il avoit la complaiſance de m'y mener avec lui pour y paſſer environ deux heures. Une fois que nous y allions un peu plus tard qu'à l'ordinaire, nous entendimes un bruit épouvétable de gens qui crioient,

au feu, & qui appelloient du ſecours. C'étoit le Serrail qui bruloit. Bientôt l'allarme fut répandue par toute la maiſon. Les Eſclaves accoururent ; on ouvrit toutes les portes, & nous entrames en confuſion pour ſauver les Dames. L'amour me fit trouver aiſément Selima, je la pris par la main en la preſſant de fuir avec moi. Dans la fraieur où elle étoit, elle ſe laiſſa conduire juſqu'au milieu du jardin ſans me reconnoître. Ah ! me dit-elle, lorſqu'elle m'apperçut à ſes côtés, c'eſt vous mon cher Salem. Ciel ! qu'allons-nous devenir ? Je lui répondis que ma chambre n'étoit pas loin, & qu'il falloit profiter de ce trouble pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y conſentit, parce qu'elle ne pouvoit rien me refuſer. Dans le fond, je me figurois que toutes les Dames ſeroient diſperſées comme

elle, & que notre éloignement ne ſeroit point apperçu. Nous entrames donc dans ma chambre, qui donnoit de plein pied ſur le jardin, & qui étoit ornée aſſez proprement. Par malheur pour moi, Elid Ibezu avoit veillé ſur ſes femmes plus qu'à la conſervation de ſes appartemens. Il les avoit raſſemblées lui-même dans une ſalle baſſe, & voiant manquer une de ſes filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un Eſclave qui m'avoit apparemment vû paſſer avec Selima, lui dit qu'il la croioit avec moi dans ma chambre. Le Vieillard ſans rien approfondir y court ſur le champ, pouſſe rudement la porte, & m'apperçoit aux pieds de Selima, dont je baiſois tendrement les mains. Cette vûe le mit en fureur. Il tira ſon poignard, & m'auroit percé de vingt coups, ſi ſon fils ne l'eût arrêté. Heureu-

sement Amulem avoit entendu le rapport de l'Eſclave, & craignant ce qui devoit arriver, il avoit ſuivi ſon pere aſſez vite pour lui retenir le bras au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jettames tous trois à ſes genoux : Mais croiant me faire grace en me laiſſant la vie, il voulut que je fuſſe du moins mis en priſon. On m'y conduiſit auſſitôt. Selima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendreſſe que j'avois pour elle, & de tout ce qu'il avoit ignoré juſqu'alors. Amulem proteſta qu'il connoiſſoit l'innocence de notre amour, & n'épargna rien pour appaiſer ſon pere. Le Vieillard un peu revenu à lui-même, dit à ſa fille : L'aimez-vous véritablement ? Ah ! mon cher pere, répondit la tendre Selima, je l'aime plus que ma vie. Si cela eſt, répondit-il, je veux abſolument qu'il embraſſe ſans

differer la loi du ſaint Prophete, & qu'il devienne votre époux. Selima ne repliqua point, pour lui laiſſer le tems de calmer entierement ſa colere.

Elid Ibezu me portoit une ſi veritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeller dès qu'il fut levé, & me dit avec ſa douceur ordinaire: Salem, je ne veux pas te reprocher ici mes bienfaits; mais ſi la bonté & l'amitié méritent quelque reconnoiſſance, il me ſemble que tu dois te reprocher à toi même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils plûtôt qu'en eſclave, j'ai voulu prendre juſqu'au nom de pere à ton égard, en t'offrant ma fille Selima pour épouſe; & à quel prix te l'ai-je offert? A un prix qui devroit exciter tous tes deſirs, puiſque

je te propoſe d'embraſſer la loi du ſaint Prophete, ce qui eſt le plus ineſtimable avantage qui puiſſe t'arriver. Cependant, ingrat Salem, non ſeulement tu fermes les yeux à ton propre bonheur; mais après avoir mépriſé l'offre de ma fille, tu entreprens de la ſéduire par des voies que je ne ſçaurois approuver, & que ma ſeule bonté m'empêche de punir: prens-y garde, Salem; l'amitié a des bornes, dont elle ne ſort que pour devenir fureur. Je te laiſſe encore deux jours pour apprendre à reſpecter mes volontés, ne me force pas à la haine. Il faut m'obéir, ou te préparer à tous les effets de mon reſſentiment. Je voulus répondre, & je me jettai aux genoux de ce bon patron; mais il ſe retira en diſant, Je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état qu'il m'eſt impoſſible de décrire. La

Religion, l'honneur, l'amitié, l'amour, me repreſentoient ſi tyranniquement tous leurs droits, que je ſentois dans mon cœur une eſpece de diviſion qui le déchiroit cruellement. Il n'y a que la mort, me diſois-je, qui puiſſe les accorder. Eh bien! mourons; eſt-ce un mal ſi grand de ſe donner la mort, quand on meurt pour ſa Religion, qu'on ne veut point abandonner? Dieu, pour qui je combats, permettez-moi de mourir, ou finiſſez mes peines.

Amulem entra par hazard dans la chambre où j'étois, & voiant ma triſteſſe, il en voulut ſçavoir la cauſe. Je ne lui cachai rien, il me plaignit beaucoup, & m'aſſura qu'il tâcheroit de ramener l'eſprit de ſon pere. Mais, lui dis-je, que deviendra Selima? Il me répondit que je ne pouvois ſouhaiter raiſonnablement de la voir avant que ces troubles fuſſent

appaiſez, qu'il falloit prendre un peu de patience, & qu'il alloit travailler à notre bonheur. Amulem étoit dans le feu de la premiere jeuneſſe, & comptoit la Religion pour aſſez peu de choſe. Il auroit levé ſans ſcrupule cet obſtacle à notre amour, s'il en eût été le maître : mais la vieilleſſe rendoit Elid Ibezu ſuperſtitieux juſqu'à l'excès. On le trouvoit ſans ceſſe occupé de quelque pratique de devotion, & ſes aumônes alloient juſqu'à la profuſion. Il promit aux inſtantes prieres de ſon fils, qu'il me laiſſeroit tranquile ſur ma Religion ; mais rien ne put le faire conſentir à me donner Selima, s'il ne me voioit auparavant bon Muſulman. Cette réponſe qu'Amulem me rapporta, ſatisfit bien peu mon amour. Il me conſola en me faiſant eſperer que l'avenir me rendroit plus heureux, & en me pro-

mettant que nous rendrions tous les deux jours une visite à Selima. Je recommençai à vivre avec Elid Ibezu sur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit à me faire pour me conduire, disoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui proposer des objections ausquelles il tachoit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au lecteur de quelle maniere les Turcs raisonnent sur la Religion. Quel moien, lui disois je, d'estimer une loi qui ne flatte que les sens, qui ne propose pour récompense que des voluptés grossieres, & qui met le corps, cette partie mépriſable de notre être, en possession de tous les droits de l'esprit! Quelle difference entre la pureté de l'Evangile des Chrétiens, & les desordres permis par l'Alcoran! Je plains ton erreur,

Salem,, me répondit Elid Ibezu ;, tu manques de lumieres, & les ſaintes verités que tu mépriſes paſſent tes connoiſſances. Ecoute le ſage raiſonnement du grand Prophete. Dieu n'aiant pas voulu tout d'un coup ſe communiquer aux hommes, ne s'eſt d'abord fait connoître à eux que par des figures. La premiere loi, qui fut celle des Juifs, en eſt remplie. Il ne leur propoſoit pour motif & pour récompenſe de la vertu, que des plaiſirs charnels & des felicités groſſieres. La loi des Chrétiens qui a ſuivi celle des Juifs, étoit beaucoup plus parfaite, parce qu'elle donnoit tout à l'eſprit, qui eſt ſans contredit au-deſſus du corps. Elle ne permettoit que le deſir des biens ſpirituels, & des plaiſirs qui ſont dégagez des ſens. C'eſt un ſecond état par lequel ce Dieu bon a voulu faire paſſer les hommes,

pour les préparer insensiblement à l'état de grace & à la sublime perfection. Il a choisi enfin dans la plénitude des tems son saint Prophete, le trois fois Grand Mahomet, pour être le porteur d'une loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puissance & de la misericorde sont renfermez. Ce ne sont plus les seuls biens du corps comme dans la loi des Juifs, ni les seuls biens spirituels comme dans l'Evangile des Chrétiens; c'est la felicité du corps & de l'esprit que l'Alcoran promet tout à la fois aux veritables Croians. Nous commençons dès cette vie à en goûter un essai par anticipation; mais qu'est-ce que les plaisirs d'ici bas, en comparaison de ceux qui nous attendent dans le Paradis du saint Envoié de Dieu? Au reste ces divins plaisirs ne sont promis qu'à ceux qui aiment Dieu & son Prophete, & qui pratiquent

la piété & les bonnes œuvres ; car c'eſt une uſurpation dans les méchans de les goûter, même ſur la terre ; & quelque jour ils ſeront horriblement punis par les Anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés qui n'appartiennent qu'aux bons Muſulmans. Voilà, Salem, ce que tu ignores ; & ton ignorance cauſe ton incredulité.

Elid Ibezu reçut dans le même tems des nouvelles d'Andrinople, qui lui marquoient que ſon frere Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque amitié qu'il eut pour lui, ſon grand âge ne lui permit pas de faire ce voiage. Il y envoia ſon fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'Eſclave que de Gouverneur. Nous reçûmes les derniers ſoupirs de Mamelic, & nous recueillîmes ſa ſucceſſion, qui montoit à dix-huit cens mille livres ; car

il étoit mort ſans laiſſer d'enfans. J'appris à Andrinople que par le Traité de Carlowits l'Empereur avoit conclu avec les Turcs une Tréve de vingt cinq ans, qui rendoit la tranquilité aux deux Nations. Je vis auſſi dans cette ville le fameux Comte de Tekeli, à qui le Grand Seigneur donnoit la Principauté de Vidin, de Caranſibes, & de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite de ſes Etats de Hongrie. J'eus la curioſité d'approcher de ce Prince. Les Turcs lui portoient aſſez de reſpect, par une eſpece de reconnoiſſance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais feroce. Une mouſtache de grandeur énorme qui s'élevoit juſqu'à ſes yeux, couvroit entierement ſon viſage Il parloit peu, mais ſa vivacité ſe remarquoit aſſez par ſon agitation continuelle. Je ne le vis pas

un ſeul moment tranquile. Il avoit avec lui une Eſclave Bulgarienne, dont il étoit paſſionnément amoureux. On me raconta que cette Eſclave le ſuivoit même au combat, & que loin d'être épouventée à la vûe d'un ſabre, elle s'en ſervoit avec beaucoup d'adreſſe & de generoſité. Le Comte l'avoit formée lui-même à ce rude exercice, en lui faiſant trancher à ſes yeux la tête de pluſieurs priſonniers Allemands. Il avoit l'art d'inſpirer ainſi la valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On ſçait que la Comteſſe de Tekeli en donna de glorieuſes preuves à la défenſe de Mongars.

Amulem prit la réſolution d'aller voir Conſtantinople, avant que de retourner à Amaſie. Il me communiqua ce deſſein qui me chagrina beaucoup: je tâchai inutilement de l'en détourner. Il

devina aiſément par quel interêt je ſouhaitois notre retour, & que l'abſence de Selima me cauſoit un mortel ennui. Pour me conſoler il renouvella la promeſſe qu'il m'avoit faite de me rendre un jour heureux; cette eſperance me releva le courage, & m'attacha à lui plus fortement que jamais. Nous rencontrames en approchant de Conſtantinople un équipage de chaſſe, dont la magnificence nous fit juger que c'étoit celui du Sultan. On nous dit que le Sultan lui-même n'étoit pas loin, & qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la Sultane favorite. C'étoit Muſtapha ſecond. Nous nous retirions pour éviter ſa rencontre, lorſqu'un bruit ſorti ſoudainement de la forêt où le Sultan étoit encore, nous obligea de tourner la tête; & voiant tous les chaſſeurs y courir, nous y courumes avec eux.

Le premier ſpectacle qui frappa nos yeux, fut un cheval qui couroit ſans cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes, & nous apperçûmes entre les arbres le Sultan à pied, la Sultane à ſon côté, & un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Muſtapha parloit à la Sultane avec beaucoup de feu. Les Turcs de ſa ſuite faiſoient un cercle autour de lui, & tenoient les yeux baiſſez par reſpect. Après quelques momens d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du mort, d'où l'on tira quelques papiers. Il les lut, & au même inſtant il tira ſon poignard dont il préſenta la pointe à la Sultane en la menaçant. Cette action brutale fit horreur à tous les aſſiſtans, qui connoiſſoient la violence de ce Prince. Enfin il la fit remonter

dans ſa cariole, & continua ſa route avec elle juſqu'au Serrail. Nous abordames quelques eſclaves de ſa ſuite, pour nous informer des cauſes de cette avanture. L'un d'eux nous raconta que la Sultane qui ſe nommoit Oſcine, avoit été amenée depuis peu au Serrail; & qu'elle étoit de Smyrne : Que Mezzo Morto, ce Corſaire fameux qui déſoloit les côtes de la Mediterranée, l'avoit enlevée à un jeune Grec qui la devoit épouſer, & qu'il en avoit fait preſent au Grand Seigneur : Que cette malheureuſe fille n'avoit jamais pu s'accoûtumer à ſon ſort ; que recevant à regret les careſſes de Muſtapha; & cherchant toujours la ſolitude, cette conduite l'avoit fait ſoupçonner de quelque intrigue ſecrete, ſans qu'on eût pu néanmoins en rien découvrir: Mais que ce jour même le jeune Grec ſon amant, qui étoit venu

à Conſtantinople, aiant appris qu'Oſcine devoit être d'une partie de chaſſe avec le Sultan, s'étoit déguiſé ſous l'habit d'un Eunuque du Serrail, dans l'eſperance que la multitude l'empêcheroit d'être reconnu, & qu'il pourroit trouver l'occaſion de parler à ſa maîtreſſe : Que malheureuſement Mezzo Morto même qui étoit de la chaſſe, l'avoit apperçû malgré ſon déguiſement ; qu'il en avoit averti l'Empereur, qui l'avoit poignardé de ſa propre main aux yeux de la Sultane ; que les lettres étoient d'elle apparemment, & lui avoient attiré les menaces dont nous avions été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, & la vûe de cette belle Sultane l'avoit touché. Il le fut encore plus du récit qu'il venoit d'entendre. Salem, me dit il, ſi je croiois que cette charmante

Grecque pût aimer quelque chose après la mort cruelle de son amant, j'emploierois volontiers ma vie pour la tirer des mains de son persecuteur. Je lui répondis que cette entreprise étoit si difficile, qu'on y pourroit bien laisser la vie sans y réussir. Tu connois moins que moi, repartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi seulement si je puis compter sur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement & de mon zele. Eh bien, continua-t-il, je gage que pour peu que la Sultane veuille prêter l'oreille à mes sollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Constantinople. Il avança en finissant ces mots vers l'esclave qui nous avoit raconté l'histoire d'Oscine. Il l'entretint en marchant l'espace d'une demie heure, & vint me rejoindre avec un visage content.

Cet eſclave, me dit-il, eſt du Serrail : Je l'ai mis dans mes interêts par un preſent de cent ſequins, & par l'eſperance de quelque choſe de plus. Avec de l'argent j'acheterois le Serrail tout entier. Nous arrivames dans la ville. Amulem alla loger chez un Turc des amis de ſon pere, qui ſe nommoit Genap. Nous viſitames le lendemain tous les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrémement peuplée, mais moins belle qu'Andrinople. Nous paſſames par un marché public, que les Turcs appellent Baſar, où l'on vendoit des Eſclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter quelques-uns pour la maiſon de ſon pere. Nous les examinames tous : Il trouva parmi eux pluſieurs François qui me firent compaſſion. Comme je les interrogeois en notre langue, un d'entre eux me pria de lui parler un

moment en particulier. Il me dit qu'il étoit Religieux ; & que ſon malheur l'avoit fait tomber entre les mains des Turcs ; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préferablement aux autres, parce qu'étant François il eſperoit être plus doucement avec moi. Je lui répondis que je n'étois point le maître, mais que j'y pouvois quelque choſe. En effet Amulem l'acheta à ma priere, avec quelques autres qu'il choiſit lui-même. Nous retournames chez Genap. Amulem y trouva un Eſclave qui l'attendoit depuis quelques heures. Ce n'étoit pas le même à qui il avoit donné mille ſequins, mais un autre qui l'avertiſſoit de ſa part par un billet, qu'il pouvoit écrire à la Sultane, comme ils en étoient convenus, & que la lettre iroit ſûrement juſqu'à elle. Amulem écrivit auſſitôt cette lettre qu'il me montra.

Belle

» Belle Oſcine, j'ai été témoin « de vos douleurs, & de la bar « barie avec laquelle vous futes « traitée il y a deux jours dans la « forêt. Je vous aurois vengée à « l'inſtant, ſi ma force eût égalé « l'amour que vos beaux yeux « m'inſpirerent. Mais puiſque vo- « tre perſecuteur eſt à couvert « de la violence par les Gardes « qui l'environnent, fuiez du « moins ſa cruauté. L'amour me « donnera les moiens de faciliter « votre fuite. Je vous demande « votre cœur pour récompenſe, « & j'attens votre réponſe qui fe- « ra la felicité du mien. «

Je repreſentai à Amulem à quel péril il s'expoſoit, s'il arrivoit quelque accident à ſa lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux. Il la donna à l'Eſclave, avec un préſent, pour l'attacher à ſes interêts. Pendant

qu'il s'occupoit de ſon amour, & des moiens de délivrer Oſcine, je viſitai le nouvel Eſclave qui ſe diſoit Religieux, & je lui demandai par quelle infortune il ſe trouvoit réduit à cette triſte condition : voici ce qu'il me raconta. Je ſuis né à Aix en Provence d'une honnête famille. Dès l'âge de quinze ans j'entrai dans l'Ordre des.... mais n'étant pas propre à l'état Religieux, je me repentis bientôt de cette démarche. Cependant des conſiderations d'honneur, & la crainte de mes parens me retinrent dans l'état que j'avois embraſſé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon Ordre. Ma conduite qui n'étoit pas des plus regulieres, fit fermer les yeux à mes ſuperieurs ſur les talens que j'avois reçus du Ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation, en refuſant de me faire prendre la Prêtriſe. Ce

coup me fut ſenſible. J'avois brillé dans les études, & j'étois accoutumé à recevoir des éloges. Je ne pus digérer cette honteuſe diſtinction qui me deshonoroit. Au lieu donc d'en prendre occaſion de rentrer dans mon devoir, & de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus reglée, je ne penſai plus qu'à me dédommager par des plaiſirs ſecrets, de l'injuſtice que je me figurois que l'on m'avoit faite. On s'apperçut de mes deſordres, on voulut les corriger avec charité ; mais les remontrances & les châtimens furent inutiles, j'étois tombé dans un endurciſſement qui me préparoit encore à de plus grandes chutes. J'affectai néanmoins une vie plus ſage pour cacher plus finement mon deſſein. J'avois un oncle Banquier en Cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le perſua-

dai ſi bien que mes Superieurs m'avoient maltraité injuſtement, qu'il obtint du Saint Siege un Bref de Tranſlation, à la faveur duquel je quittai ma robe pour en prendre une moins rigoureuſe. Mon oncle eut le credit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai ſans reſerve à tous les plaiſirs. Mais ce qui acheva de me perdre, fut une folle paſſion que je conçûs pour une jeune Romaine, que je me mis dans la tête d'épouſer. Mes vœux étoient un obſtacle. J'emploiai tout le credit de mes amis, pour en obtenir la diſpenſe. Le déſeſpoir où me jetta l'impoſſibilité de réuſſir, me fit prendre le parti de paſſer en Hollande avec ma maîtreſſe. J'y fus reçû à bras ouverts. On y fit beaucoup valoir la prétendue converſion d'un Eccleſiaſtique qui venoit de Rome, & les Miniſtres s'applaudiſſoient d'une conquête

enlevée du ſein même de leurs ennemis. Je riois interieurement de leur crédulité, & je jugeois par mon exemple, qu'il en étoit de même de tous ceux à qui la débauche fait quitter l'Egliſe Catholique, pour trouver plus de liberté dans le parti de l'erreur. Je fus d'abord heureux avec ma maîtreſſe, autant qu'on peut l'être, en vivant dans le crime. Mais comme nous avions apporté peu d'argent, & que la charité de Meſſieurs les Miniſtres ne ſe preſſoit pas de nous mettre à notre aiſe, je craignis les ſuites fâcheuſes de la neceſſité qui nous étoit inévitable; déja même elle commençoit à nous preſſer. Je m'adreſſai à un Juif fort riche d'Amſterdam, qui faiſoit un gros commerce, & je le priai de m'emploier à quelque choſe pour éviter la miſere. Il m'offrit de me donner de l'emploi dans les

Comptoirs du Levant, où il me dit qu'il devoit envoier au premier jour un vaiſſeau. Je m'embarquai avec ma maîtreſſe & pluſieurs autres perſonnes, que le perfide Juif avoit attirées par la même eſperance. Nous fîmes heureuſement le tour de la France & de l'Eſpagne; mais lorſque nous eumes paſſé le détroit de Gibraltar, nous fumes rencontrez par un Corſaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au ſignal dont il étoit convenu avec le Juif, & nous fumes tous livrez au Corſaire pour une ſomme d'argent que nous vîmes compter en notre préſence. Imaginez vous quels furent nos cris, & de quels reproches nous accablames le barbare qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fumes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus ſéparement à divers marchands d'Eſclaves. Com-

me je ſuis d'aſſez belle taille, j'ai été amené droit à Conſtantinople, dans la penſée que j'y ſerois vendu plus cher.

Je conſolai ce malheureux, en lui diſant qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur maître, & que pourvû qu'il ſçût garder une bonne conduite, il ne ſentiroit point les rigueurs de la ſervitude. Il étoit preſque nud: je lui fis donner quelques habits, & j'eus ſoin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de ſa miſere.

Amulem avoit apporté pour ſe deſennuier dans le voiage, la traduction de Telemaque, dont je lui avois fait preſent. Il la liſoit ſans ceſſe, & l'eſtime qu'il en faiſoit la lui fit montrer à quelques-uns de ſes amis. On en parla au Muphti, qui eſt comme le Pape des Turcs. Il fut curieux de la voir, & aiant appris qu'elle avoit été faite par un Eſclave François,

il m'envoia ordre de me rendre chez lui. Il me dit qu'il étoit charmé de cette lecture, & me demanda si nous avions beaucoup de livres de ce mérite en France. Je lui répondis qu'à la vérité Telemaque étoit un ouvrage d'un prix distingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons livres, & qu'il ne se passoit point d'année, ni même de mois, sans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi lesquels il y en avoit toujours d'excellens. Le Muphti convint que cela nous donnoit un grand avantage sur sa nation, & que l'amour des Sciences étoit une chose qui manquoit à la gloire des Turcs. Il ajoûta plusieurs reflexions très-judicieuses sur l'utilité dont elles seroient pour l'empire Ottoman. Dans les premiers siecles de l'établissement du divin Alcoran, il y auroit eu de l'inconvenient,

me dit-il, à ſouffrir que nos peuples fuſſent trop éclairez. Il falloit laiſſer jetter de profondes racines à la ſoumiſſion & au reſpect qui ſont dûs à ce ſaint livre. Mais aujourd'hui que la loi du Grand Prophete eſt ſi bien établie & ſi juſtement reſpectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les Sciences parmi nous. J'ai deſſein depuis longtems d'en faire la propoſition à l'incomparable Sultan. Il me renvoia avec ordre de dire à mon patron Amulem, qu'il retenoit Telemaque pour ſon uſage; & qu'étant ſon eſclave, je pourrois lui en faire un autre. J'ai appris depuis mon retour en France, que le projet du Muphti s'execute, & que le Grand Seigneur, qui regne à preſent, a établi une Imprimerie à Conſtantinople, où l'on reçoit, en paiant bien, les manuſcrits qu'on y porte des livres François traduits en

langue Turque. Je ne doute point que ma traduction de Telemaque n'ait beaucoup contribué à cet établiſſement.

Le Meſſager d'Amulem revint le ſoir du troiſiéme jour, avec un billet qui étoit la réponſe de la Sultane. Voici ce qu'il contenoit :

„ Qui que vous ſoiez, qui êtes „ touché de mes peines, puiſſe le „ Ciel vous donner la récompen- „ ſe que votre compaſſion méri- „ te. Vous m'exhortez à fuir, & „ vous croiez en pouvoir trouver „ les moiens. Hélas ! de quelle „ eſperance me flattez-vous ? Qui „ pourra pénétrer les horreurs „ de ma priſon, & tromper les „ ſurveillans dont je ſuis environ- „ née ? Si l'amour vous fait croire „ cette entrepriſe poſſible, execu- „ tez-la, j'y conſens. Soiez ſûr de „ ma reconnoiſſance. Un cœur „ auſſi affligé que le mien, n'eſt „ gueres capable de devenir ten-

dre ; mais je ſens déja qu'il eſt " touché de votre généroſité, & " l'avenir pourra le rendre enco- " re plus ſenſible à vos ſoins. "

OSCINE.

C'en eſt trop, me dit Amulem après la lecture de ce billet ; je finirai ſes peines quand il devroit m'en couter la vie. Il prit une plume, ſans attendre ma réponſe, & traça ces deux lignes pour la Sultane.

Vous ſerez libre, Madame, " ou je périrai. Prenez patience " pendant deux jours, & ne crai- " gnez point de vous fier à celui " qui ne veut vivre que pour vous " rendre heureuſe. "

Il fit une autre lettre pour l'Eſclave qu'il avoit gagné ſur le chemin de Conſtantinople, & qui ne ſortoit jamais du Serrail qu'avec le Grand Seigneur. Il le ſollicitoit à ſeconder ſon entrepriſe par la promeſſe de la liberté, & d'une

ſomme de quatre mille ſequins. Il ne lui demandoit pour premiere grace, que de lui faire une deſcription exacte de la ſituation du jardin du Serrail du côté de l'appartement de la Sultane. Nous la reçumes le lendemain, avec un détail ſi clair & ſi exact, que je convins moi-même que s'il étoit juſte, nous pouvions y entrer ſans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit ſuivante. Son deſſein me fit fremir, mais j'avois trop de courage pour reculer lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir mon patron. Nous nous rendîmes derriere le jardin du Serrail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché Il étoit environ minuit. L'Eſclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement

par le moien de nos échelles, & nous descendîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas qui nous attendoit, vint nous joindre. Nous nous retirames d'abord avec lui dans un bosquet pour prendre langue, & lui renouveller les promesses d'Amulem. Il nous fit ensuite avancer par divers détours jusqu'au pied de l'appartement d'Oscine. Ses fenêtres qui étoient au second étage paroissoient encore éclairées, ce qui causa un peu d'épouvente à l'Esclave ; nous le rassurâmes. Amulem considera attentivement la disposition des lieux, la hauteur des fenêtres, & leur distance de la muraille du jardin. Il donna à Sambas un billet qu'il avoit apporté pour Oscine, par lequel il lui marquoit de se tenir prête pour la seconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même chose à Sambas,

& nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le deſſein d'Amulem. Il m'avoit dit ſeulement qu'il vouloit me ſurprendre par une invention nouvelle, & qu'il me laiſſeroit à juger ſi les François étoient plus induſtrieux que les Turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque fort legere. Il engagea à force d'argent & par de grandes eſperances, un pilote habile à lui vouer ſes ſervices avec quatre matelots, & il leur marqua le tems auquel ils devoient ſe trouver ſur la côte du détroit, vis-à-vis les jardins du Serrail. Sûr de ce côté-là, il me mena chez un marchand de paniers, auquel il fit commencer ſur le champ une eſpece de coffre d'ozier de cinq ou ſix pieds de longueur: Il le fit revêtir au dedans de martre zibeline, & y fit mettre un oreiller capable de ſoûtenir la tête. Enſuite

il acheta quatre ou cinq cens braſſes de corde, tant groſſe que menue, & fit attacher au bout de la groſſe une boucle de fer fort épaiſſe. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je ſuis content de moi, me dit-il le ſoir, j'eſpere l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant comme il révoit ſans ceſſe à l'éxécution de ſon deſſein, il acheta encore le lendemain une rouë de bois, facile à tourner. Lorſque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap qu'il avoit prévenu ſur ſon départ, & il fit prendre le coffre d'ozier, les cordes & la rouë, aux cinq Eſclaves que nous avions achetez au Bazar de Conſtantinople. Nous gagnâmes à petit bruit la côte du détroit, où nous trouvâmes la felouque; mais il eſt tems d'expliquer le deſſein d'Amulem.

Comme il avoit remarqué l'é-

loignement des appartemens de la Sultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant à ſes fenêtres une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pourroit faire couler le panier depuis ſa chambre juſques au-delà des murs, & la délivrer ainſi, ſans qu'elle courût le moindre riſque. Cette entrepriſe me parut d'abord extravagante, mais en y faiſant plus d'attention, j'en vis la poſſibilité. Pour lui, qui comptoit ſur un ſuccès infaillible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchez à certaine diſtance des murs, nous préparâmes la roue qui étoit deſtinée à bander la corde lorſqu'elle ſeroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu pour tourner la roue, & recevoir doucement le coffre d'ozier à ſa chûte. Il paſſa la muraille ; je l'aidai à élever le coffre, & Sambas le re-

çut de l'autre côté. Je retournai auprès de la roue, je n'avois avec moi que le Religieux Esclave, auquel j'avois cru pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre que le hazard ne conduisît quelqu'un vers nous, quoique nous fussions dans un lieu fort desert; mon parti étoit pris d'égorger indifferemment tout ce qui se présenteroit. Enfin après avoir attendu plus d'une heure & demie, je jugeai par le mouvement de la corde qu'il étoit tems de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui descendoit assez doucement, parce que la fenêtre n'étant pas fort élevée il n'avoit qu'une pente mediocre. Je le reçûs dans mes bras, je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaisir d'en tirer lui-même sa chere Sultane. Il tarda quelque tems à revenir, aiant jugé à propos de

délier la corde du côté de la fenêtre pour ne laiſſer aucuns veſtiges de notre fuite. J'avois quelque inquiétude de ſon retardement, lorſque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous rendre à bord de la felouque, & le pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé, pour juger des ſentimens d'Amulem à la vûe d'Oſcide. Elle reçut ſes tranſports avec moderation, mais ſa reconnoiſſance paroiſſoit aſſez dans ſes yeux, & elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmerent ſon liberateur. Elle demeura juſqu'au ſoir dans le coffre d'ozier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta en ſa préſence les perils qu'il avoit eſſuiez pour pénétrer juſqu'à ſa chambre. Sambas l'avoit conduit heureuſement juſqu'à la porte, mais aiant frappé

doucement pour ſe la faire ouvrir, il s'étoit préſenté à lui un vieil Eunuque auquel il avoit été obligé de plonger ſon poignard dans le ſein. Deux femmes qui étoient couchées auprès d'Oſcine, avoient ſubi le même ſort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde qu'il avoit laiſſée en dehors au pied de l'apartement. Il avoit falu que Sambas fût deſcendu, & qu'il eût remonté pluſieurs fois pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre, ce qui ne s'étoit pu faire qu'avec des riſques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand uſage pour aſſurer la groſſe corde autour de la croiſée. Oſcine tremblioit au ſouvenir de ce danger, & Amulem s'applaudiſſoit de l'ingénieuſe invention de ſon amour.

Nos cinq Eſclaves ſeconderent ſi bien le zele du pilote & des ma-

telots, que nous paſſâmes en peu de tems le détroit de Conſtantinople. Etant entrez dans la mer noire, nous tînmes conſeil ſur l'endroit où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, & qu'il ſouffloit vers la Natolie, nous crumes ne rien riſquer en avançant juſqu'à Famaſtro; c'étoit nous approcher d'autant vers Amaſie: nous ne trouvâmes aucun obſtacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, & nous fimes le reſte du chemin par terre juſqu'à la maiſon d'Elid Ibezu.

Ce bon vieillard eut une joie infinie de revoir ſon fils; j'eus auſſi part à ſes careſſes. Il admira la beauté d'Oſcine, & félicita Amulem ſur une ſi belle acquiſition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu, & les peines qu'elle nous avoit coutée. Tandis que toute la maiſon d'Elid Ibezu étoit dans

la joie, je pris un moment pour parler à Amulem de la triſteſſe de mon cœur qui ſoupiroit pour Selima. Il m'écouta en ſouriant, & me donna ce jour là la plus grande marque de confiance & d'amitié, qu'un patron Turc puiſſe donner à ſon Eſclave; ce fut de m'abandonner la clef du Serrail que j'ai déja dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point pour attendre l'entrée de la nuit! Quel fut l'excès de ma joie, lorſque je revis enfin l'objet de tout mon amour, & le centre de ma felicité; lorſque je la vis, que je me jettai à ſes genoux, qu'elle me permit de l'embraſſer, & qu'elle me combla elle-même de mille tendres careſſes! Des larmes d'amour couloient de ſes yeux: Ah! Salem, me dit-elle, votre abſence m'a rendue trop malheureuſe, ne m'abandonnez plus, je ne ſçaurois vivre ſans vous.

Chere Selima, lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres ; deux mois paſſez ſans vous voir, m'ont paru deux années d'un cruel martire. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image ? Cette chere idée m'a occupé tout entier, mes yeux & mes ſoupirs ſe tournoient ſans ceſſe vers Amaſie ; mon cœur s'y portoit comme à ſa felicité : je le retrouve aujourd'hui à vos pieds : puiſſe-je ne les quitter jamais !

Hélas ! continuai-je, mon bonheur ne ſera-t-il jamais aſſuré ? faut-il toujours vivre dans une languiſſante incertitude ? Chere Selima ! quand ſerons-nous unis par des liens qui ne puiſſent être rompus que par la mort ? quand n'aurons-nous plus rien à deſirer ? Je ſouhaite cet heureux moment, repliqua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas

tardé ſi longtems, ſi mes vœux avoient pu le hâter. J'eſpere tout, repris-je, de la bonté d'Amulem. Je lui parlerai de notre bonheur, ſi vous y conſentez : il m'a promis d'y contribuer de tout ſon pouvoir, & je crois que dans l'état où eſt Elid Ibezu, la choſe dépend maintenant de lui. Je n'eus pas de peine à tirer un conſentement de Selima.

Je propoſai naturellement notre mariage à Amulem ; voici la réponſe qu'il me fit.

Quand tu me propoſes d'épouſer ma ſœur, c'eſt me dire que tu es réſolu de me quitter ; car ton attachement à la Religion des Chrétiens ne me permet pas d'eſperer que tu embraſſes la nôtre ; & d'un autre côté tu ne ſçaurois te promettre d'obtenir ma ſœur en Turquie, puiſque tu connois la rigueur de nos Loix. Nous nous expoſerions tous à

une perte certaine : Cependant je veux te rendre heureux ; je te l'ai promis : je tiendrai ma parole. Mais laiſſe-moi le ſoin de ton bonheur : ne ſçaurois-tu prendre patience juſqu'à la mort de mon pere qui s'approche tous les jours ? Tu n'ignores pas ſon âge ni ſes maladies. Je te promets encore non ſeulement de te donner Selima ; mais quelque chagrin que je puiſſe ſentir en te perdant, de te renvoier en France avec elle, comblé de mes bienfaits & des marques de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te ſuivre, car je ſçais l'affection qu'elle te porte, & l'on m'a dit au Serrail qu'on s'eſt apperçû que tu l'as rendue Chrétienne. C'eſt ce qui m'importe peu, pourvû que je vous rende tous deux contens.

Je remerciai mille fois Amulem, & je fis à Selima le récit de cet entretien, qui la mit au comble

ble de la joie. Lorſque je lui demandai ſi elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'aſſura que lui étant plus cher que ſon payïs & que ſa famille même, elle ſeroit heureuſe par tout où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eumes pas beſoin d'une longue patience. Elid Ibezu mourut environ cinq ſemaines après. La perte d'un Patron qui m'avoit tant aimé, me toucha ſenſiblement; mais j'étois ſi rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonſtances. Amulem ſe trouvoit par cette mort & par celle de ſon oncle, un des plus riches particuliers de l'Aſie. Il me fit appeler lorſqu'il fut revenu de ſa premiere triſteſſe, & m'accorda Selima avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus ému juſqu'aux lar-

mes. J'aurois ſouhaité dans ce moment pouvoir paſſer toute ma vie à Amaſie, & que les loix de notre Religion ne m'euſſent pas contraint de quitter un ſi bon maître. Il me donna la liberté d'aller au Serrail, pour apprendre cette heureuſe nouvelle à Selima ; & de la voir à toutes les heures du jour juſqu'à notre départ. Elle tomba preſque évanouïe dans un tranſport de joie & d'amour. Je lui donnai ma foi, & je reçus la ſienne ; nous commençâmes à recueillir les fruits de notre tendreſſe & de nos longs tourmens. Un homme ſeroit trop heureux, ſi la moindre partie de cette délicieuſe tranquillité pouvoit durer toujours. Nous ne fumes plus occupez que des préparatifs de notre voiage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans ſa maiſon. Je me contentai de lui deman-

der la liberté de l'Eſclave Religieux, & celle d'une femme du Serrail, nommée Agade, que Selima aimoit beaucoup. Il y ajoûta deux Eſclaves pour nous ſervir ſur la route. Il prit la peine de nous tracer lui-même le chemin que nous devions prendre pour gagner Satalie, qui eſt une Ville conſiderable ſur le bord de la Mediterranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque vaiſſeau prêt à faire voile en Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille ſequins, qui font environ deux cens mille livres de notre monnoie, & il donna à Selima à peu près la même valeur en diamans & autres bijoux. Nous partimes ainſi, chargez de ſes liberalitez, & le cœur plein d'une immortelle reconnoiſſance. Nous traverſames la Caramanie en dix jours, ſans que Selima me parût fatiguée

d'une ſi longue route. Nous étions tous deux dans une même voiture, libres enfin, & poſſeſſeurs tranquiles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition pour l'Empire de l'Univers. Que de ſoûpirs, que de tranſports, que de tendres embraſſemens ! Quoi ! diſoit à tous momens ma chere épouſe, nous nous verrons donc ſans ceſſe ! nous ne nous ſéparerons jamais ! nous nous aimerons toujours ! Oui, répondis-je, en ſerrant ſes belles mains, Salem eſt pour toujours à ſon aimable Selima, il ne penſe plus qu'à vivre & mourir auprès d'elle.

Je me fis paſſer en arrivant à Satalie, pour un Marchand Armenien qui s'en alloit en Italie pour ſon commerce. Nous fumes obligez de demeurer un mois dans cette ville, en attendant un vaiſſeau marchand de Cadis, qui

devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Eſpagne, pour y voir une partie de ma famille qui y avoit de grands établiſſemens. Je fis marché avec le Capitaine pour mon épouſe & moi, & les quatre perſonnes dont notre ſuite étoit compoſée. Nous nous mîmes en mer avec l'eſperance d'une heureuſe navigation ; mais à peine fumes-nous ſortis du Golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus violens nous jetta ſur la côte de Rhodes, qui n'eſt éloignée de la Natolie que de ſept ou huit lieues. Le tems aiant changé, nous pourſuivimes notre route juſqu'à la hauteur de Candie, où je ſollicitai fort le Capitaine de s'arrêter pour y paſſer l'hiver. Il m'aſſura d'un ton ſi ferme, que nous n'avions rien à apprehender, & qu'il eſperoit arriver à Cadis avant que la mer fût dange-

reuſe, que je me tranquilliſai ſur ſa promeſſe. Cependant nous eûmes tant à ſouffrir pendant les jours ſuivans, & notre vaiſſeau fut tant de fois en danger de périr que nous réſolumes d'un commun accord de relâcher dans quelque port d'Italie. Nous ſuivimes le vent qui nous conduiſit vers Livourne, & nous y abordâmes enfin avec mille peines.

Fin du quatrième Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE CINQUIEME.

JE promis au Ciel de ne plus exposer si legerement ce que j'avois de plus cher, à la perfidie des flots. Nous prîmes un logement à Livourne dans le dessein d'y passer l'hyver. Mais cette ville qui n'est peuplée que de marchands, ne m'aiant pas paru propre à donner à Selima une assez favorable idée de l'Europe, je formai la

résolution d'aller à Genes. Nous y trouvâmes de quoi nous satisfaire par la beauté des édifices, la netteté des rues, & la multitude des personnes de Qualité qui habitent cette grande Ville. Comme j'avois dessein d'éviter tout ce qui auroit pu rappeller à Selima le souvenir de sa patrie, je cherchai l'occasion de lui procurer quelques connoissances qui pussent la divertir. Nous nous étions fait faire à Livourne des habits à la Françoise : elle avoit dans cet état un air si noble & si brillant, que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher, que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis visite à quelques Dames de condition, qui demeuroient dans le voisinage de la maison que j'avois louée ; & leur aiant fait mon compliment sur l'honneur que j'avois de loger pour quelque tems si près d'elles, je

les priai de trouver bon que mon épouſe eût l'avantage de les voir quelquefois. On eſt poli à Genes, ſur tout à l'égard des Etrangers. Ces Dames qui avoient entendu parler de la beauté de Selima dès le moment de notre arrivée, me preſſerent de leur accorder promptement cette ſatisfaction. Elle n'eut pas plûtôt paru dans quelques aſſemblées, que ſa réputation ſe répandit par toute la ville. Elle ſçavoit aſſez d'Italien pour ſe faire entendre ; & la grace avec laquelle elle s'exprimoit, réparoit ce qu'il y avoit de peu exact dans ſes expreſſions. Je ne fis point myſtere de nos avantures. Cette connoiſſance nous attira encore plus de conſideration ; de ſorte que le Prince de..... qui voiageoit avec ſon épouſe, & qui étoit nouvellement arrivé à Genes, aiant été informé du mérite de Selima & de

l'heureuſe fin de mes infortunes; me fit marquer quelque curioſité de nous voir. Nous fumes préſentez par le Chevalier de... avec lequel j'avois lié amitié. J'avois repris le nom de Marquis de...& Selima par conſéquent portoit le même titre. Nous fumes reçûs du Prince & de la Princeſſe avec une bonté extrême, & des civilitez infinies. Ils répeterent pluſieurs fois que la Marquiſe étoit la plus charmante perſonne qu'ils euſſent jamais vûe; & leurs yeux ne s'écarterent pas un moment de deſſus elle. Ils lui dirent qu'ils vouloient contribuer à la réjouir, & qu'il falloit qu'elle fût d'un bal que le Prince devoit donner aux premieres Dames de Genes. Nous nous retirâmes fort ſatisfaits. Le Chevalier vint ſouper chez moi, où nous trouvames bonne compagnie. Lorſque nous eumes fi-

ni, il me témoigna qu'il avoit à me dire quelque chose en particulier : je passai dans la salle voisine pour l'entretenir. Si vous étiez moins mon ami, me dit-il, je me garderois bien de vous dire ce que vous allez entendre. Connoissez-vous bien le Prince de ... ? C'est un homme bien vif sur l'article des femmes. Vous ne sauriez croire tout ce qui lui est arrivé dans les différentes Villes où il a voyagé, & à quels périls il ne craint pas de s'exposer pour satisfaire sa passion. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que votre épouse l'a touché ; & tout le monde s'en est apperçu comme moi : prenez y-garde. Elle est sage sans doute ; & ce n'est pas de sa part que vous devez craindre ; mais défiez-vous du Prince, & songez que l'avis que je vous donne vient d'un fidele ami.

Je témoignai de la reconnoiſſance au Chevalier. Cependant quelque opinion que j'euſſe de ſa ſageſſe, j'attribuai ſes conſeils au génie Italien qui eſt porté naturellement à la jalouſie, & je crus qu'il y auroit de la foibleſſe à vouloir prévenir une choſe qui me paroiſſoit ſans apparence. Je n'en parlai pas même à Selima, & je paſſai la nuit avec ma tranquillité ordinaire. Le lendemain un Gentilhomme ſe fit annoncer de la part du Prince de... ; il étoit accompagné de quatre laquais, chargez chacun d'un baſſin de fruits & autres rafraichiſſemens qu'ils apportoient à Madame la Marquiſe. Le compliment du Gentilhomme fut fort honnête. Nous reçûmes le préſent avec le reſpect que nous devions à la main qui l'envoioit, & nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remercimens.

J'eſtime beaucoup le mérite, nous dit le Prince, vous recevrez de moi dans toutes les occaſions des marques d'une conſideration particuliere ; il nous propoſa de jouer. Selima s'en excuſa ſur ce qu'elle ignoroit les jeux de l'Europe. N'importe, reprit-il ; je vous montrerai le jeu. Il prit mon épouſe par la main, & s'aſſit avec elle auprès d'une table, où il ſe fit apporter des cartes. Quelques Gentilshommes m'attirerent à l'autre bout de la ſalle, & m'engagerent à lier une partie. Nous paſſâmes la ſoirée juſqu'au ſouper du Prince. Lorſque nous nous fumes retirez, & que je me trouvai ſeul avec Selima, elle me dit en riant: Sçavez-vous bien, mon cher Salem, que le Prince m'a parlé d'amour ? Il brule de la plus violente paſſion, & ce ſeroit une cruauté infinie que de le voir

ſouffrir ſans pitié. Il veut me rendre la plus heureuſe perſonne du monde, pour peu que j'aie de compaſſion pour ſes peines. Enfin il m'a dit mille belles choſes de cette nature-là. Vous ne répondez rien, continua-t-elle plus ſérieuſement : je vous demande ce que nous faiſons à Genes, & pourquoi nous nous expoſons à ces ſortes de mauvais complimens ? Je lui répondis qu'elle ſçavoit ce qui nous y avoit amené ; que c'étoit pour la divertir, en attendant que la ſaiſon de paſſer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les diſcours amoureux du Prince, & je l'aſſurai que c'étoit le caractere des Européens de prendre le ton galant avec toutes les belles Dames.

Je ne laiſſois pas d'être affligé interieurement de ce que Selima m'avoit dit, & le ſouvenir des conſeils du Chevalier de....

me faiſoit apprehender quelque ſcene déſagreable. Tandis que j'étois dans cette penſée, un laquais François que j'avois pris à mon ſervice, me vint dire que Monſieur le C.... étoit arrivé à Genes, & qu'il devoit aller voir le Comte de *** qui étoit Religieux dans l'Abbayïe de... A ce cher nom du Comte de ***, je demeurai tout interdit, & je me fis répeter deux ou trois fois la même choſe par mon laquais. Quoi ! m'écriai-je, le Comte de *** eſt en Italie ! ce cher Comte, avec qui je ſuis uni par les liens d'une amitié ſi tendre ! Je veux ſavoir ce qu'il y fait, & l'aller voir ſans differer. Mais on me dit qu'il eſt Religieux. Peutêtre m'aura-t-il oublié avec le monde qu'il a quitté. N'importe, il faut l'aller embraſſer mille fois, & lui rappeller les momens heureux que nous avons paſſez en-

ſemble. Selima ſurpriſe de ce tranſport, voulut ſçavoir ce qui pouvoit me cauſer tant de joie. Je lui appris ce que c'étoit que le Comte de ***, & les raiſons que j'avois de l'aimer. J'envoiai auſſitôt mon laquais dans la ville, pour s'informer où Monſieur le C.... étoit deſcendu : Il me rapporta qu'il étoit dans une auberge voiſine de mon quartier, où il gardoit l'*incognito*, n'aiant pas voulu ſe faire connoître, pour éviter l'embarras des viſites. Je crus que la mienne ne lui ſeroit pas déſagreable. Il me reçut effectivement avec la civilité qui lui étoit ordinaire, quoique je ne me fuſſe fait connoître d'abord qu'en qualité de Gentilhomme François. Mais lorſque je lui eus expliqué le motif de ma viſite, & l'étroite liaiſon qui avoit été entre le Comte & moi, le C.... m'embraſſa

avec rendreſſe, & nous commençames un entretien plein de confiance. L'auriez-vous cru, me dit-il, que ce pauvre Comte eût terminé ſa malheureuſe vie par une fin ſi extraordinaire ? Que n'ai-je point fait pour lui ôter cette penſée de l'eſprit, ou du moins pour le porter à faire choix d'une Religion plus moderée ? Rien n'a pû le détourner de ſon deſſein, & j'ai été forcé d'y conſentir, en admirant les diſpoſitions de l'adorable Providence. Je viens le voir pour m'édifier, car on dit qu'il mene une vie angelique. Je répondis au C..... que perſonne n'étoit plus ſurpris & plus touché que moi du changement du Comte; qu'aiant paſſé une partie de ma vie hors du Roiaume, je l'avois perdu de vûe depuis longtems, & que j'ignorois même encore quel étoit cet état auſtere qu'il avoit

embraſſé. Vous ignorez donc, reprit Monſieur le C..... ce qui eſt connu de tout le genre humain. Venez avec moi à l'Abbayïe de ..... vous apprendrez du Frere N.*** (car c'eſt le nom que porte maintenant le Comte de ***), vous apprendrez, dis-je, de lui même de quels moiens Dieu s'eſt ſervi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel payïs étiez-vous donc, où vous n'avez point entendu parler d'une converſion ſi éclatante?

Je ſatisfis la curioſité de Monſieur le C..... en lui faiſant un récit abregé de mes avantures, depuis que je m'étois ſeparé du Comte de ***. Je lui racontai les dangers que j'avois eſſuiez en Angleterre & en Allemagne, le long eſclavage où je m'étois vû réduit, & la maniere dont j'avois été delivré. Je n'oubliai

point mes amours avec Selima, & le bonheur que j'avois de la poſſeder tranquilement. Je m'apperçus qu'il écoutoit avec plus d'attention l'hiſtoire de mes amours. Comme je m'étois ſervi du mot de mariage, ſans parler de Prêtre ni de Sacrement, Monſieur le C.... me dit après m'avoir laiſſé finir : Mais cette belle & chere Selima eſt-elle Chrétienne ? a-t-elle reçû le Baptême ? Non, repartis-je, j'attens pour cette cérémonie & pour celle de notre mariage ſolemnel, que nous ſoions arrivez en France, où tout ſe fera plus tranquilement. Je ne ſaurois vous approuver, reprit-il, ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un Etat Chrétien, par ouvrir l'entrée de l'Egliſe à celle que vous appellez votre épouſe. Je m'excuſai

le mieux que je pus ſur les circonſtances ; & comme il étoit fort tard, je le quittai, après lui avoir promis que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'Abbayïe de...

Je retournai chez lui le lendemain à l'heure qu'il m'avoit marquée pour ſon départ. Je n'avois avec moi qu'un laquais, & le Religieux que j'avois délivré de l'eſclavage. Il demeuroit dans ma maiſon ſous un habit ſéculier, & m'aiant entendu parler du voiage de l'Abbayïe, il m'avoit prié de ſouffrir qu'il me tînt compagnie. Nous y arrivames de bonne heure. Monſieur le C.... voulut être reçû ſans cérémonie ; & la premiere choſe qu'il demanda au Pere Abbé, fut de voir le Frere N.... Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par

la pénitence. Son viſage modeſte & content marquoit la tranquilité de ſon ame. Il ſalua Monſieur le C.,.. en ſe proſternant à ſes genoux. Lorſqu'il ſe fut relevé, & qu'il l'eut entretenu un moment, il ſe tourna vers moi. Je ne pus reſiſter à l'envie de l'embraſſer, en le ſerrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pu faire ſur mon viſage, & je vis quelques larmes couler le long de ſes joues. Le reſpect que je devois à Monſieur le C..., ne m'empêcha point de m'écrier, Cher Comte! eſt ce-vous que je revois? Ah! mon cher & vertueux ami, ſi vous avez cru ce terrible état néceſſaire à votre ſalut, que faut-il que je devienne? Il me fit une réponſe modeſte & obligeante. Monſieur le C.... nous fit aſſeoir, & la converſation devint generale.

de tous les ſpectateurs. On ne ſe laſſoit point d'admirer cette grãde ame, qui ſoutenoit ſi généreuſement un tel ſacrifice. Nous paſſames la nuit dans l'Abbayïe. Le ſoir, étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis entrer le Religieux qui m'avoit accompagné, & je fus ſurpris qu'il ſe jetta à mes pieds. Que ne vous dois-je pas, Monſieur, me dit-il, & par quelle recõnoiſſance puis-je aſſez m'acquitter de tant d'obligations? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux eſclavage que je méritois par mes deſordres, & vous me procurez aujourd'hui le moien de les expier en m'amenant dans cette ſainte Abbayïe. C'en eſt fait, je ſuis un autre homme, l'exemple du Frere N*** m'a touché juſqu'au fond du cœur; Si le Ciel favoriſe mes deſſeins, je ſuis réſolu de ſuivre le parti qu'il a pris, & de mourir

rir ici en l'imitant. Je vous conjure, Monſieur, de vous emploier auprès du Pere Abbé pour me faire accorder cette grace, que j'eſtime plus que toutes les richeſſes du monde. Je louai fort ſon deſſein, & je lui promis d'en parler à Monſieur le C.... qui auroit la bonté à ma priere de le préſenter au Pere Abbé. Ma recommandation eut le ſuccès que j'eſpérois. Nous quittâmes ces ſaints Solitaires, après les avoir priez de ſe ſouvenir devant Dieu de nos foibleſſes & de nos miſeres. Je demandai en particulier cette grace au Frere N*** au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquilement vers Genes, en m'entretenant avec deux Officiers de M. le C.... qui venoit lui-même à peu de diſtance dans une petite chaiſe où il étoit ſeul, lorſque j'apperçûs

un caroſſe à ſix chevaux, qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le joindre. Les glaces & les rideaux étoient fermez, de ſorte que nous paſſâmes ſans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet événement n'eut rien d'extraordinaire, il eſt ſûr néanmoins qu'il me cauſa quelque altération. Je devins réveur, & je tournai plus d'une fois la tête pour conſidérer ce caroſſe. Nous ne laiſſâmes pas de continuer notre route. Aiant marché l'eſpace d'un quart-d'heure, nous rencontrâmes des Muletiers qui venoient du côté de Genes. Je leur demandai s'ils connoiſſoient l'équipage qui avoit paſſé. Non, me dirent-ils; mais comme nous ſortions de la ville, nous avons vû deux Dames qui ſe promenoient dans les allées d'arbres qui ſont hors de la porte, & le même caroſſe que

vous venez de voir paſſer, aiant paru tout d'un coup, deux Meſſieurs en ſont ſortis, qui ont pris les Dames par la main, & qui les y ont fait entrer avec eux. Il y en a une qui ne s'eſt pas fait trop preſſer, mais l'autre a réſiſté long-tems. Il nous a ſemblé même qu'elle pleuroit, & qu'elle nous faiſoit ſigne d'aller à ſon ſecours, car nous étions aſſez loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui, de peur de nous en attirer à nous mêmes.

Ce récit me jetta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne ſoions plus au tems des chevaliers errans qui alloient redreſſer les torts, & défendre l'honneur des Dames, je crus que la généroſité & la compaſſion naturelle demandoient que je priſſe part à cette avanture. J'étois bien éloigné de penſer que j'y euſſe quelqu'autre intéreſt. Dans le

moment que je balançois ſur le parti que je devois prendre, je vis un Cavalier courant à toute bride qui nous joignit en un inſtant. C'étoit le laquais François que j'avois pris à Genes. Qu'y a-t-il, Comtois ? lui dis-je avec quelque crainte & quelque défiance. Il me répondit qu'il alloit à l'Abbayïe, croiant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuſe nouvelle ; que Madame la Marquiſe (Selima n'étoit pas connue à Genes ſous un autre nom) étoit ſortie dans le caroſſe de Madame de.... & avec elle, pour aller à la promenade ; qu'il avoit eu l'honneur de les ſuivre ; mais que les deux Dames aiant quitté l'équipage, & s'étant éloignées pour ſe promener plus librement, elles n'avoient pas reparu depuis ; qu'il s'étoit donné inutilement mille ſoins pour retrouver ſa maîtreſſe, & que n'en

aïant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit cru devoir partir promptement pour m'en donner avis.

Mon malheur étoit trop certain après cet éclairciſſement. Tout mon ſang bouillit dans mes veines, & je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes compagnons : Vous êtes trop honnêtes gens, Meſſieurs, pour m'abandonner. C'eſt mon épouſe qu'on m'enleve, de grace, ſecondez-moi un moment. Nous partimes avec toute la vîteſſe imaginable, & nous courumes plus d'une heure ſans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous apperçûmes le caroſſe. Apparemment que les trois laquais qui étoient derriere, ſans livrée, avertirent leur maître, qu'ils voioient accourir cinq ou ſix hommes à bride abbatue ; je le jugeai ainſi, parceque le ca-

roſſe qui ne pouvoit plus nous échaper, s'arrêta tout d'un coup juſqu'à notre arrivée. J'ouvris bruſquement la portiere. Selima jetta un cri en me reconnoiſſant; & ſon premier mouvement fut de ſe lever, & de ſe jetter entre mes bras. Je la mis à terre en lui diſant avec tranſport: Je vous revois donc, ma chere Selima! Et qui ſont les perfides qui ont oſé me jouer un tour ſi lâche? Une voix répondit du caroſſe: Point tant de bruit, s'il vous plaît; qu'entendez-vous par ce diſcours? En même tems je vis paroître le Prince de.... qui montra la tête à la portiere. Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Eh! Monſeigneur, lui dis-je, qui auroit oſé vous ſoupçonner d'une ſi mauvaiſe entrepriſe? Il me répondit en affectant de prendre un air riant, que pour un François j'entendois

bien mal la galanterie : appréhendiez-vous, continua-t-il, que je n'ôtasse la vie à votre épouse ? Non, Monseigneur, non, repliquai-je, mais les François sçavent distinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le respect, reprit-il avec feu ; & s'adressant à Selima : Parlez, Madame, ajoûta-t-il ; de quelle violence vous plaignez-vous ? Selima étoit en colere ; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un Prince, d'enlever une Dame malgré ses pleurs & sa résistance. La réponse est un peu Turque, dit le Prince en souriant, & il donna ordre au cocher de piquer les chevaux.

J'avoue que tout ce procedé me causa une indignation, que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chere Selima. Je fus obligé de la mettre

en croupe par derriere moi ; & nous reprîmes ainſi doucement le chemin de Genes. Elle me raconta en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'Abbayie, que le Prince de .... avoit envoié chez moi un de ſes Gentilshommes, pour la prier d'aller ſe deſennuier avec la Princeſſe ; qu'elle s'en étoit défendue ſous prétexte d'une legere incommodité : Que l'après midi il étoit venu un autre meſſager qui l'avoit preſſé extraordinairement de ſe trouver le ſoir au bal chez Monſieur de N... où le Prince devoit aſſiſter, & qu'elle avoit refuſé de même : Que la nuit étant fort avancée, une troupe de maſques, parmi leſquels le Prince étoit lui-même, avoit voulu s'introduire dans notre maiſon, & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laiſſât tranquille. Enfin, que Madame de .... qui

faiſoit profeſſion d'être notre amie, l'étoit venue prendre à neuf heures dans ſon caroſſe pour aller à la Meſſe, & faire enſuite un tour de promenade ; que cette Dame l'avoit engagée à deſcendre dans la campagne pour reſpirer l'air ; mais qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût pour la trahir, puiſqu'elle n'avoit marqué ni crainte ni étonnement, lorſque le Prince de... avoit paru.

Je me ſouvins alors des avertiſſemens du Chevalier. Il m'avoit fait le caractere du Prince d'une maniere à m'allarmer, ſi j'euſſe été plus défiant ; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de Dames intriguantes, qui faiſoient leur cour à ce Prince, en le ſervant dans ſes amours. Mais n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choſes du bon côté ; & je ne me ſerois ja-

mais imaginé qu'un Prince marié eût été capable de tant de foibleſſe.

En faiſant refléxion ſur cette bizarre avanture, nous conclûmes qu'il falloit abſolument quitter Genes. La ſaiſon n'étoit pas encore aſſez avancée, pour ſonger à paſſer en France. D'ailleurs Selima commençoit à ſentir les incommoditez de ſa groſſeſſe. Je conſultai Monſieur le C.... qui me conſeilla d'aller paſſer le reſte de l'hiver à Rome. Notre réſolution fut priſe en un inſtant. Je fis faire une litiere pour Selima, & nous nous mîmes en chemin quatre jours après, ſans prendre congé de perſonne, excepté du Chevalier de.... Notre route fut heureuſe. Nous arrivâmes à Rome, & nous y trouvâmes M. le Cardinal de Janſon, que j'eus l'honneur de ſaluer à mon arrivée. Il prit ſoin lui-même de me

procurer une maiſon ſur la Place Navonne, qui eſt un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorſque nous fumes logez, je ne manquai point d'aller avec Selima le remercier de ſon attention. Il me félicita honnêtement ſur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une ſi belle perſonne, & il nous retint à dîner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le recit de nos avantures, qu'elle écouta avec plaiſir & avec ſurpriſe, & M. le Cardinal en prit occaſion de me faire des reproches d'avoir differé ſi longtems à faire baptiſer mon épouſe, & les trois domeſtiques que j'avois amenez d'Amaſie. Je le remerciai de ſon attention, & nous convînmes qu'il auroit la bonté d'envoïer chez moi tous les jours un de ſes Aumôniers pour les inſtruire. Ce n'eſt pas que Selima eût beſoin d'inſtruction, mais la bien-

séance exigeoit cette préparation avant le Baptême. Le Cardinal étoit d'abord dans le dessein de faire cette cérémonie de sa propre main, & de la rendre la plus éclatante qu'il lui seroit possible ; mais j'y remarquai de la répugnance, & Selima peu d'inclination. Il fut résolu que tout se passeroit sans bruit dans l'Eglise d'un petit Couvent de Benedictines, qui n'étoit pas éloigné. Ce grand jour arriva enfin ; j'eus la satisfaction d'embrasser ma chere Selima en qualité de Chrétienne, & de recevoir ensuite le Sacrement du Mariage, qui sanctifia nos liens, mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indissolubles.

Quelque soin que nous eussions pris pour tenir la cérémonie secrete, nous ne pûmes empêcher quantité de personnes de distinction d'y assister. J'entendis de

tous côtez crier dans l'Eglise, La bella Christiana, la bella Christiana ! Ces applaudissemens me pénétroient l'ame de joie & de satisfaction. Etant retournés chez nous, je pris Selima en particulier : Chere épouse, lui dis-je en l'embrassant tendrement, votre Salem est à Rome ce qu'il étoit à Amasie. Son amour n'est pas plus capable d'accroissement que de diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impression de tous vos charmes ; il souffriroit plutôt mille morts, que la perte du moindre de ses sentimens. Le vôtre conserve-t-il encore tous les siens ? Dites, chere Selima, Suis-je toujours ce Salem si tendrement aimé à Amasie, si necessaire à votre bonheur, & dont la présence vous causoit tant de joie, & la plus courte absence de si vives douleurs ? Le Sacrement a renouvellé aujourd'hui nos

liens ; ſentez-vous qu'ils euſſent beſoin de ce renouvellement pour durer toujours ? Selima fut quelque tems à me répondre, comme ſi ſa langue eût refuſé à ſon cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ſes yeux m'en diſoient aſſez, à moi qui étois ſi accoutumé à leur tendre langage. Que toutes ces queſtions ſont cruelles, me dit-elle à la fin, & qu'il y a d'injuſtice à exiger l'aſſurance d'une choſe dont vous doutez ſi peu ! Ingrat ! Qui ſçait mieux que vous même l'étendue du pouvoir que vous avez ſur moi ? Vous me demandez ſi mon cœur eſt encore à vous. C'eſt de vous-même que je le veux ſçavoir. Ce cœur a-t-il eu quelques deſirs, a-t-il formé quelques ſentimens que vous n'aiez pas fait naître ? Rappellez tous les momens de ma vie, depuis que je me ſuis donnée à vous : à quoi

les ai-je emploiez qu'à me réjouir de vos plaiſirs, & m'affliger de vos peines ? Ai-je pu vous aimer à Amaſie plus que je ne fais à Rome ? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne reſpire & qui ne vis qu'où vous êtes ! Je ſuis enyvrée de mon amour juſqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au ſouvenir de ma mere, de mon frere Amulem, & de mes deux ſœurs. La voilà cette tendreſſe que vous ſoupçonnez d'être affoiblie, & dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penſer d'un ſoupçon ſi nouveau ? N'eſt-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, & que vous cherchez quelque prétexte à un changement qui vous cauſe des remords ? Cruel ! ôtez moi la vie, ſi vous ſongez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Selima avec une ſatisfaction merveilleuſe, tant qu'elle n'avoit fait que m'aſſurer de ſa paſſion, parceque j'étois charmé de la maniere dont elle l'exprimoit; mais je me hâtai de l'interrompre, lorſque je vis qu'elle commençoit ſerieuſement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de ſang. Je l'appaiſai en la faiſant ſouvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle-même de la nature de notre amour; que nous étions tellement faits l'un pour l'autre, qu'il nous auroit été impoſſible d'aimer, ſi nous ne nous étions pas connus, & que nos cœurs aiant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les ſeparer: qu'ainſi les défiances, les craintes, les jalouſies, étoient des foibleſſes indignes de notre paſſion; ou ſi nous en empruntions quelquefois le langage, que

ce n'étoit point dans le ſens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nouveaux ſentimens que l'amour nous inſpiroit ſans ceſſe. Cependant ſa groſſeſſe s'avançoit ; & la crainte de s'expoſer à quelque incommodité, l'obligeoit de demeurer continuellement à la maiſon. Je ſortois preſque auſſi peu qu'elle. Si je rendois quelques viſites à un petit nombre de perſonnes avec leſquelles j'avois fait connoiſſance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, & pour divertir enſuite Selima par ce récit. Dans les grandes villes, il ſe paſſe peu de jours qui ne fourniſſent quelque événement propre à amuſer les gens oiſifs. Rome eſt plus féconde qu'aucune autre en ces ſortes d'avantures, parceque tous ſes habitans ne ſont occupez que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une choſe pen-

dant mon ſejour, à laquelle je puis donner place dans cette hiſtoire, ſans craindre de cauſer d'ennui.

Un des Receveurs généraux des revenus eccléſiaſtiques, nommé Murini, s'étoit enrichi ſi extraordinairement dans ſon emploi, qu'il étoit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il uſoit bien de ſes richeſſes. Sa maiſon étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorſqu'il voioit groſſe compagnie à ſa table, qui étoit toujours ſervie magnifiquement. Il y recevoit ſouvent des perſonnes mêmes de la plus haute condition, qui eſtimoient ſes manieres généreuſes, & qui ſe faiſoient honneur d'être de ſes amis. Murini avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille. Il leur avoit fait donner une éducation ſi belle, qu'elle ſembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils de-

voient posseder. Cependant la fortune qui se plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevez, tourna le dos tout d'un coup à cette heureuse famille. Quelque jaloux fit appercevoir au Pape, que les immenses richesses de Mu. rini n'avoient pu être acquises légitimement, on établit des Commissaires pour examiner ses comptes. Il tâcha inutilement d'en recuser quelques-uns qui étoient ses ennemis. Il fut trouvé coupable, & son procès fut instruit avec tant de diligence, qu'en moins de six semaines il se vit dépouillé de tous ses biens, & réduit au premier état de sa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de payer, & qui étoient absens de Rome pendant le procès, vinrent fondre sur le peu qui lui restoit pour vivre; de sorte qu'il se trouva en peu de tems dans la der-

niere miſere. Cette foule d'amis que la proſperité lui avoit faits, l'abandonnerent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de ſe retirer dans une petite maiſon d'un fauxbourg de Rome, pour y mener une vie triſte & obſcure avec ſes cinq enfans. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendus propres au travail, prirent le parti des armes. Ils avoient tant de tendreſſe pour leur pere, & le cœur ſi bien placé, que s'étant engagez tous quatre au même Capitaine, ils deſtinerent le prix de leur engagement à la nourriture de celui qui leur avoit donné la vie. Cette petite ſomme n'étoit pas capable de ſoûtenir longtems Murini; & ſon deſeſpoir l'auroit peutêtre conduit à quelque choſe de funeſte, ſi le Ciel ne l'eût ſecouru d'une maniere admirable. Sa fille qui ſe nommoit Donna Thecla,

étoit aimable & fort bien faite. Elle avoit plû, du tems de la fortune de ſon pere, à un jeune écolier, fils d'un Marchand qui demeuroit dans la même rue. Ce jeune homme n'avoit que quatorze ou quinze ans; & quelque amoureux qu'il eût été, la condition & le bien de ſa maîtreſſe lui avoient parus ſi ſupérieurs à ſes eſpérances, qu'il n'avoit oſé porter les yeux juſqu'à elle. Il entendit parler du renverſement de Murini, & quelques jours après il ſçut que cette famille déſolée avoit quitté le quartier. C'en fut aſſez pour ranimer ſon amour. Il réſolut de ne rien épargner pour découvrir la nouvelle demeure de Donna Thecla. Il y réuſſit après de longues recherches. Son adreſſe lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Etant devenu familier avec ſa maîtreſſe, il parla d'amour:

& comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas longtems à reconnoître que Murini & Donna Thecla ſouffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour & la compaſſion ? Theodoro (tel étoit le nom du jeune amant) prit d'abord dans la maiſon de ſon pere tout ce qui tomba ſous ſes mains, il le vendit avec ſes livres de claſſe ; & l'argent qu'il en put tirer, il le porta à Murini. Comme cette ſomme ne pouvoit aller bien loin, il s'aviſa d'un autre expedient. Ce fut d'aller dans les maiſons les plus qualifiées de Rome, & de ſe recommander aux charitez des Signori, ſous le titre d'un pauvre écolier qui n'avoit pas de quoi continuer ſes études. Lorſque cette invention fut épuiſée, il prit une nouvelle voie qui penſa le conduire à ſa

perte. Il y avoit à Rome quantité d'Officiers Italiens qui faiſoient recrue pour divers Regimens. Theodoro s'engagea ſucceſſivement à quatre ou cinq, & tira de chacun d'eux quelque ſomme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en priſon. Son affaire fut pouſſée ſi vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, ſuivant toute la rigueur des loix militaires. Il trouva le moien de faire ſçavoir à Murini l'extrémité où il étoit. Celui-ci touché de reconnoiſſance, & ſollicité par les prieres de Donna Thecla, prit le moment que le Pape ſortoit de la Meſſe pour ſe jetter à ſes pieds. Il lui fit en peu de mots l'hiſtoire de ſa fortune paſſée, & celle de la miſere où il étoit tombé par la malignité de ſes ennemis. Il lui dit que ſon mauvais deſtin ſe faiſoit ſentir juſqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compaſſion, &

qu'il alloit être la cauſe de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime que d'aimer trop ſa fille, & d'avoir voulu la ſoulager dans ſes malheurs. Enfin il fit une expoſition ſi touchante de ſes propres peines, & de l'excellent naturel de Theodoro, que Clement XI. en fut attendri. Il déclara qu'il ſe reſervoit la connoiſſance de toute cette affaire, & qu'il en vouloit être pleinement inſtruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'eſprit, uſa ſi bien de ce commencement de bonheur, que non ſeulement il obtint la grace de Theodoro, mais qu'il fit caſſer la Sentence injuſte qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ſes biens. Sa reconnoiſſance ſe ſignala d'abord par le mariage du jeune Theodoro avec Donna Thecla. Il rappella enſuite ſes

quatre

quatre fils, à qui la disgrace de leur pere n'avoit fait qu'honneur, parce qu'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre avanture, mais plus plaisante, occupa Rome pendant quelque tems. Un Abbé dont je dois cacher le nom par respect pour l'Eglise Romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un Machiniste de l'Opera. Elle ne passoit pas pour lui être cruelle, mais son mari jaloux & incommode lui laissoit peu de liberté. Il ne faloit presque pas esperer de la voir dans un autre lieu que sa propre maison. Après mille artifices employez inutilement, le galant Ecclesiastique qui rodoit sans cesse dans le quartier, remarqua que le Machiniste faisoit faire par un Tourneur quatre colonnes assez grosses, qui paroissoient devoir servir à l'entrée d'une Alcove. Il forma là dessus le dessein

de gagner le Tourneur, pour lui faire creuſer une de ces colonnes, & de s'y renfermer lorſque ſon jaloux les feroit tranſporter chez lui. Ce projet lui réuſſit. Il y avoit fait ménager une ouverture en forme de petite porte, qui s'ouvroit au dedans & qui ne paroiſſoit point au dehors, de ſorte qu'il eſperoit pouvoir ſortir & rentrer facilement. On tranſporte les colonnes chez le Machiniſte, on les place ſuivant leur deſtination. Mais par le plus grand malheur du monde, celle où l'Abbé s'étoit niché ſe trouva placée de maniere que la petite porte étoit contre la muraille, ce qui en rendoit l'ouverture impoſſible. On peut juger quel fut l'embarras du galant, lorſqu'aiant entendu deſcendre le mari, il crut pouvoir ſortir de ſa priſon pour ſurprendre agréablement ſa Belle. Il auroit donné le meilleur de ſes

Benefices pour ſe ſauver d'un ſi mauvais pas. Il n'oſoit pas même appeller ſa maîtreſſe à ſon ſecours, parce qu'il n'étoit point aſſuré qu'elle fût ſeule. Cette crainte lui fit paſſer un jour & une nuit dans une ſi étrange ſituation. Cependant ſes neceſſités devinrent ſi preſſãtes, que n'aiant plus de meſures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne, pour avertir qu'il y étoit priſonnier. Le Machiniſte étoit malheureuſement dans la chambre; quand il n'y eût point été, il eût bien falu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa ſurpriſe fut extrême en entendant parler une colonne. Quelque experience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit ſe figurer qu'une piece de bois fût capable d'une articulation de paroles. Enfin s'étant approché pour diſtinguer mieux d'où venoit le prodige, l'Abbé

qui n'en pouvoit plus, prit le parti de ſe faire connoître entiérement, & de demander pardon de la maniere la plus ſoumiſe. Le jaloux fort aſſuré que ſon honneur n'avoit rien ſouffert d'un galant qu'il trouvoit dans une poſture ſi ſage, ſe détermina aiſement à lui pardonner. Il lui fit payer ſeulement au triple le prix de ſa colonne, parce qu'il étoit bien réſolu d'en ſubſtituer promptement une autre moins ſuſpecte, à la place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertiſſois ainſi à raconter à Selima les avantures d'autrui, il m'en arriva une qui faillit à me jetter dans un embarras des plus déſagréables. Perſonne n'ignore ce que c'eſt que ces hommes publics qui courent le monde ſous le nom d'Operateurs, & qui ſe vantent de poſſeder les plus rares ſecrets. Il en

étoit arrivé un à Rome, qui ſe faiſoit nommer Miracoloſo Floriſonti, homme extraordinaire en effet par ſon éloquence admirable & par la plus heureuſe mémoire qui fût jamais. Il poſſedoit tous les arts & toutes les ſciences, & tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta ſa réputation, fut le bruit qu'il eut ſoin de répandre, qu'il étoit verſé dans les connoiſſances ſecretes & dans toutes les profondeurs de la Philoſophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité d'experiences, qui ſurprirent les plus incrédules. Selima étoit aſſez curieuſe depuis que je l'avois miſe dans le goût de la lecture des meilleurs livres; elle me témoigna quelque envie de voir & d'entendre cet homme célebre. Je lui promis de le lui amener chez nous. Il eut l'honnê-

teté d'y venir à ma priere, & nous eumes la ſatisfaction de le faire raiſonner ſur toutes ſortes de matieres. J'avoue que je fus enchanté de ſes diſcours. Je le priai de nous régaler de quelques-uns de ces tours agréables, qu'on diſoit qu'il ſçavoit faire. Il me dit à l'oreille qu'il voioit que mon épouſe étoit enceinte, & qu'il n'étoit point à propos de faire en ſa préſence des merveilles qui pourroient l'effraier. Je changeai de diſcours pour ſuivre ſon conſeil, mais je l'engageai un moment après à me ſuivre dans mon cabinet, où étant ſeul avec lui je le preſſai de me donner quelque marque de ſon ſçavoir-faire. J'y conſens, Monſieur, me dit-il; tournez-vous un moment, & ne craignez rien. Je ne ſçais ce qu'il fit pendant un inſtant que je fus tourné; mais lorſque je vins à jetter les yeux ſur lui, au lieu d'un

homme je ne vis plus qu'un grand Ours assis sur ses pattes de derriere. A la verité ce spectacle me causa quelque effroi ; cependant je n'en laissai voir aucune apparence, & je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je suis persuadé à present, lui dis-je, que vous savez quelque chose de plus que le commun des Sçavans. Il me répondit que ce n'étoit qu'un essai, & qu'il m'en montreroit davantage, lorsque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelquefois, ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de souper ce jour-là chez M. l'Abbé de la Trimouille, Auditeur de Rote, qui demeuroit à deux pas de chez moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la chose en badinant, & refusa de me croire. M. Bosi son Medecin entra

ſur la fin du repas ; je lui recommençai mon récit. Il ſe fit expliquer toutes les circonſtances ; & m'aiant écouté gravement, il m'aſſura qu'il n'y avoit rien dans cet évenement, qui ſurpaſſât les forces de la nature ; que c'étoit une experience purement phyſique ; qu'apparemment, pendant que j'étois tourné, l'Opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre ſubtile, ou quelque eſſence, qui avoit diſpoſé mes yeux de la maniere qu'il falloit pour appercevoir un Ours ; qu'une preuve de cela étoit que je l'avois vû reprendre la forme humaine peu à peu, & comme par degrez ; ce qui s'étoit fait à meſure que la poudre ou l'eſſence ſe diſſipoit. Monſieur Boſi ajouta pour ſoutenir ſon ſentiment, qu'il y a quantité de ſemblables opérations, que le vulgaire ignorant attribue à l'art magique, mais qui ne ſur-

prennent point un bon Phyſicien qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a point de femmes ni d'enfans qui ne s'imaginent qu'un caroſſe qui s'arrête au milieu d'un chemin malgré les coups de fouet du cocher, ne ſoit ainſi fixé par les ſortileges de quelque Berger. Cependant voici en quoi le ſortilege conſiſte. Prenez un foie de Loup, faites le ſecher en le grillant juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe réduire en poudre; répandez-le dans l'air ſur quelque chemin où vous voiez venir un caroſſe; jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne ſoit entiérement diſſipée. Nous paſſames la ſoirée dans ces ſortes d'entretiens.

Le Signor Miracoloſo Floriſonti me rendit le lendemain une ſeconde viſite. Il me dit qu'il eſtimoit le caractere des François beaucoup plus que celui des Ita-

liens, & que cette raiſon lui faiſoit ſouhaiter mon amitié ; qu'il me communiqueroit quantité de rares ſecrets, dont il ne vouloit pas ſe vanter à Rome ; que les Romains étoient de petits eſprits qui ne s'imaginent pas qu'un homme puiſſe en ſçavoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le Diable ; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'Inquiſition pour s'expoſer au zele inconſideré des Prêtres de Rome. Pour vous, Monſieur, continua-t-il, je veux vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon devoûment. Madame votre épouſe eſt fort avancée dans ſa groſſeſſe, & ſi je m'y connois, ſes couches ſont plus proches qu'elle ne penſe. Voici un Elixir divin qui la fera accoucher ſans douleur. Fiez-vous à moi, & laiſſez-moi le ſoin de la conduire. Il tira de ſa poche une fiole qui contenoit une eſpece

de liqueur rouge, & vouloit ſur le champ la faire avaller à Selima. Je lui dis : Monſieur Floriſonti, je ſuis ſenſible à votre zele & à votre affection, mais mon épouſe m'eſt ſi chere, que je ne puis conſentir à lui laiſſer faire l'épreuve d'un remede inconnu. Eſt-ce-là votre crainte ? reprit-il en riant ; j'ai fort prévû cette objection, mais nous allons la détruire. En diſant cela, il déboucha ſa phiole, & prit en ma préſence une grande cueillerée de ſon Elixir. Il m'invita enſuite à faire de même. Je le fis ſans répugnance, après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop acre & de trop piquant. Nous allâmes trouver Selima, que j'engageai à prendre la doſe neceſſaire. Elle n'heſita pas un moment ſur ma parole.

Il faut convenir que ſi l'on eſt quelquefois trompé par ces ſor-

tes de remedes, il s'en trouve auſſi dont l'effet eſt admirable. Tel fut celui du Miracoloſo. Selima fit la plus heureuſe couche du monde, ſans cris, & preſque ſans douleur. Quelle fut ma joie! J'embraſſai mille fois ce merveilleux Operateur, & je lui donnai ſur le champ mille écus. Cette liberalité jointe aux témoignages qu'il recevoit tous les jours de mon amitié, me l'attacherent tellement, qu'il ne laiſſoit point paſſer un jour ſans me venir voir deux fois. C'étoit le Médecin de ma maiſon. Il veilloit ſur la ſanté deSelima & ſur la mienne avec une attention qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ſes ſecrets. La plûpart ſont innocens, il y en a quelques-uns qui me le paroiſſent moins, & dont je ſerois fâché de faire l'expérience. Il continuoit pendant ce tems là de mettre ſon art

à profit, & de débiter avec ſuccès ſes remedes au public. Mais il tint mal la réſolution qu'il avoit faite de ne rien entreprendre à Rome, qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta ; il voulut l'augmenter en encheriſſant toujours ſur les premieres preuves qu'il avoit données de ſon ſçavoir. La ſévere Inquiſition prit enfin connoiſſance de ſa conduite, & le fit arrêter pour être conduit dans les priſons du ſaint Office. J'appris cette nouvelle étant à dîner chez Monſieur le Cardinal de Janſon, qui demeuroit ſur la Place Saint-Marc. Nous raiſonnions ſur cette rigueur étonnante des Inquiſiteurs, lorſqu'un Gentilhomme François qui venoit de Monte Cavallo, entra dans la ſalle, pour me dire de ne pas retourner à ma maiſon, ſi je ne voulois voir le ſort du Miracoloſo. Je

lui en demandai la raiſon, ſans m'effraier beaucoup. Il m'aſſura que j'étois ſoupçonné d'avoir part aux preſtiges de cet Opérateur, à cauſe des fréquentes viſites qu'il me rendoit ; qu'on ſçavoit même que la Marquiſe mon épouſe s'étoit ſervie de ſon art pour accoucher heureuſement, & que je lui avois fait un preſent de mille écus; en un mot, que le deſſein étoit pris de s'aſſurer de la Marquiſe, de moi, & de tous mes domeſtiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zele de l'Inquiſition, & la colere me fit lâcher quelques traits ſanglans contre ce redoutable Tribunal. Cependant comme il ne m'auroit point été agréable d'être expoſé à quelque inſulte avec ma famille, je priai Monſieur le Cardinal de me tirer d'un ſi fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoier auſſitôt un

de ſes Officiers à Meſſieurs les Inquiſiteurs, pour leur déclarer de ſa part que j'étois Gentilhomme François, & que Sa Majeſté Très-Chrétienne m'accordoit ſa protection. La choſe en demeura là. Pour le Miracoloſo Floriſonti, perſonne n'a pu ſçavoir ce qu'il eſt devenu.

La ſuite de cette hiſtoire m'a empêché de dire, que c'étoit une fille dont Selima m'avoit fait pere. Le ſoin que je devois prendre d'un gage ſi cher de mon amour, m'obligea de retarder notre départ pour la France. Sans rien fixer, je réſolus d'attendre que la mere & la fille fuſſent en état de ſupporter la fatigue d'une ſi longue route. Je trouvois aſſez d'agrémens à Rome, pour me déterminer à y demeurer toujours; mais j'étois preſſé depuis long-tems du deſir de revoir mon pere. Cette idée me revenoit ſans ceſſe,

& troubloit quelquefois mon repos. Il y a de la dureté, me disois-je ſouvent à moi-même, d'avoir abandonné ſi longtems un ſi bon pere. Il eſt vrai qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plûtôt. Le Ciel m'eſt témoin que ce bonheur auroit été la conſolation de mes peines. Peutêtre auſſi a-t-il été plus avantageux pour ſa tranquilité, qu'il les ait ignorées. Tendre comme il eſt, que n'auroit il pas ſouffert en apprenant que j'étois le malheureux jouet de la fortune, & que tous mes jours étoient marquez de quelque diſgrace ? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquile. Toute la ſeverité de ſa vertu ne l'empêchera pas d'être ſenſible au plaiſir de recevoir mes embraſſemens, & ceux de ma chere épouſe, dont il admirera le mérite & la modeſtie. Partons: Pourquoi differer ? Mais le puis-

je ! Dans l'état où eſt Selima, l'expoſerai-je aux dangers de la mer qu'elle n'a déja que trop éprouvez ? Hélas ! Les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir ; puis-je trop bien la conſerver ? Voilà de quels mouvemens j'étois quelquefois agité. Souvent même une profonde triſteſſe s'emparoit de mon ame, & je me retirois dans quelque lieu écarté pour me livrer à mes réveries. Mais lorſque j'étois retourné à la maiſon, une parole, un coup d'œil ou un ſouris de Selima faiſoit rentrer la joie dans mon cœur, & je cherchois avec étonnement quelle avoit pu être la cauſe de ma mélancolie.

C'eſt ainſi que la Providence me préparoit inſenſiblement à tous les maux cruels qui m'étoient encore reſervez. Providence impénétrable ! Qu'eſt-ce donc que l'homme ! Et pourquoi le Ciel

prend-il plaiſir à ruiner ſes félicités les mieux établies ? Eſt-ce pour lui apprendre qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périſſables de la terre ?

Aiant pris la réſolution de ne pas quitter ſi tôt le ſéjour de Rome, je m'occupai uniquement du ſoin de procurer quelque amuſement à Selima. Elle avoit ſi peu paru depuis notre arrivée, qu'elle n'étoit connue de perſonne, à la reſerve de quelques Dames du voiſinage, qu'elle avoit été obligée de voir par bienſéance. De ce nombre étoit Madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette Dame avoit une maiſon de campagne à huit ou neuf milles de Rome, du côté de Fraſcati. Elle nous ſollicitoit depuis longtems d'y aller paſſer quelques ſemaines avec elle ; & comme nous entrions dans la belle ſaiſon, je crus que le bon air qu'on reſpire

dans cette agréable partie de la campagne de Rome, pourroit ſervir à rétablir entierement Selima de ſes couches. Nous vîmes effectivement le plus beau payïs du monde. Fraſcati eſt ſitué au pied d'une côte. La ville eſt petite, mais tous les environs peuvent paſſer pour des lieux de délices. On y voit quantité de maiſons de plaiſance des principaux Seigneurs de Rome, qui les appellent leurs vignes. L'eau y naît à chaque pas, des ſources les plus fraîches & les plus vives : l'air y eſt ſain, & preſque toujours temperé. La maiſon de Madame de Sanati eſt ſituée auprès de la ville d'Aldobrandini, qu'on appelle Belvedere, à cauſe de la beauté de ſa vûe. Ce fut dans ce lieu enchanté que nous paſſames deux mois, qui nous parurent couler trop vîte.

On montre à une lieue de Fraſ-

cati les ruines de l'ancien Tuſculum, qui étoit une des maiſons de campagne de Ciceron. Je n'eus garde de me refuſer le plaiſir de voir de ſi beaux reſtes de l'Antiquité. J'y allai d'abord avec Madame de Sanati & mon épouſe, pour prendre une connoiſſance générale des lieux; mais j'y remarquai quantité de choſes, qui me firent naître le deſſein d'y retourner ſeul : j'avois apperçu dans le fond d'un foſſé ſec les extrémités de quelques pierres qui m'avoient paru trop bien liées pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton aſſez fort que je portois à la main, m'avoit ſervi à lever la terre à un pied de profondeur; & certains reſtes d'architecture que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premieres conjectures. J'y retournai dès le lendemain avec deux hommes, à qui je fis

prendre des pioches & des pelles; j'étois accompagné du fils de Madame de Sanati: Nous fimes creuſer la terre des deux côtés de cette eſpece de muraille. A meſure que l'ouvrage avançoit, les pierres nous en parurent plus belles & plus ornées de differentes figures; un coup de pelle fit ſauter la moitié du chapiteau d'une colonne: le reſte ſe trouva tout entier & fort bien conſervé. Il y en avoit une autre à quatre ou cinq pieds de celle-là, & au milieu des deux, une ouverture ceintrée en forme de porte; ce qui me fit juger que c'avoit été l'entrée de quelque bâtiment. Cependant comme nous ne trouvions rien qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuſer quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail aiant été inutile, je fis encore avancer mes ouvriers, &

je leur fis faire ainſi conſecutivement pluſieurs foſſes. Enfin ils trouverent un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parcequ'il retentiſſoit ſous les coups de pelle: ils eurent beaucoup de peine à briſer les pierres pour faire une ouverture. Ils l'élargirent aſſez pour le paſſage d'un homme, & j'envoiai ſur le champ chercher une échelle, qui nous ſervit à deſcendre dans ce ſouterrain avec pluſieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvames dans une eſpece de veſtibule aſſez large, dont le pavé & les murailles étoient de pierres fort polies, mais dont quelques-unes étoient briſées & hors de leur place. Après nous être reconnus un moment dans l'obſcurité, nous aperçumes deux portes qui communiquoient au veſtibule; l'une qui ſembloit conduire au premier

endroit où j'avois fait creuſer; l'autre qui étoit vis-à-vis, à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci; le bois en étoit ſi pourri, qu'il ne fit point de réſiſtance. Nous entrames dans une ſalle ſpacieuſe, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incruſtée de marbre en differens endroits: Il n'y avoit point d'autre ſiége qu'un mauvais banc, qui tomba en pieces lorſque nous l'eumes remué. Au fond de la ſalle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit reſiſté à la pourriture: Nous y trouvames pluſieurs flacons, deux couteaux, & une petite cuve d'airain. Comme nous n'appercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire, par derriere laquelle nous fumes étonnez de voir une porte de fer, qui étoit croiſée d'une barre de même métal, dont les deux bouts

entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous vînmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvames quatre degrez à deſcendre : Le premier ſpectacle qui nous frappa, fut celui de trois Statues de grandeur humaine, qui étoient appuiées contre la muraille au bout d'un ſallon qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces Statues étoient ſi affreuſes, & en même tems ſi naturelles, que je me ſentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me propoſerent de nous retirer, en me diſant qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit conſacré au Démon, où il s'étoit fait d'abominables cérémonies. Je les raſſurai, & nous avançames. Je reconnus que les Statues repréſentoient les trois Furies : Elles avoient toutes trois le pied ſur un coffre de fer, dont la figure étoit

étoit un quarré de long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoue que ce ne fut pas sans quelque fraieur, que je fis ouvrir le coffre ; j'y trouvai un poignard tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille ; quelques os d'hommes ou de femmes, &, une pouſſiere humide qui étoit apparemment le reſte d'un corps conſumé de pourriture. Je pris le poignard. En conſiderant avec attention ce funeſte monument, j'apperçus cette courte Inſcription ſur le coffre en caracteres très-liſibles :

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point que ce ne fût l'effet de quelque vengeance cruelle, inſpirée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir quelque choſe, qui pût me faire connoître à quel tems il faloit rapporter ce

triſte accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du ſallon ; j'examinai la muraille en faiſant approcher tous les flambeaux ; & n'aiant rien apperçu, je retournai au coffre de fer pour le viſiter avec plus de ſoin. Mais dans le tems que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en ſortit une flâme ſubite qui s'attacha à mes cheveux, & qui en brula dans un inſtant la plus grande partie. Ce prodige penſa faire mourir de fraieur mes trois compagnons, & je confeſſe ici qu'il m'épouventa moi-même. Nous ſortimes preſque en fuiant de cette horrible caverne, & nous regagnames le trou par lequel nous etions deſcendus.

Nous avions emploié tant de tems à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorſque nous arrivames à la maiſon de Madame

de Sanati ; elle fut effraiée du récit que nous lui fimes de notre avanture. Le bruit s'en répandit en peu de jours par tout le canton ; on ajoûta mille circonſtances terribles à ce que nous avions raconté, de ſorte que ce lieu eſt devenu redoutable, même aux paſſans. Le trou fut refermé peu de tems après, & cette étrange hiſtoire ſera longtems célebre à Fraſcati. Cependant je ſuis perſuadé, en y faiſant aujourd'hui réflexion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet événement. J'avois un flambeau à la main en remuant les cendres ; l'humidité graſſe qu'elles conſervoient encore, put s'enflâmer aiſément ; & par la même raiſon, la flâme dut ſe communiquer facilement à mes cheveux, qui étoient fort longs & chargés d'eſſence. Je les avois laiſſé croître avec complaiſance depuis mon départ d'Ama-

ſie : J'eus quelque regret de me voir contraint par cet accident de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien pour éloigner l'ennui de ſa maiſon. Outre les plaiſirs domeſtiques qu'elle faiſoit renaître tous les jours, elle nous procura l'honneur de ſaluer le Prince Ludoviſio, qui avoit une fort belle vigne dans le voiſinage. Il nous donna pluſieurs fois à dîner chez lui. Les principales Dames de Fraſcati étoient ordinairement de la fête, & y apportoient tout l'enjouement qui fait leur caractere. Mais quelque jalouſes qu'elles ſoient de l'avantage de plaire & de paroître belles, elles confeſſoient que tous leurs charmes devoient ceder à ceux de Selima. Nous n'eumes pas le moindre mélange de triſteſſe dans cet agréable ſéjour, excepté peutêtre un peu de com-

paſſion que nous cauſa l'alliance la plus mal aſſortie qui fut jamais. Madame de Sanati fut invitée à la nôce d'une jeune fille de Fraſcati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze ans. Elle nous engagea à lui tenir compagnie. Nous nous rendimes avec elle à la maiſon de la jeune épouſe, qui nous parut une des plus aimables perſonnes du monde; je ne doutois pas qu'elle n'eût fait choix d'un époux accompli, & j'attendois avec impatience le moment de ſon arrivée; mais je fus extrémement ſurpris de voir un petit boſſu de très mauvaiſe phyſionomie, les yeux rouges & enfoncez, l'air pâle & mal ſain, la bouche fendue juſqu'aux oreilles, & les dents toutes pourries. Je marquai quelque étonnement à Madame de Sanati, qui me répondit qu'il en étoit de Fraſcati comme de tous les au-

tres payïs du monde, où l'on ſacrifie le mérite & la beauté aux richeſſes. Cet époux malotru poſſedoit dix ou douze mille livres de rente, & la jeune fille avoit peu de biens. Cette raiſon avoit fait fermer les yeux à ſon pere, ſur la difformité de ſon gendre. Mais ce qui affligea Selima, fut de voir cette malheureuſe petite créature courir avec joie vers ſon époux, comme ſi elle eut été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors inſenſible à ce qui n'aura pas manqué de lui cauſer enſuite bien des larmes.

Nous quittames la maiſon de Madame de Sanati, charmez de ſes manieres honnêtes, & de ſa généroſité. Elle nous prêta ſon caroſſe pour retourner à Rome. Selima jouiſſoit d'une ſanté parfaite; je lui propoſai de profiter du rétabliſſement de ſes forces &

de la belle saison, pour entreprendre le voiage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hyver, soit que nous fissions la route par mer, soit que nous prissions celle de terre qui est moins dangereuse, mais plus fatigante. Le jour de notre départ fut arrêté avant que d'entrer à Rome. Nous trouvames en y arrivant le nombre de nos domestiques diminué, par la mort des deux Esclavs Turcs qui me servoient depuis Amasie. Ils avoient été emportés en peu de jours par une fièvre maligne qui commençoit à regner à Rome. Cette maladie, dont je n'avois pas entendu parler à Francfort, m'allarma beaucoup. J'étois au desespoir d'avoir ainsi précipité Selima au milieu du danger. Il étoit trop tard pour sortir de la ville avant la nuit, mais je résolus de partir le lendemain à la pointe du jour avec ma

chere épouse & ma fille, & de laisser la femme de chambre avec Comtois, pour emballer les meubles les plus nécessaires sur la route. Inutiles précautions ! La colere du Ciel se rioit de mes soins, & creusoit sous mes pas un abîme, où j'étois prêt de tomber pour n'en sortir jamais.

Il est certain que les hommes aiant reçû de Dieu la vie & tous les autres biens qu'ils possedent, le même pouvoir qui les leur a donnez peut les ravir sans injustice. Le Créateur exerce un empire absolu sur tout ce qui est sorti de ses mains ; s'il nous en accorde un usage passager, c'est en se reservant toujours le droit d'en disposer en maître. Qui peut douter de ces vérités ?

Mais si le murmure & la revolte sont interdits aux créatures, si elles doivent respecter, même en périssant, la souveraine

volonté qui les frappe & qui les détruit ; la douleur & les larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permiſes ? Leur ôtera-t-on juſqu'à cette malheureuſe reſſource dans leurs maux & dans leurs pertes ? Hélas ! puiſque nous ſommes ſans force & ſans réſiſtance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triſte privilege à notre foibleſſe, de pouvoir nous affliger avec liberté. Eſt-ce trop ſe flatter, que de ſe réduire à un ſi miſerable partage ?

Mon Lecteur s'apperçoit aſſez de ce qu'il doit attendre dans la ſuite de cette Hiſtoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquilité ſoit troublée, même par la compaſſion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des ſoupirs & des pleurs

à leur offrir; je ſens que toutes les plaies de mon cœur vont ſe rouvrir, & qu'elles ſont prêtes à ſaigner. Quatorze ans tout entiers paſſez dans la douleur, n'ont pu m'accoutumer à ma perte, qui ſemble ſe renouveller tous les jours.

Selima ſe mit au lit en bonne ſanté. Elle y eut à peine été deux heures, que je la ſentis toute brulante. Vous êtes malade, lui dis-je avec inquiétude, vous ſouffrez quelque douleur. Elle me répondit qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle étoit alterée, mais que c'étoit une bagatelle qui ne devoit pas m'allarmer. Je me levai auſſitôt, & j'envoiai chercher un Médecin qui lui trouva une fiévre violente. Je me crus perdu, & je commençai dès ce moment à deſeſperer de ſa vie. Un friſſon mortel ſe répandit dans mes veines; je ſentis des mouvemens qui

m'avoient été inconnus jusqu'alors. Cependant dans la crainte que mon desespoir ne fût aperçu de Selima, je me fis violence pour prendre un visage tranquille. Sa fièvre redoubla au point du jour, avec des douleurs insupportables. Le Médecin que j'avois prié de ne la point quitter, lui fit prendre de tems en tems quelques liqueurs cordiales, qui ne la soulagerent point : la violence de sa fièvre lui causa un transport au cerveau, pendant lequel elle répeta cent fois mon nom, comme si elle eût eu quelque inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de son lit ; je tenois ses mains brulantes, & je lui disois quelques paroles qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoissance lui revint entierement vers le soir. M. l'Abbé de la Trimouille qui eut la bonté de se transporter chez moi à

la nouvelle de ſa maladie, me conſeilla de lui faire donner les Sacremens de l'Egliſe. Elle les reçut avec des ſentimens vraiment chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter juſqu'à minuit. Comme j'étois ſans ceſſe auprès d'elle, & que le Médecin qui y étoit auſſi me recommandoit un profond ſilence, je n'avois que mes yeux qui puſſent ſervir d'interprétes à ma douleur; elle tournoit auſſi ſur moi ſes regards tendres & languiſſans, & quelquefois elle me ſerroit la main en m'appellant ſon cher Salem. Le Médecin que je conſultois à tous momens, & qui étoit habile homme, me dit poſitivement qu'il ne croioit pas qu'elle pût paſſer quatre heures du matin. Il ne raiſonnoit que trop juſte. Mon incomparable épouſe expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible &

mourante : Aimez-moi toujours, je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer que je ne ſois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me ſois pas percé mille fois le ſein de déſeſpoir ? Que me reſtoit-il à eſperer au monde, après avoir perdu Selima ? Pourquoi ne me paſſai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort ; ne devois-je pas choiſir les plus courts ? Hélas ! Je les tentai tous l'un après l'autre, & mon cœur déſeſperé auroit voulu pouvoir les unir tous enſemble. On crut me rendre un bon office en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriſer le deſſein que j'avois pris de mourir, & l'on me veilla pendant quinze jours, comme on auroit fait un furieux ou un inſenſé. J'étois en effet dans un état

bien plus triſte ; car je perdis non ſeulement tout amour pour la vie, mais la raiſon même, & tous les ſentimens de Religion. Ni Monſieur le Cardinal de Janſon qui m'envoia viſiter pluſieurs fois, ni Monſieur l'Abbé de la Tranquille, ne firent par leurs ſages conſeils aucune impreſſion ſur mon eſprit. Ils obtinrent de moi à la verité que je ne mourrois pas, mais je formai le projet d'un genre de vie qui ne ſeroit gueres different de la mort, & qui ſelon mes idées ne tarderoit pas longtems à me l'attirer. J'engageai d'abord le Medecin par l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, à m'apporter dans une boëte d'or que je fis faire exprès, le cœur de Sélima, quoiqu'elle fût déja inhumée ; & de peur qu'il ne lui prît envie de me tromper, je voulus que Comtois, ſur qui je me fois, fût préſent lorſqu'il iroit faire la nuit cette entre-

priſe au tombeau. La choſe fut executée heureuſement deux jours après. Fier de la poſſeſſion d'un ſi précieux tréſor, je ne ſongeai plus qu'à remplir promptement mon deſſein. Je louai une maiſon aſſez propre dans un petit village appellé Veniſi, qui n'eſt qu'à une demie-lieue de Rome, mais entouré de tous côtez d'un bois fort épais qui en fait une profonde ſolitude. Je m'y rendis avec Comtois, & Agade femme de chambre de ma chere épouſe, qui conſentirent à s'attacher à ma fortune. Agade ſe chargea du ſoin de ma fille, que je lui fis amener auſſi avec ſa nourrice. J'emportai à Veniſi tout ce qui avoit ſervi à Selima pendant ſa vie, ſes livres, ſes habits & ſes autres meubles. Ce triſte équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier ſoin fut de faire couvrir les murs & le pavé de la chambre que j'avois choiſie pour

ma demeure, d'un drap noir : Les fenêtres furent bouchées, n'aiant plus envie de revoir la lumiere du Soleil, mais de me ſervir ſeulement de celle de quelques flambeaux. Je fis ſuſpendre aux murailles les habits de Selima, afin qu'ils puſſent frapper continuellement mes yeux. Je poſai ſon cœur ſur une table couverte d'un grand tapis noir, au deſſus de laquelle étoit un tableau qui la repreſentoit au naturel & dans toute ſa beauté. Aux deux côtez de la table étoient des guéridons qui ſoutenoient les flambeaux, qui devoient ſans ceſſe éclairer ce triſte lieu. Quelques livres, un lit & une robe de couleur noire compoſoient le reſte des meubles. Telle étoit la diſpoſition de cette eſpece de tombeau, dans lequel j'avois réſolu de m'enſevelir tout vivant. Si les pleurs & les ſoupirs ne peuvent porter le nom de plaiſirs,

il eſt vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une perſone mortellement affligée. Tous les momens que je donnois à ma douleur m'étoient ſi chers, que je ne prenois preſque aucun ſommeil pour les prolonger. Deux mois ſe paſſerent, ſans que je penſaſſe même à me jetter ſur mon lit : ma ſituation ordinaire étoit d'être aſſis auprès de la table ſur laquelle repoſoit mon tréſor, de le contempler en ſoupirant, de lui adreſſer la parole comme ſi j'euſſe eu Selima devant les yeux, & de lui donner ſouvent mille baiſers en l'arroſant de mes larmes. Je m'imaginois que ce cœur autrefois ſi tendre répondoit encore à mes ſentimens, qu'il plaignoit mes peines, & qu'il approuvoit les témoignages de ma fidelité & de mon amour. Quelquefois je panchois ma tête abbatue ſur la table ou ſur le dos de ma

chaiſe, & le ſommeil fermoit mes yeux pendant quelques momens, mais mes gemiſſemens en devenoient plus vifs à mon reveil. Je jettois des cris, & je pouſſois des ſoupirs qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'apprehenſion qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre valet ſe mettoit à pleurer, en voiant le pitoiable état où j'étois. Il ſe retiroit ſans parler, lorſqu'il m'avoit trouvé dans ma poſture ordinaire. Je mangeois peu, je dormois encore moins; je liſois même très-rarement. Il eſt incroiable que j'aie pu paſſer un an tout entier dans cette maniere de vivre; c'eſt le Ciel ſans doute qui prit ſoin de me conſerver la ſanté du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux ſur le danger de mon ame; car je perdis toute idée de Religion pendant cette fatale année; ou ſi je penſai quelquefois à Dieu, ce

fut pour l'accuſer de rigueur & d'injuſtice.

Quelque ſolitaire que ſoit la ſituation de Veniſi, il étoit impoſſible qu'étant ſi proche de Rome le bruit de mon avanture ne s'y répandît pas à la fin. On en apprit toutes les circonſtances, & chacun plaignit mon malheur en même tems qu'on admiroit ma réſolution. M. l'Abbé de la Trimouille fut le premier, que l'amitié & la compaſſion amenerent à Veniſi. Quoique j'euſſe défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maiſon, ils ne crurent point que mes ordres regardaſſent un homme de cette diſtinction. Je fus ſurpris de voir cet illuſtre Abbé entrer dans ma chambre, ſans m'avoir fait avertir de ſon arrivée. Où ſuis-je? me dit-il en m'embraſſant; dois-je en croire mes yeux, & n'eſt-ce point une ombre que je vois

ſous la figure d'un homme ? Plût au Ciel, Monſieur, lui répondis-je, que je puſſe perdre bientôt ce reſte de figure qui me diſtingue encore des ombres! Je trouverois du moins en mourant, un repos que je ne puis plus eſperer ſur la terre. Vous n'y penſez pas, reprit l'Abbé de la Trimouille ; ſçavez-vous que votre vie appartient à Dieu, & que vous devez travailler à la conſerver, tant qu'il la juge néceſſaire au monde. Moi, repliquai-je, moi néceſſaire au monde ! Hélas ! que fais-je parmi les vivans ? Je les importune par mes gémiſſemens ; je les épouvante par mes cris, vous me paroiſſez vous-même effraié de ma préſence. Non, je ne ſçaurois trop invoquer la mort, puiſque la vie m'eſt inſuportable, & qu'elle ne peut plus me rendre utile à perſonne. Mais c'eſt vous-même, repartit-il, qui vous réduiſez à cette

inutilité : le remede eſt facile, que ne faites-vous un effort pour vous rendre à ce que la Religion & la raiſon demandent de vous. Un deuil ſi long & ſi extraordinaire n'honore-t-il pas aſſez la cendre de votre épouſe ? Lui rendrez-vous la vie en vous faiſant mourir pour elle? Songez que ſi Dieu permet qu'elle entende vos pleurs, & qu'elle ſoit encore ſenſible à votre amour, il n'eſt pas croiable qu'elle prenne plaiſir à vous voir paſſer vos jours dans une triſteſſe qui vous conſume : Si elle ignore ce que vous faites pour elle, vous perdez vos peines, & vous irritez Dieu en vous revoltant contre ſes volontés.

Monſieur de la Trimouille me fit quantité d'autres raiſonnemens de la même nature, & conclut enfin qu'il falloit que je retournaſſe à Rome avec lui. Ma douleur étoit trop ingenieuſe &

trop opiniatre, pour ceder ſi facilement. Je combattis toutes ſes raiſons, & je conclus à mon tour, que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'aſſura de la continuation de ſon eſtime, & me promit de m'honorer ſouvent de ſa viſite. Je me vis en peu de tems aſſiegé par un nombre conſiderable de perſonnes de diſtinction, que la curioſité ou l'amitié attiroient chez moi. Ils emploierent les mêmes raiſons pour me faire renoncer à un genre de vie ſi triſte. Je leur oppoſois les mêmes réponſes. Enfin las d'être expoſé aux diſcours de tant de conſolateurs importuns, j'avois pris la réſolution de chercher un aſile moins connu, lorſqu'un jour on m'annonça la viſite d'un Gentilhomme François qui ſe diſoit de mes parens; l'aiant fait introduire, je fus frappé effectivement de quelques-uns

de ſes traits ; mais c'étoit un ſouvenir ſi confus, que je ne pûs me le remettre. Il ſembloit attendre néanmoins que je le reconnuſſe ; & voiant à peu près ſon deſſein, je lui dis que ſon viſage n'étoit pas étranger pour moi, & qu'il me feroit plaiſir de ſe faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en ſe jettant à mon cou ; & m'aiant tenu quelque tems embraſſé ſans parler, Ah ! mon cher Marquis, s'écria-t-il, ne reconnoiſſez-vous pas le Chevalier de... qui vous a toujours ſi tendrement aimé ? Dans quel état vous revois-je ? Hélas ! qu'ai-je appris ? La fortune ne ſe laſſe donc pas de ſes injuſtices ? Serez-vous toujours aimable, & toujours malheureux ?

J'avoue que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le Chevalier de.... On a vû dès le commencement de ces Memoires, que

j'avois eu de l'inclination pour lui dès ſon enfance. D'un autre côté ſa vûe me fit rappeller tout d'un coup le ſouvenir de mon pere. Ces deux idées m'attendrirent: je lui rendis ſes careſſes; & l'aiant fait aſſeoir, Vous voiez, lui dis-je, à quel point le Ciel m'a rendu miſerable. Je ne parle point des malheurs que vous connoiſſez, & dont vous avez été témoin, ni de ceux que j'ai eſſuiés depuis dans tous les endroits où mon mauvais ſort m'a conduit. Celui qui cauſe aujourd'hui mes gémiſſemens, les réunit tous. Je me conſume depuis dix mois dans les pleurs, & je tache de hâter ma mort, comme l'unique bien qui me reſte à eſperer. Mais vous, mon cher Chevalier, par quel hazard vous trouvez-vous dans cette triſte maiſon? Que me direz-vous de mon pere, de vous même, & de toute la famille?

Le Chevalier commença par m'aſſurer

m'assurer que mon pere se portoit bien, & qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui qu'il avoit ressenti en apprenant que j'avois été tué en Servie par les Turcs : il me dit que Scoti qui m'avoit cru mort avec Monsieur de Marienet & le reste du détachement, avoit rapporté cette fausse nouvelle à son retour d'Allemagne ; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours pour une affaire d'importance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public ; que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord causé quelque embarras ; mais qu'aiant été instruit de tout par Monsieur le Cardinal de Janson, & par Monsieur l'Abbé de la Trimouille, l'assurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie ; & qu'il étoit venu aussitôt avec un empressement extrême pour partager

avec moi mes douleurs, & pour m'offrir les ſoulagemens qu'il croioit y pouvoir apporter. Il me raconta enſuite les changemens qui étoient arrivez dans la famille; la mort de la Comteſſe ſa mere, & celle de ſon frere aîné, qui n'avoit pas laiſſé d'enfans; de ſorte qu'il ſe trouvoit leur unique heritier : mais qu'aiant été engagé dès ſa jeuneſſe dans l'ordre des Chevaliers de Malthe, il avoit fait des vœux; & que c'étoit pour s'en faire relever, qu'il avoit entrepris le voiage de Rome. Il me proteſta que je ſerois le maître de ſes biens plus que lui, & qu'il ne les vouloit emploier qu'à me reconduire en France, & à m'y faire oublier mes infortunes paſſées. Enfin ce généreux Chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendreſſe & de la plus ſincere compaſſion.

Je lui en donnai auſſi de la reconnoiſſance la plus vive. Je vois bien, lui dis-je, mon cher Chevalier, que le Ciel veut retarder ma mort, puiſqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un ſentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous même me touche beaucoup ; ce que vous m'avez dit de mon pere me fait naître une forte envie de le revoir. Je conſens à retourner en France. Pour la promeſſe que vous me faites de m'y rendre heureux, elle eſt bien une preuve de votre généroſité ; mais elle ne ſçauroit flatter mon eſpérance. Ma deſtinée eſt de ne l'être en aucun lieu ; & ſans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai aſſez de mortels ſentimens qui m'occupent pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voiez-vous cette boëte, continuai-je en lui montrant

le cœur de Selima, voilà le tombeau de mes plaisirs, & la source éternelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux pour moi, que celui de la mort, où mon cœur se rejoindra à celui de ma chere épouse, qui est ici renfermé. Le Chevalier prit la boëte entre ses mains, & la baisa respectueusement. Je lui fis voir le portrait de celle à qui ce précieux reste avoit appartenu. Il en fut charmé comme de la plus belle chose qu'il eut jamais vûe. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ses admirables qualités, & de la tendresse infinie qu'elle avoit pour moi : chaque parole me coûtoit quelques larmes ou un soûpir.

Après avoir passé quelques heures dans un entretien si doux, le Chevalier me pria d'accorder la permission d'entrer dans ma chambre à Scoti, qui mouroit de

hors de l'impatience de me voir. Quoi, lui dis-je, Scoti est avec vous? Qu'il entre ; je le veux voir promptement. Ce fidele valet se jetta à mes pieds en entrant ; il les mouilla de ses pleurs, & me dit mille choses, telles que l'excès de sa joie les lui inspiroit. Je lui fis raconter la maniere dont il étoit revenu en France après m'avoir cru mort. Il se tira bien de ce récit, & il nous exprima d'un air si touchant la douleur que ma perte lui avoit causée. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers le Chevalier, & nous surprit par ce compliment qu'il lui adressa : Monsieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre valet de chambre, & c'étoit la plus heureuse condition que je pûsse espérer après avoir perdu mon cher Maître ; mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le

retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour employer le reſte de ma vie à ſon ſervice. Le Chevalier prévint ma priere, en aſſurant Scoti qu'il y conſentoit de tout ſon cœur, & qu'il trouvoit ſa demande fort juſte. Ainſi ce pauvre garçon reprit auprès de moi la place qu'il avoit occupée ſi longtems.

J'offris au Chevalier d'écrire en ſa faveur à Monſieur le Cardinal de Janſon, & à d'autres perſonnes, dont j'avois l'honneur d'être connu particuliérement, & qui pouvoient avancer ſes affaires. Son mérite joint à mes recommandations les fit réuſſir plûtôt qu'il ne l'eſpéroit. Je ne quittai point ma maiſon de Veniſi juſqu'au tems de notre départ. Mais quoique je ne changeaſſe rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les viſites de di-

verſes perſonnes qui me faiſoient cet honneur. La converſation rouloit toujours ſur le mérite de Selima, ſur la conſtance de mon amour, & ſur l'excès de ma triſteſſe. Un Eccléſiaſtique d'un rang diſtingué me raconta un jour cette hiſtoire, à cauſe du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte V. aiant été élevé à la premiere dignité de l'Egliſe, travailla comme les autres Papes à l'agrandiſſement de ſa famille. Parmi ſes parens il y en avoit un qui s'appelloit du même nom que lui, c'eſt-à-dire, Perretti, & dont l'eſprit promettoit beaucoup, quoiqu'il n'eût point eu d'autre éducation que celle qu'on donne à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme étant venu à Rome fut préſenté au Pape, qui lui propoſa d'entrer dans l'Etat eccleſiaſtique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidi-

té, malgré ſes inclinations, qui y étoient fort oppoſées. Il fit en peu de tems ſes études avec tant de diſtinction, qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers Emplois, & le Pape lui ordonna de prendre les Ordres ſacrés dans cette vûe. Mais Perretti, que la qualité de parent du Pape, & le commerce du monde avoient déja formé, ſe ſentit aſſez de hardieſſe pour ne plus déguiſer ſa répugnance. Sixte V. ſurpris en voulut ſçavoir la raiſon. Perretti prit ce moment pour ſe jetter à ſes pieds, & pour lui ouvrir ſon cœur. Dans le tems qu'il n'étoit encore qu'un pauvre payïſan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beauté de la fille du Seigneur de ſa Paroiſſe, qui ſe nommoit le Signor Monetto, & l'amour s'étoit gliſſé dans ſon cœur. La fortune

n'avoit point changé ſes ſentimens. Il confeſſa au Pape, que s'il avoit aſſez de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouſer ſa maîtreſſe. Après avoir balancé un moment, Sixte V. y conſentit. Perretti part avec cette heureuſe permiſſion, demande ſa fille au Signor Monetto, qui ſe crut trop honoré de devenir allié du Pape, & revient à Rome après ſon mariage pour préſenter ſon épouſe au Chef de l'Egliſe. Elle parut aimable aux yeux de toute la Cour Romaine. Perretti jouiſſoit de ſon bonheur en attendant les bienfaits de ſon parent qui ne pouvoient lui manquer, lorſqu'une mort imprévûe lui enleva ſa chere épouſe dans la premiere année de leur mariage. Ce coup abbatit ſa conſtance. Il réſolut de ſe dérober au monde pour ſe livrer tout en-

tier à ſa douleur. Par le credit qu'il avoit en qualité de parent du Pape, il obtint ſecrétement qu'on le laiſſât deſcendre dans le caveau où ſon épouſe avoit été renfermée; il y prit des proviſions pour longtems, & de quoi s'éclairer dans l'obſcurité. Là ſeul, & uniquement occupé de ſa perte, il paſſa deux mois, ſans que perſonne pût ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le Sacriſtain de l'Egliſe où étoit le caveau, qui avoit ſeul le ſecret de Perretti, crut s'ouvrir un chemin aux honneurs, en découvrant au Pape cette lugubre hiſtoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui; & dégoûté du mariage par un ſi malheureux ſuccès, il embraſſa l'Etat eccléſiaſtique, & poſſeda enſuite une des plus éclatantes dignités de l'Egliſe.

Monſieur Sachetti qui me rapporta cette hiſtoire, en prit oc-

caſion de m'exciter à prendre le parti de l'Egliſe, pour me remettre, diſoit-il, de mes longues agitations par une vie douce & tranquille. Je n'étois point en état de goûter ce conſeil. Je demeurai dans la réſolution de retourner en France. Nous partimes de Rome après que j'eus rendu les civilités que je devois à mes amis, & nous arrivames heureuſement à Marſeille ſur une Galere du Pape, qui portoit Monſieur le Nonce. Nous primes auſſitôt le chemin de notre Province. J'eus la douce conſolation de retrouver mon pere, & de décharger ma douleur dans ſon ſein. La ſatisfaction que j'avois à le voir ſouvent & à l'entretenir, me fit céder aux inſtances du Chevalier, qui me preſſoit fortement de choiſir ma demeure dans ſon Château. J'y paſſai pendant quelques années une

vie ſolitaire, & pleine de langueur, inſenſible aux divertiſſemens que cet oncle aimable tâchoit de me procurer, & toujours poſſédé d'une ſombre & profonde triſteſſe. Je l'engageai à ſe marier preſque malgré lui: ſon deſſein étoit de partager ſes biens avec moi pendant ſa vie, & de faire ma fille en mourant ſon heritiere univerſelle. Je m'oppoſai à cette généreuſe inclination. Il faut, lui dis-je, que notre maiſon ſubſiſte, & que vous laiſſiez un ſucceſſeur; peut-être conſentirois-je à votre envie ſi ma fille étoit d'un autre ſexe; mais je ſerai trop content, ſi vous voulez bien me promettre de prendre ſoin d'elle, au cas que ma mort arrive avant ſon établiſſement.

La petite Julie croiſſoit à vûe d'œil. Je lui avois donné ce nom en mémoire de ma chere ſœur.

Elle repréſentoit ſi parfaitement ſa mere, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre, quand on avoit vû le portrait de Selima, que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou ſix ans, Julie paroiſſoit ſentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois, en voiant mes triſtes regards s'attacher ſur elle, & la conſidérer longtems d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me conſoler par ſes petites careſſes. Je lui montrois le portrait de Selima, & je l'accoûtumois à regretter une mere dont elle auroit fait les délices. Comme Agade n'avoit pas les manieres aſſez Françoiſes pour l'élever auſſibien que je le ſouhaitois, je la mis pour quelques années dans un Couvent célebre de Religieuſes, où l'on recevoit de jeunes perſonnes de qualité, pour leur donner l'éducation. Agade voulut la ſuivre; ce que j'eus quel-

que peine à obtenir de la Supérieure du Couvent.

Peu de tems après, je perdis mon pere : il mourut de la mort des Saints, après avoir vêcu comme eux. J'étois auprès de lui lorſqu'il rendit le dernier ſoupir. Je lui demandai en grace de m'obtenir de Dieu celle de le ſuivre bientôt. Il me le promit d'un viſage riant, & qui ne ſe ſentoit point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verſer des larmes, ce n'étoit point de ces larmes ameres, que la douleur arrache. Je trouvois au contraire de la douceur à penſer que la vie ſainte de mon cher pere alloit être couronnée. Je conſidérois ſon bonheur avec des yeux d'envie. Il eſt au port, diſois-je; hélas! le rejoindrai-je bientôt? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prieres.

Mes occupations ont été ſi

ſimples dans la ſuite de ma vie, qu'elles ne méritent point un détail qui n'auroit rien d'intéreſſant. Le Chevalier qui porte à préſent le nom de Comte de..... n'a rien relaché juſqu'au jourd'hui de ſa généreuſe amitié. Il m'a preſſé même fort longtems de penſer à un ſecond mariage; & les inſtances qu'il m'a faites ſur cet article, ſont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais cauſé. Lorſque ma fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire ſonger à ſon établiſſement. Je trouvai qu'en effet il étoit tems de la retirer du lieu ſolitaire où elle étoit. Je me rendis moi même au Couvent, dans le deſſein de l'en faire ſortir, & de l'amener au Château du Comte. On ne peut être plus ſurpris que je le fus de la réponſe qu'elle fit à cette propoſition. Mon cher papa, me dit-elle, je

vous conjure de me laiſſer toute ma vie dans cette ſainte retraite. Je ſens que la volonté divine m'appelle à l'état religieux ; je n'attendois que le bonheur de vous voir, pour vous demander votre conſentement ; j'oſe eſpérer que vous ne me le refuſerez pas.

Je fus quelque tems incertain ſur la maniere dont je devois lui répondre. Enfin je l'aſſurai que je l'aimois trop pour vouloir gêner ſes inclinations, & qu'elle me verroit conſentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuſe. Mais, ajoûtai-je, ſongez-vous bien, ma fille, au chagrin que votre réſolution va me cauſer ? Quoi ! vous voulez abandonner votre pere qui vous regardoit comme ſon eſpérance & ſa conſolation, & qui ſe promettoit de paſſer le reſte de ſes jours avec vous ! Prenez du moins du tems

pour y faire une ſerieuſe attention. Je veux abſolument que vous ſortiez aujourd'hui de cette Maiſon pour venir demeurer quelque tems avec moi. Vous ſerez libre d'y retourner, ſi vous perſiſtez dans vos ſentimens. Je la ramenai ainſi au Château. Le Comte à qui j'appris ſon deſſein, emploia toute ſon adreſſe pour lui ôter cette idée mal entendue de dévotion. Elle l'écoutoit avec douceur, elle badinoit même agréablement avec lui; mais ſon eſprit demeuroit inflexible, & rien ne paroiſſoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la viſite & les hommages de toute la jeune Nobleſſe du canton. Elle faiſoit ſemblant de ne point s'appercevoir de l'empreſſement qu'on marquoit pour elle. Les ſoûpirs de ſes amans la faiſoient rire, & elle nous divertiſſoit par le récit de leurs expreſ-

ſions tendres qu'elle traitoit de ridicules. Le Comte ſe deſeſpéroit de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour en retournant d'une viſite qu'il avoit rendue à un Gentilhomme de ſes voiſins, il me dit en riant qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, & qu'on lui ameneroit le lendemain l'amour même pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune Gentilhomme qui étoit arrivé nouvellement de Paris, & qu'il avoit invité à le venir voir. Il eſt vrai que je le trouvai d'une figure charmante en le voiant entrer au Château avec quelques autres Cavaliers. Je ne doutai point que ma fille, qui ne pouvoit avoir le cœur ſi dur qu'elle le faiſoit paroître, étant née d'un pere & d'une mere ſi tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune homme, s'il arrivoit qu'il en prît pour

elle. Le Comte ne tarda point à leur procurer l'occaſion de ſe connoître : leurs regards ſe rencontrerent bientôt ; ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois les yeux attentifs ſur ma fille. Elle s'appercut que je l'avois ſurpriſe dans le moment qu'elle jettoit un coup d'œil ſur le jeune Marquis. Elle en rougit, & elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le ſoir un peu malicieuſement, que j'aurois ſouhaité que Monſieur le Marquis de ..., qui me paroiſſoit lui vouloir du bien, eût pu lui plaire ; qu'il me plaiſoit beaucoup à moi-même, & que j'en aurois fait volontiers ſon époux. Elle me répondit avec un dédain de commande, qui étoit démenti par ſa douceur naturelle, que je ſçavois de quel époux elle avoit fait choix, & qu'elle n'attendoit que mes or-

dres pour aller prendre les feuilles chaînes qu'elle vouloit porter. Eh ! ma chere fille, interrompis-je en l'embraſſant, pourquoi me fais-tu myſtere de ce qui ſe paſſe dans ton cœur ? Pourquoi te contraindre avec un pere qui t'aime, & qui ne ſouhaite que ta félicité ? Tu me déguiſes en vain tes ſentimens, je les ai pénétrez ; le Marquis t'eſt plus cher que tu ne veux l'avouer, plus cher que tu ne le penſes peut-être toi-même. Sa rougeur & ſon trouble acheverent de me perſuader qu'elle aimoit. Le jeune Marquis qui en étoit devenu amoureux juſqu'à l'excès, & qui ne croioit plus pouvoir vivre ſans la voir, me pria d'approuver ſa paſſion, & de lui permettre quelque eſpérance. Il ne laiſſa plus paſſer de jours ſans venir au Château. Le mariage ſe fit enfin avec une égale ſatisfaction des deux amans

& l'applaudiſſement général de toute la Nobleſſe du Payïs. Je donnai à ma fille tout l'argent qui me reſtoit avec les pierreries & les bijoux de mon épouſe ; ce qui montoit du moins à la ſomme de deux cens mille francs. Le Comte dont la généroſité n'avoit pas de bornes, lui fit préſent en pur don d'une de ſes plus belles terres.

N'aiant plus rien à prétendre ni à déſirer au monde, je me déterminai à le quitter entiérement pour achever ma triſte vie dans la retraite. Les Peres.... à qui je m'adreſſai, conſentirent à me recevoir dans une de leurs Abbaïes, où la libéralité du Comte fournit à mon entretien par une honnête penſion. J'y attens tous les jours le bienheureux moment qui me réunira avec tout ce que la cruelle mort m'a ravi ; & je

n'en ſors que deux fois chaque année, pour aller voir mon cher Comte, & ma chere fille, dans leurs terres.

Fin du ſecond Tome.

TABLE
GENERALE
DES MATIERES
DES MEMOIRES
DU MARQUIS DE***

a *déſigne le Tome I.* b *déſigne le II.*

A

ABBE', amoureux de la femme d'un Machiniſte de l'Opera de Rome. *b.* 145. Ce qu'il fit, eſperant en venir à bout. 146. *& ſuiv.*

Agade, femme du Serrail, amie de Selima, obtient ſa liberté par le moien de Salem. *b.* 99. eſt chargée du ſoin de la petite Julie après la mort de Selima ſa mere. 182. veut la ſuivre dans le Couvent où elle étoit en penſion. 206.

Agnès (la Mere) Religieuſe du Port-Royal, prend fort à cœur la conver-

sion de M. de Rosambert. *a.* 176. lui fait promettre de l'aller voir de tems en tems. 177.

Amasie, Ville capitale de la Province de ce nom. *b.* 26. 27.

Amulem, fils d'Elid Ibezu, apprend la Musique, & à jouer du Théorbe. *b.* 33. Etant sorti du Serrail, demande à Salem la traduction de Telemaque. 49. l'estime qu'il avoit pour lui: lui facilite le moien de voir Selima au Serrail. 52. Fait tout ce qu'il peut pour appaiser son pere, quand il trouva Selima dans la chambre de Salem. 55. Assure Salem de ramener l'esprit de son pere, & lui dit de prendre un peu patience. 58. 59.

Va à Andrinople voir son oncle Mamelic qui étoit à l'extrémité. 63. la succession qu'il en eut. *ibid.* se résout d'aller voir Constantinople avec Salem. 65. la rencontre qu'ils firent de l'équipage de chasse du Sultan, &c. 66. 67. le dessein qu'il prit de délivrer la Sultane Oscine des mains du Grand Turc. 69. 70. le présent qu'il fit à un Esclave pour le gagner. 71. achete quelques Esclaves pour la maison de son pere. *ibid.*

Les billets qu'il écrivit à la Sultane

ne, & à l'Eſclave qu'il avoit gagné. 73. 83. lit le Telemaque, qu'il montre enſuite à ſes amis. 79. Entreprend de délivrer Oſcine des mains du Sultan ; les moiens qu'il emploia pour cela, & tout ce qu'il fit acheter. 84. *& ſuiv.* Tient conſeil ſur l'endroit où il doit prendre terre. 92.

La joie que lui montra ſon pere à ſon retour. 92. Donne la clef du Serrail à Salem. 93. Ce qu'il lui dit quand il lui propoſa d'épouſer Selima, & de le renvoier en France. 96. 97. La ſomme qu'il lui donna la veille de ſon départ, avec des diamans pour Selima. 99.

Ancêtres du Marquis de . . . établis depuis pluſieurs ſiecles dans une Province voiſine de la France, &c. *a.* 2. Pourquoi ils ſe déterminerent à devenir tout-à-fait Eſpagnols. 3.

Andrinople, Ville de Turquie, appellée Endrem par les Turcs. *b.* 10. Ses Palais & ſes maiſons magnifiques. *ib.*

Armée Hollandoiſe, groſſie tout d'un coup par la déſertion de la plus grande partie des troupes du Roi Jacques. *a.* 225

M. Arnauld, Directeur du Port-Roial des Champs, inſtruit M. de Roſan-

bert du ſujet des conteſtations qui diviſoient alors l'Egliſe Romaine. *a.* 176. lui fait de ſeveres reprimandes touchant le meurtre qu'il avoit commis. 184. *& ſuiv.*

Arrêt obtenu par la Comteſſe de . . . qui déclare ſes enfans uniques heritiers de M. le Comte de . . ., & le Marquis de . . . déchu de toutes ſes prétentions. *a.* 213

Avocats célebres, conſultez ſur la ſucceſſion du grandpere du Marquis de . . . *a.* 212. ce qu'ils en dirent. 215.

B

Bade (le Prince de) s'avance vers les Infideles pour les combattre. *a.* 244. 259. 260. tient conſeil ſur la marche qu'il doit faire. 261. les défait entiérement. 264. ſe réſout de s'emparer de Vidin avant que la Campagne finiſſe. 267. met ſes troupes dans la Tranſylvanie & dans la Valachie. 268. fait préſent au Marquis de . . . d'une Compagnie de Dragons. 269.

Beglirbey de Bulgarie, ami d'Elid Ibezu, eſt chargé de conduire Salem à Andrinople. *b.* 9. aiant entendu par-

let de l'adreſſe de Salem à mener un cheval, en voulut voir l'épreuve. 28. 29.

Bibliothecaire. Celui de Saint Victor accoûtumé ſi fort à voir le Marquis de... & M. de Roſambert, qu'il leur prêtoit des livres. *b.* 97.

Boëte d'or, faite exprès pour y mettre le cœur de Selima. *b.* 182.

M. Boileau prié à ſouper par M. de Roſambert, avec M. de Moliere. *a.* 171. raconte la plaiſante querelle qu'il avoit eue avec M. Mocolieri Envoié de Veniſe. 173.

M. Boſi, Médecin, explique à Salem les tours des Operateurs. *b.* 151. *&c.*

Bouhours (le Pere) Jeſuite; ſa politeſſe dans ſes entretiens. *a.* 191. fait préſent de quelques-uns de ſes ouvrages à M. de Roſambert & au Marquis de... 192. la converſation qu'ils eurent enſemble dans la Bibliotheque des Jeſuites. 193. 194.

La Brie, fidele valet du Marquis de... envoié par lui en France pour s'informer de l'effet qu'avoit produit ſa fuite, & de la diſpoſition de ſon grandpere à ſon égard. *a.* 21. 34. Les triſtes nouvelles qu'il en apporta. 21. apprend au Marquis de... que ſon

pere étoit allé ſe faire Chartreux. 82. l'avertit que la Comteſſe de ... faiſoit ſes préparatifs pour s'en aller. 206. eſt le mieux partagé au départ du Marquis de ... 219.

Broye (M. de la) Capitaine de Cavalerie, va chercher lui-même un Cavalier de ſa Compagnie, pour venir panſer du ſecret M. de Roſambert bleſſé. *a.* 110. Les difficultez que fit le Confeſſeur là-deſſus. 111. 112.

C

Cadis, Juge Turc, devant qui Salem fut mené, étant accuſé par un renégat d'avoir blaſphémé contre le prophete Mahomet. *b.* 19.

Le C.... arrivé à Genes pour aller voir le Comte de R.... *b.* 111. Son entretien avec le Marquis au ſujet de ce Comte qui s'étoit fait Religieux. 112. *& ſuiv.* Demande au Marquis ſi Selima étoit Chrétienne, ſi elle avoit reçu le Baptême, & le preſſe de l'épouſer. 115.

Vont enſemble à l'Abbayie de .... voir le Frere N.... 116. La converſation qu'ils eurent enſemble. 117. 118. paſſent la nuit dans l'Abbayie. 120. conſeille au Marquis d'al-

ſer paſſer l'hyver à Rome. 130.
Le Cardinal de Janſon ſe trouve à Rome à l'arrivée du Marquis. *b.* 131. lui procure une maiſon ſur la place Navonne ; le prie à dîner, & l'exhorte à épouſer Selima, &c. 132. Le ſervice qu'il lui rendit auprès de Meſſieurs les Inquiſiteurs. 158. 159.
Caſalmach, riviere qui paſſe au travers de la ville d'Amaſie. *b.* 26.
Cavalier (vieux) de la Compagnie de M. de la Broye ; le ſecret admirable qu'il avoit pour guérir les plaies. *a.* 110. la récompenſe qu'il reçut de M. de Roſambert, après l'avoir guéri. 116.
Chartreux. Le Pere Prieur avertit le Marquis de... du jour que ſon pere devoit faire Profeſſion. *a.* 196. Veut que le fils dîne avec le pere. *ibid.* L'hiſtoire qu'il leur raconta d'une Dame pendant le dîner. 198. *& ſuiv.*
La Chêſnaye, Mouſquetaire, propoſe une partie de triomphe à M. de Roſambert. *a.* 101. veut enſuite jouer au lanſquenet. 102.
M. le Chevalier de... préſente le Marquis au Prince de.... *b.* 106. Ce qu'il lui dit en particulier touchant ce Prince. 107. 129.

M. Chevalier, Gentilhomme de Normandie, Lieutenant du grandpere du Marquis de . . . *a.* 7. comme il fut récompenſé pour un ſervice qu'il lui avoit rendu dans une bataille. 8. Ce qui eſt arrivé au ſujet de ſa fille dans une partie de chaſſe. 9. *& ſuiv.* Son impatience d'aller voir ſes petits fils, apprenant leur arrivée au Château du Comte de . . . . 49.

Part en poſte pour ſe rendre auprès de ſa fille malade. 57. Conſeille à ſon petit-fils de faire les funerailles du Comte de .... ſon grandpere. *ibid.* lui dit qu'il faut ſe ſoumettre à la Juſtice, & part en poſte pour aller conſulter de célebres Avocats. 211. 212. Sa mort. 213.

Coffre trouvé dans les ruines de l'ancien Tuſculum, avec une inſcription deſſus. *b.* 169. le poignard qui étoit dedans. *ibid.*

Cogan (l'Abbé de) fait le perſonnage d'Abbé à la petite Comedie. *a.* 169. recite quelque ſcene de Racine. *ibid.* fait le rolle de Titus en perruque, & avec un habit galonné. 170.

Cologne a pour ſon nouveau Maître le Prince Clement de Baviere. *a.* 240.

Comedienne choquée de ce que M. de

Sevigny lui amenoit si tard trois personnes inconnues. *a.* 169. Ce qui la fit mettre après de bonne humeur. 170.
Commissaires établis pour examiner les comptes de Murini. *b.* 139.
Le Comte de... pere du Marquis de..? Le détail de son éducation, & de ses études à Paris. *a.* 5. 6. Son retour au logis de son pere, & comme il fut reçu de toute la Noblesse. 7. Ce que lui causerent les amours qu'il eut pour la fille de M. Chevalier, dans une partie de chasse. 9. *& suiv.*
Les remontrances que lui fit son pere sur ses amours. 15. 16. fait part de sa douleur à son amante; se résoudent à la fuite, & comment ils s'y prirent. 18. l'endroit où ils s'arrêterent, & se firent marier. 19. changent de noms. 20.
L'enfant qu'ils eurent, & l'amour qu'ils lui porterent. 20. 21. le chagrin que lui causa la nouvelle du remariage de son pere. 23. 24. raconte toute son avanture à M. Puget son hôte; s'associent ensemble pour le commerce; l'argent qu'il lui mit entre les mains, & ce qu'il lui rapporta de gain. 25. *& suiv.* Le nombre de ses domestiques augmenté, &

la table mieux ſervie. 29. l'application qu'il avoit à élever ſes enfans, & à leur faire apprendre toute ſorte de ſciences. 32. 33.

Se réſout d'envoier ſon fils & ſa fille au ſieur Comte de... ſon pere, pour tâcher de ſe reconcilier. 35. leur raconte l'hiſtoire de ſes amours, de ſa fuite & de ſon mariage. 36. leur apprend leur naiſſance, & le véritable nom de leur Maiſon. *ibid.* Envoie une lettre à ſon fils, pour lui apprendre la mort de ſa mere. 56. va au-devant de ſon fils, aiant appris la mort de ſa fille Julie. 73. *& ſuiv.*

Se retire chez les Peres de l'Oratoire, conſterné de la mort de ſon pere, de ſon épouſe & de ſa fille. 78. Retourne en France pour quelque tems, pour faire inhumer les corps de ſon épouſe & de ſa fille avec leurs ayeux. 79. appelle ſon fils dans ſa chambre; le diſcours qu'il lui tint. 80. 81. va enſuite ſe rendre Chartreux. 82. La lettre qu'il écrivit à ſon fils qui le fut voir. 86. 87.

La Comteſſe de ... ſeconde épouſe du Comte de.... grandpere du Marquis de... ſe réſout de ſortir de ſon Château pour ſe retirer chez ſon pere

avec ſes deux enfans. *a.* 205. *& ſuiv.* obtient un Ordre du Conſeil, qui portoit que le Marquis de . . . eût à ſortir du Château; déclaré illégitime, & exclus de l'héritage de ſes peres. 210. *& ſuiv.*

Cordelier, trouvé tard dans les rues avec des Dames. *a.* 133. raconte à M. de Roſambert, qu'il étoit Cordelier du grand Couvent, & qu'on l'étoit venu chercher pour aller confeſſer M. le Duc de Briſſac. 136. *& ſuiv.* comme on l'avoit trompé, & obligé de ſe ſauver avec les deux Dames. 142. 143.

Curé d'un bourg, homme de piété & de bon ſens, ſurpris du deſeſpoir du Marquis de . . . à cauſe de la mort de ſa ſœur Julie. *a.* 68. ce qu'il lui dit pour tâcher de le conſoler. 69. 70.

D

Demoiſelle, trouvée la nuit dans les rues avec ſa femme de chambre, & un Pere Cordelier. *a.* 129. *& ſuiv.* prie M. de Roſambert de la mener en quelque endroit où elle puiſſe ſe repoſer. 131. *& ſuiv.* lui découvre le deſſein que ſes freres avoient eu de la tuer, & par quel moien elle s'étoit

ſauvée. 135. *& ſuiv.* Ce qu'étoit ſon amant. 145. raconte ſes triſtes avantures. 150. regarde la fin de ſa vie fort proche. 151. fait voir la force de l'amour des femmes. 152. *& ſuiv.* reçoit de mauvaiſes nouvelles de ſon amant. 157. *& ſuiv.* ſe donne le coup de la mort. 162. 163. Ce que contenoit le billet qu'elle avoit écrit au Comte de Roſambert. 164. 165.

Diette de Ratisbonne, déclare la France & le Cardinal de Furſtemberg, ennemis de l'Empire. *a.* 243.

Donna Thecla, fille de Murini, belle & bien faite, aimée par un jeune écolier. *b.* 141.

E

Elid Ibezu, patron de Salem, le fait venir pour l'interroger, par le moien d'un Grec. *b.* 5. ce qu'il dit à Salem, apprenant qu'il étoit Chrétien, & qu'il ſçavoit le Latin & l'Italien. 6. 7. le fait venir preſque tous les jours chez lui, pour s'entretenir enſemble. 9. Le fait partir pour Andrinople, pour aller chez Mamelic ſon frere. *ibid.* Son retour de la guerre, demande des nouvelles de

Salem, & eſt ſurpris de l'entendre parler Turc. 21.

Il fait faire un habit fort propre pour Salem, étant fâché de le voir vêtu comme les autres eſclaves. 22. demande à ſon frere Mamelic Timec en mariage pour Salem. 23. ſon retour à Amaſie, tenant Salem à cheval preſque toujours à côté du ſien. 24. Admire l'adreſſe & la bonne grace avec laquelle il pouſſoit ſon cheval. 25. avec quelle joie Elid Ibezu fut reçu de ſes amis, de ſes femmes & de ſes enfans. 27. donne à Salem l'intendance de ſes écuries & de ſes jardins ; le diſcours qu'il lui tint. 27. 28.

Eſt charmé d'entendre Salem jouer du Theorbe ; l'exhorte à reconnoître la Loi de leur ſaint Prophete. 30. 32. 51. lui donne commiſſion d'aller tous les jours apprendre la Muſique à Amulem & à ſes trois filles. 33. veut avoir la traduction de Telemaque. 50. fait venir des Theorbes d'Italie. *ibid.* Son emportement contre Salem, l'aiant trouvé dans ſa chambre aux pieds de Selima, le feu aiant pris au Serrail. 54. le fait mettre en priſon. 55. le diſcours qu'il lui tint le

lendemain, en lui offrant Selima pour épouse. 56. 57.

Promet à son fils de laisser Salem tranquile sur sa Religion &c. 59. lui explique la Loi des Juifs & l'Alcoran. 61. 62. Reçoit des nouvelles d'Andrinople, que son frere étoit à l'extrémité; y envoie son fils Amulem, & Salem. 63. la joie qu'il eut de les voir revenir de leur voiage, & admire la beauté d'Oscine que son fils lui présentoit. 92. La mort d'Elid Ibezu. 97.

Etranger n'a aucun lien qui l'attache à la personne d'un Roi, & par conséquent aucune raison de le ménager. *a.* 236.

Les Etrangers ne peuvent atteindre à l'air que l'on trouve dans les Maîtres de Paris. 90.

Epîtres & Satyres d'Horace, & les Ouvrages philosophiques de Ciceron, livres utiles à instruire la jeunesse. *a.* 32.

Eunuques, ouvrent sans difficulté la porte du Serrail à Salem, aiant une des bagues de leur maître. *b.* 33. 34. lui donnent une clef pour y entrer jour & nuit. 52.

F

Fevre maligne, qui regnoit dans Rome, alarme le Marquis, lui aiant enlevé deux de ſes domeſtiques. *b.* 175.
Fracin, excellent Traiteur du fauxbourg Saint Honoré. *a.* 100. préſente la carte de dépenſe au Marquis de Roſambert. 105.
Fraſcati, petite ville agréable, remplie de maiſons de plaiſance des Seigneurs de Rome. *b.* 163.
Le Frere N..... Religieux à l'Abbaye de.... *b.* 111. reçoit la viſite du C.... *ibid.* reconnoît le Marquis qui accompagnoit le C.... 117. raconte ce qui l'avoit déterminé à quitter le monde. 118. 119.
Furies : leurs ſtatues affreuſes ; l'endroit où elles ſe voient. *b.* 168.

G

Genap, Turc, ami d'Elid Ibezu, chez qui Amulem fut loger à Conſtantinople. *b.* 71.
Gentilhomme François, oncle du Marquis, le va voir ; leurs embraſſemens &c

leurs careſſes reciproques. *b.* 191. 192. lui dit que le bruit avoit couru qu'il avoit été tué en Servie. 193. lui raconte les changemens qu'il y avoit eu dans la famille, & pourquoi il avoit entrepris le voiage de Rome. 194.

Baiſe la boëte où étoit le cœur de Selima. 196. conſent que Scoti reſte avec ſon ancien maître. 198. a deſſein de faire la petite Julie ſon heritiere univerſelle. 204. exhorte ſon neveu à ſe remarier, & de marier auſſi ſa fille. 207.

M. Godeau, Evêque de Vence, vient voir le Marquis de Roſambert bleſſé, & veut que le Cavalier faſſe en ſa préſence l'épreuve de ſon ſecret. *a.* 113. la maniere que cela ſe fit. 114. 115. Viſite tous les jours M. le Marquis durant ſa maladie. 117. Les conſeils & les inſtructions qu'il lui donne. 118.

Le Grandpere du Marquis de... ſecond de quatre freres du Comte de... vient offrir ſes ſervices à Louis XIV. *a.* 3. le tems qu'il l'a ſervi. 4. fut trouver le Roi pour lui remettre ſon emploi. *ibid.* retourne en ſa Province, ſe marie, ſe fait appeller le Comte de.... & donne le nom de Marquis

de... au fils qu'il eut. 5. Le ſoin qu'il eut de ſon éducation pendant ſa jeuneſſe. 6. le chagrin que lui cauſa ſa fuite avec ſon amante. 21. 22.

L'étonnement où il fut, apprenant des nouvelles de ce fils. 40. le ſaiſiſſement où il ſe trouva, quand ſes petits fils qui le furent voir ſe firent reconnoître. 46. 47. ſon grand mal de côté. 54. revoque l'acte qui deshéritoit ſon fils, & le fait ſon héritier. 55. ſa mort. 56.

Le Grand Seigneur; les Principautez qu'il donne au Comte de Tekeli pour le dédommager de la perte de ſes Etats de Hongrie. *b.* 64. Etablit une Imprimerie à Conſtantinople. 81.

Grec; jeune Grec amant d'Oſcine, déguiſé ſous l'habit d'un Eunuque, poignardé de la propre main du Grand Turc. *b.* 68. 69.

H

Herman de Bade (le Prince) approuve le Reſultat de la Diette de Ratiſbonne au nom de l'Empereur. *a.* 243.

Hiſtoire d'une Dame qui avoit mis ſon fils chez un Procureur, pour prendre

une teinture des affaires. *a.* 200. *& ſuiv.*

I

Jacques II. Roi d'Angleterre, eſt remené à Londres. *a.* 225. prend le parti de s'embarquer pour ſe retirer en France. 226. l'endroit où il fut arrêté. *ibid.* ſe retire pour quelque tems à Rocheſter par ordre du Prince d'Orange. 231. Ce qu'il dit au Marquis de... qui le gardoit. 232. ſe ſauve de Rocheſter avec ſon fils. 242.

Janiſſaires, hommes fort orgueilleux, font par deſeſpoir une décharge ſur les Spahis. *a.* 263. un de tué. 265. cinq mis en pieces. 266.

Janſon (M. de) nommé à l'Evêché de Beauvais en 1679. fait Cardinal par Alexandre VIII. *a.* 190.

Inquiſition, fameux tribunal, prend connoiſſance de la conduite de Miracoloſo Florizonti Opérateur, & le fait mettre en priſon. *b.* 157.

Julie, ſœur du Marquis de... va avec lui voir le Comte de... leur grand-pere paternel. *a.* 37. conviennent enſemble de la maniere qu'ils s'y prendront pour l'aborder. 38. 39. ſe jette à ſes genoux en ſe faiſant connoî-

tre. 45. Demande à ſon frere pourquoi il s'étoit levé ſi matin, & comment il ſe portoit. 53. les bons ſentimens qu'elle avoit de la mort. 59. 60. La maniere qu'elle fut tuée en chemin par des ſcélérats, & où ſon corps fut mis en dépôt. 65. *& ſuiv.*

Julie (la petite) fille du Marquis de... repréſentoit parfaitement ſa mere Selima. *b.* 204. conſoloit ſon pere par ſes petites careſſes. 205. La réponſe qu'elle lui fit quand il voulut la retirer du Couvent où il l'avoit mis. 208. ſa beauté lui attiroit la viſite & les hommages de la jeune Nobleſſe du canton; elle rioit des ſoupirs de ſes amans. 209. perſiſte toujours à vouloir retourner dans ſon Couvent. 211. 212. ſe réſout enfin à épouſer ſon jeune amant. 213.

L.

Lyourne, petite ville, remplie de marchands. *b.* 103.

Louis XIV. permet au grandpere du Marquis de... de vendre ſon Régiment, & d'en tirer tout l'argent. *a.* 4. Les feux de joie & les danſes qui ſe firent, quand il prit le nom de Grand. 87.

Ludovisio (le Prince). La belle vigne qu'il avoit aux environs de Frascati où il invitoit plusieurs Dames d'aller. *b.* 172.

M

Machiniste de l'Opera de Rome, jaloux de sa femme. *b.* 145. fait faire quatre colonnes pour une Alcove. 146. sa surprise entendant une de ces colonnes parler. 147.

Mamelic, frere d'Elid Ibezu : la maniere qu'il reçut Salem, & le fit habiller. *b.* 11. l'emploi qu'il lui donna *ibid.* la fierté de ce Turc. 12. va chez le Cadis, & lui demande la liberté d'aller voir Salem dans la prison. 20. la reprimande qu'il lui fit ensuite, l'aiant délivré de prison. 21. sa mort, & les biens qu'il laissa. 63.

Mariener (M. de) fils du Comte de Vieneratsz, fait connoître au Marquis de... plusieurs personnes de distinction. *a.* 250. le mene chez une de ses Maîtresses, où se fit un défi de débauche de vin. 251. *& suiv.* L'endroit où il fut tué. 272.

Le Marquis de... décrit ses malheurs. *a.* 1. Est né d'une Maison illustre qui a produit de grands hom-

mes. 2. Le détail & le jour de ſa naiſſance. 20. 21. Quand il commença à avoir un laquais. 29. L'amitié qu'il portoit à ſa ſœur Julie, & comme ils faiſoient tous deux l'admiration de chacun. 30. 31. Va en claſſe chez les Peres Jeſuites ; le profit qu'il fit dans les Humanitez. 32. 33.

La réponſe qu'il fit à ſon pere qui le vouloit envoier en France avec ſa ſœur, pour travailler à remettre la paix dans la famille. 36. 37. Son départ avec ſa ſœur, la Brie & Scotin. 38. conviennent enſemble de la maniere dont ils s'y prendront pour aborder leur grandpere paternel. 38. Ce que le Marquis répondit, le voiant encore indigné contre ſon fils. 41. *& ſuiv.* Se fait connoître à ce grandpere avec ſa ſœur, diſant qu'ils étoient ſes petits-fils. 45. La joie que les payiſans du bourg en témoignerent. 48.

Les ſonges affreux de ce Marquis. 50. court vîte à l'appartement de ſa ſœur, lorſqu'il fut éveillé, & lui raconte ſon reve. 51. 52. écrit une lettre à ſon pere, pour lui dire de venir en diligence voir le vieux Comte dangereuſement malade. 53. L'affli-

ction du frere & de la ſœur, de la mort de leur grandpere, & de la maladie de leur mere. 56. va prendre conſeil de ſon grandpere le Chevalier, s'il ira voir ſa mere malade. 57. fait faire les funerailles du grandpere avant de partir. *ibid.*

Son départ avec ſa ſœur; leur triſteſſe, & leur converſation ſur des ſujets affligeans. 58. *& ſuiv.* ſont arrêtez dans un bois par des ſcélérats. 63. ce qu'il en arriva. 64. 65. ſa grande triſteſſe de la mort de ſa ſœur. 67. ce qu'il fit étant arrivé au premier bourg. 68. *& ſuiv.* l'embarras où il étoit pour apprendre ſon malheur à ſon pere & à ſa mere. 72. envoie le Pere Gardien des Recollets, pour préparer ſon pere à de ſi triſtes nouvelles. 73. ſon évanouiſſement à la vûe de ſon pere. *ibid.*

Conduit avec ſon pere le cercueil de Julie dans un Couvent de Religieuſes. 74. le font enſuite tranſporter en France pour être mis avec ceux de leurs ayeux. 79. Sa ſurpriſe, apprenant que ſon pere étoit allé ſe rendre Chartreux. 82. part auſſitôt pour l'aller voir. 83. ce qu'il dit au Pere Prieur. 84. 85. s'en retourne fort tri-

te au Château. 88. Son départ pour Paris avec la Brie & Scoti. 89. se retire au fauxbourg Saint-Germain, évite les compagnies & les plaisirs; apprend la Musique, & à jouer de quelques instrumens. 90.

La connoissance imprévûe qu'il fit avec le Marquis de Rosambert, étant un jour à l'Académie. 90. l'amitié qu'ils contracterent ensemble, jusqu'à devenir inséparables. 91. *& suiv.* celle qu'il fit avec M. Racine. 194. assiste à la cérémonie de la Profession de son pere. 196. dîne avec lui & le Pere Prieur, qui raconta plusieurs traits édifians. 198. 199.

L'affaire qu'il eut avec la Comtesse seconde épouse de son grandpere paternel, au sujet de la succession. 205. *& suiv.* fait part à son grandpere maternel de ce qui s'étoit passé. 208. 209. est surpris du papier que les Huissiers lui présenterent. 210. met sa cause entre les mains d'un fameux Avocat, & se retire chez son grandpere. 213. est déchû de toutes ses prétentions, & a par grace une pension de mille écus, &c. 214. Les réflexions qu'il fit sur plusieurs choses. 215. 216.

Va remercier le Prince de la Tour-Taxis, de l'attention qu'il avoit eu pour lui, & conſent de le ſuivre juſqu'à Bruxelles. 217. 218. récompenſe quelques-uns de ſes domeſtiques. 219. ſe rend à la Haye, & s'introduit chez le Prince d'Orange. 221. 222. accepte la Lieutenance de ſes Gardes. 222. paſſe en Angleterre, pour y porter des exemplaires imprimez à la Haye. 223. ſe rend enſuite ſur la Côte pour attendre le Prince. 224. a ordre de lui de mener le Roi Jacques à Rocheſter. 231. ce qu'il dit au Roi. 233.

Regrette la commiſſion dont il s'étoit chargé, &c. les réflexions qu'il y faiſoit. 234. 235. Le billet qu'il écrivit au Roi Jacques ; prend la poſte le lendemain &c. 236. 237. pourquoi il avoit paſſé par Londres, en ſe ſauvant. 238. ce qu'il diſoit aux Officiers qu'il rencontroit. 239. ſe met ſur un Vaiſſeau, & arrive heureuſement à la Brille. 239. 240. les Villes par où il paſſa. *ibid.* s'arrête à Cologne à la Poſte, où il attendit Scoti. 241. lui demande comment il s'y étoit pris pour ſe ſauver. 242. a deſſein d'aller ſervir dans l'armée

Impériale contre les Turcs. 244.
Se rend à Vienne pour l'ouverture de la Campagne. 245. cherche à faire quelques connoiſſances; & comment il s'y eſt pris. 246. L'argent qu'il gagna au Comte de Vieneratſz, & l'honneur qu'il eut de ſouper avec lui. 247. 248. La converſation qu'ils eurent enſemble & avec ſes deux fils. 249. 250. eſt choiſi pour être ſpectateur d'un combat de débauche. 251. le conſeil qu'il donna à ſon ami. 253. 254. les réfléxions qu'il fit ſur les débauches des hommes. 257.
Part de Vienne pour aller joindre le Régiment de Roſech. 259. ſalue le Baron de Roſech. 260. Etoit derriere le Prince de Bade à la bataille contre les Turcs. 262. a le malheur d'être bleſſé à l'épaule. 265. eſt complimenté par M. le Prince ſur ſa bleſſure. 266. va à la priſe de Vidin, malgré les conſeils de ſes amis. 267. entre dedans, & ſauve la vie à l'Archevêque Grec. 268. ſe réſout de ſaluer le Prince avant ſon départ pour Vienne. *ibid.* entreprend le voiage de Vienne. 271. comment il fut pris par les Turcs. 272. 273. mis ſur un cheval, & mené chez Elid Ibezu.

Le même Marquis de.... ſes triſtes réflexions, ſe voiant en priſon. *b.* 1. la peur qu'il eut, entendant ouvrir la porte à minuit. 2. offre à Dieu ſes peines, & lui demande la force de les ſupporter. 3. les livres qu'il avoit dans ſes poches ; dit le Telemaque, & eſt enchanté de la morale qu'il y trouve. 4. eſt mis hors de priſon, & conduit devant Elid Ibezu pour y être interrogé. 5. ce qu'il lui répondit. 6. Eſt ſurpris de la politeſſe & de la bonté d'Elid Ibezu, & fait l'éloge des Turcs. 8.

Part pour Andrinople avec le Beglirbey de Bulgarie ; ſon nom changé en celui de Salem. 9. paſſe pour quelque Docteur de la Loi, aiant toujours ſes livres à la main, lié ſur une eſpece de chariot couvert. 10. eſt mené chez Mamelic frere d'Elid Ibezu, qui lui fit donner un gros habit, & couper ſes beaux cheveux. 11. lui donne le ſoin d'entretenir la propreté des ſalles & des meubles. *ibid.*

Apprend la langue Turque ; les deux avantures qui lui arriverent. 12. *& ſuiv.* ſalue en langue Turque Elid Ibezu à ſon retour de la guerre. 21. s'en retourne à Amaſie, à cheval comme

comme lui, & presque toujours à côté du sien. 24. ce qu'il lui disoit pour le desennuier. 25. Est connu du Beglirbey, qui veut l'entretenir, sur les éloges qu'il en avoit entendus, & sur son adresse à dresser les chevaux. 28. 29. Achete un Theorbe d'un Juif, dont il joua devant Elid Ibezu qui traitoit ses amis. 30.

Ce qu'il lui répondit, l'exhortant d'embrasser la Religion de Mahomet. 31. a ordre de lui d'aller tous les jours au Serrail apprendre la Musique à ses enfans, & à jouer du Théorbe. 33. 34. Est charmé de la beauté de Selima. 36. Va trouver Elid Ibezu, qui lui avoit donné ordre de lui aller parler; ce qu'il lui répondit. 36. 37. se resout de faire connoître à Selima l'amour qu'il avoit pour elle. 38. Le billet qu'il lui écrivit. 39. le chagrin que ce billet lui donna, craignant qu'elle ne le laissât tomber. 40.

Ce qu'il fit auprès de Timec, pour en sçavoir des nouvelles. 41. *& suiv.* reçoit un billet de Selima, & lui en écrit un autre. 44. 45. Les discours qu'ils tinrent ensemble. 46. 47. Le regret qu'il eut de la mort de Timec.

48. Traduit Telemaque en langue Turque pour la satisfaction de Selima & autres Dames. 49. 50. Mene Selima dans sa chambre, le feu aiant pris au Serrail; ce qu'il en arriva à l'égard d'Elid Ibezu. 53. *& suiv.*

La belle réflexion qu'il fit après ce que lui avoit dit Elid Ibezu. 58. lui montre la difference qu'il y a entre la pureté de l'Evangile des Chrétiens, & les desordres permis par l'Alcoran. 60. Accompagne Amulem qui va à Andrinople recueillir la succession de son oncle Mamelic. 63. Ce qu'il remarque de curieux dans cette ville. 64. tâche de détourner Amulem d'aller à Constantinople. 65. lui représente le péril où il s'exposoit, si la lettre qu'il écrivoit à Oscina étoit reconnue. 73.

Console l'Esclave Religieux presque nud, & lui fait donner un habit. 79. Brule d'envie de voir Selima, après son retour de Constantinople. 93. ce qu'il lui dit quand il la vit. 94. propose à Amulem son mariage avec Selima, & le remercie sur la réponse qu'il lui fit. 95. 96. La tristesse qu'il eut de la mort d'Elid Ibezu. 97. Va au Serrail apprendre à Selima, que

ſon frere lui avoit accordé la liberté de l'épouſer. 98. ſe donnent la foi l'un à l'autre, & ſe préparent à leur voiage. *ibid.*

Se fait paſſer pour un marchand Arménien, en arrivant à Satalie. 100. s'étant mis enſuite en mer, eſt jetté ſur la côte de Rhodes par un vent impétueux. 101. Arrive enfin à Livourne, & y prend un logement. 102. 103. s'y fait faire des habits à la Françoiſe. 104. change de réſolution, & va à Genes. *ibid.* prie quelques Dames de condition de trouver bon que Selima les aille quelquefois voir. 105. va rendre viſite au Prince & à la Princeſſe de.... qui étoient à Genes. 106. Ce que lui dit le Chevalier de.... de la paſſion de ce Prince pour les femmes, & de ſon amour pour Selima. 107. La réflexion qu'il y fit enſuite. 110.

Apprend l'arrivée du C.... à Genes. 111. Sa ſurpriſe, entendant parler du Comte de.... *ibid.* rend viſite à M. le C...., & lui explique le ſujet de ſa viſite. 112. 113. lui fait un récit abrégé de ſes avantures. 114. 115. Accompagne M. le C.... à l'Abbaye de.... 116. L'entretien

qu'ils eurent avec le Frere N***. 116. 117. L'altération que lui donna la rencontre d'un caroſſe à ſix chevaux, dont les glaces étoient fermées. 122. 123.

Trouve auſſitôt ſon laquais François, qui couroit à toute bride pour lui aller dire que ſon épouſe avoit diſparu &c. 124. court après le caroſſe, & ramene Selima. 125. Ce qu'il dit au Prince de... qui l'avoit emmenée. 126. 127. Va à Rome pour paſſer le reſte de l'hiver ſelon le conſeil de M. le C... 130. 131. Son mariage avec Selima; les cris de joie du peuple. 132. L'entretien qu'ils eurent enſemble. 134. *& ſuiv.*

Plaiſante avanture qui faillit à le jetter dans un grand embarras au ſujet d'un fameux Opérateur. 148. *& ſuiv.* Eſt obligé de retarder ſon voiage, à cauſe des couches de Selima. 159. Le deſir de revoir ſon pere, & les mouvemens dont il étoit quelquefois agité. 160. 161. ſe réſout de ne pas quitter ſitôt Rome; mene Selima voir la maiſon de campagne de Madame de Sanati à Fraſcati. 162. 163. y retourne le lendemain pour viſiter les ruines de l'ancien Tuſculum;

y emploie des ouvriers. 164. *& suiv.* La fraieur qu'il eut, le feu aiant pris à ſes cheveux. 170.

Accompagne Madame de Sanati à la nôce d'une jeune belle fille mariée à un petit boſſu. 173. 174. s'en retourne à Rome, & trouve le nombre de ſes domeſtiques diminué. 175. la réfléxion qu'il fit ſur la mort. 176. 177. L'inquiétude qu'il eut de la maladie de Selima, & de ſa mort. 178. *& suiv.* Engage le Médecin à lui porter dans une boëte d'or le cœur de Selima. 182. loue une maiſon dans un petit village appellé Veniſi. 183. ce qu'il y fit faire, & comment il y vêcut. 184. *& suiv.*

Les viſites que lui firent M. de la Trimouille & un Gentilhomme François ſon oncle. 187. 188. leur converſation. 189. *& suiv.* Le bruit qui avoit couru qu'il avoit été tué en Servie par les Turcs. 193. Déclare à ſon oncle qu'il a envie de revoir ſon pere. 195. lui montre la boëte d'or où étoit le cœur de Selima ſon épouſe. *ibid.* Eſt ſurpris de revoir Scoti ſon ancien valet, & lui fit raconter comment il étoit revenu en France, le croiant mort. 197. Offre à ſon oncle

d'écrire au Cardinal de Janſon en ſa faveur. 198. L'hiſtoire que lui raconta un Eccléſiaſtique. 199. *& ſuiv.*

Son départ de Rome, & ſon arrivée à Marſeille ſur une Galere du Pape. 203. prend le chemin de ſa Province, & a la conſolation de retrouver ſon pere. *ibid.* Demeure avec ſon oncle le Chevalier dans ſon Château. 204. l'engage à ſe marier. *ibid.* met ſa fille Julie dans un Couvent de Religieuſes. 205. la triſteſſe qu'il eut de la mort de ſon pere. 206. eſt preſſé par ſon oncle de penſer à un ſecond mariage, & de ſonger à l'établiſſement de ſa fille Julie. 207. Ce qu'il lui dit ſur la réponſe qu'elle lui fit quand il fut pour la faire ſortir du Couvent. 208. 209. tâche de lui inſinuer l'amour d'un aimable jeune homme, s'il en prenoit pour elle. 210. 211. fait ſes efforts pour l'y faire conſentir. 212. ce qu'il lui donne en mariage. 213. Se détermine enfin à quitter le monde, pour achever ſa vie dans la retraite. *ibid.*

La Marquiſe de.... la peine qu'elle eut de laiſſer aller ſon fils & ſa fille voir le Comte de.... leur grandpere. 37. 38. ſe trouve dangereuſement ma-

lade. 75. La nouvelle de la mort de sa fille Julie lui cause la mort. 76. 77.

Mezzo Morto, fameux Corsaire; l'enlévement qu'il fit à un jeune Grec, de son amante Osçine, dont il fit présent au Grand Turc. *b.* 68. le reconnoît à la chasse, & en avertit l'Empereur qui le poignarda. 69.

Milord Churchil, ou Malboroug, se rend au Camp du Prince d'Orange avec d'autres Seigneurs. *a.* 225. ce qu'il dit au General Warnef & au Marquis de ...., sortans du cabinet de ce Prince. 229. 230.

Miracolosa Florizonti, fameux Opérateur, versé dans les connoissances secrettes. *b.* 149. Le tour qu'il fit en présence de Salem. 150. 151. L'entretien qu'il eut avec lui touchant l'Elixir. 154. en fait prendre à Salem, & ensuite à Selima. 155. la récompense qu'il en reçut. 156. Pourquoi il fut conduit dans les prisons du Saint Office. 157.

Mocolieri, Envoié de Venise, s'échauffe contre M. Boileau, & le traite de petit Poëte. 172. 173.

De Moliere, prié à souper par M. de Sévigny de la part de M. de Rosam.

bert. *a.* 172. eſt chargé de dreſſer un Placet à M. le Chancelier. 175.
Morave, riviere. 260.
Monſquetaires. Le tour que deux jouerent au Marquis de Roſambert en lui offrant à dîner. 99. *& ſuiv.* La lettre qu'ils lui envoierent. 106. le rendez-vous derriere les Chartreux, où ils mirent l'épée à la main; les coups qu'ils lui donnerent. 108.
Muletiers, venans du côté de Genes; la réponſe qu'ils firent au Marquis, qui leur demandoit s'ils connoiſſoient l'équipage qui venoit de paſſer. *b.* 122. 123.
Muphti, le Pape des Turcs, eſt curieux de voir le Télemaque, & en veut avoir une copie. *b.* 79. Le diſcours qu'il tint à Salem ſur l'utilité des ſciences. 80. 81.
Murini, Receveur general des revenus Eccléſiaſtiques, homme extraordinairement riche. *b.* 138. Le nombre de ſes enfans; l'éducation qu'il leur avoit fait donner. *ibid.* Sa fortune tout d'un coup changée; eſt dépouillé de tous ſes biens. 139. abrégé de ſon hiſtoire. 140. *& ſuiv.* Comment il eſt rentré dans une partie de ſes biens, & fit caſſer la Sentence de

Theodoro amant de sa fille. 144. 145.
Mustapha II. à la chasse, accompagné de la Sultane sa favorite. *b.* 66. son équipage de chasse magnifique. *ibid.* pourquoi il tira son poignard, & le présenta à la Sultane. 67.

N

Nissa ville, se rend au Prince de Bade vainqueur. *a.* 226.
Nissave, petite riviere. *a.* 262.
Novibazar, petite ville de la Servie. *a.* 259.

O

M. *Olivier*, Trésorier de France, fait porter chez lui le Marquis de Rosambert blessé. *a.* 109. envoie chercher un Prêtre pour le confesser. 110. va lui même avec le Prêtre consulter l'Evêque de Vence sur la difficulté qu'il faisoit de le laisser panser du secret. 113.
Opérateurs, hommes publics, qui se vantent de posséder les plus rares secrets. *b.* 148.
Oscine, Sultane, amenée depuis peu au Serrail, accompagne le Sultan à la chasse. *b.* 67. pourquoi il la menaça de la pointe de son poignard. *ibid.*

l'abrégé de ſon hiſtoire. 68. 69. le billet qu'elle écrivit à Amulem. 82. eſt miſe dans un coffre d'oſier pour deſcendre par la fenêtre. 89. exprime ſa joie dans des termes qui charmerent ſon libérateur, qui en fit preſent à Elid Ibezu ſon pere. 90. 92.

P

Le Pere Prieur des Chartreux, ce qu'il dit au Marquis de ...., quand il fut pour voir ſon pere. *a.* 83. *& ſuiv.* le conſeil qu'il lui donna. 88.

Perretti, neveu du Pape Sixte V. fait ſes études en peu de tems, malgré ſes inclinations pour les Ordres ſacrez. *b* 199. 200. ſe jette aux pieds de ſon oncle, & lui declare l'amitié qu'il avoit pour la fille du Seigneur de ſa Paroiſſe, qu'il épouſa, & lui amena. 201. le tems qu'il fut avec elle, & ce qu'il fit après ſa mort. 202.

Le Prince & la Princeſſe de.... ſe trouvent à Genes à l'arrivée du Marquis de.... *b.* 105. informez du mérite de Selima, ſouhaitent de la voir. 105. admirent ſa beauté, & l'invitent au bal que le Prince vouloit

donner aux Dames de Genes. 106. envoient des rafraichiſſemens à Selima. 108.

Ce Prince l'enleve. 126. La réponſe qu'il fit au Marquis ſon époux, quand il la fit ſortir du caroſſe. 127.

Le Prince d'Orange. Les moiens dont il s'eſt ſervi pour ſe mettre la Couronne ſur la tête. *a.* 220. ſa maiſon remplie d'Anglois mécontens. 221. Accepte les ſervices du Marquis de... lui offre la Lieutenance de ſes Gardes. 222. apprend l'évaſion du Roi Jacques ſon beaupere. 225. donne ordre de le faire mener à Londres, aiant été arrêté. 226. fait venir le General Warnef, & le Marquis de ... 227. ce qu'il leur dit. 228. fait ſon entrée à Londres. 231.

Le Prince de la Tour-Taxis s'intereſſe à la fortune du Marquis de..., & lui offre ſes ſervices, *a.* 217. l'excite à paſſer au ſervice du Roi d'Eſpagne. 218.

Puget, Negociant, intime ami du pere du Marquis de... *a.* 24. les reproches qu'il lui fit, de ce qu'il ne le jugeoit pas digne de ſa confiance. 25. s'aſſocient enſemble dans le commerce, le gain qu'ils y firent. 27. 28.

R

M. *Racine*, connu par ſes belles tragédies, reçu à l'Académie Françoiſe. *a.* 168. charme tous ſes auditeurs le jour de ſa réception. 171. propoſe une partie de promenade à M. de Roſambert. 176. la tendreſſe qu'il avoit pour ſon épouſe. 194.

Religieux, Eſclave, prie Salem de le faire acheter préférablement aux autres. *b.* 72. lui fait un détail de ſa vie, & lui raconte la maniere qu'il avoit été pris. 74. *& ſuiv.* obtient ſa liberté par les prieres de Salem. 99. vient à la ſuite du Marquis en Italie, & ſe fait Religieux à l'Abbayie de..... 121.

Rocheſter, petite ville agréable, à vingt-cinq mille de Londres. *a.* 231. le Prince d'Orange y fait ſon entrée. *ibid.*

M. de Rollis, rival de M. de Marienner; le défi qu'ils firent à qui boiroit le mieux. *a.* 251. où ſe devoit donner le champ de bataille. 252. les ſantez qu'ils burent. 256. tombe par terre, & ne peut ſe relever. 258.

Rosambert (le Marquis de) attache ſes yeux ſur le Marquis de .... étant un jour au Manege. *a.* 90. s'informe de Scoti ſon valet, qui il étoit, & d'où venoit la mélancolie de ſon maître. 91. va le voir le lendemain au matin. 92. l'entretien qu'ils eurent enſemble. 93. lui apprend qu'il étoit un des neveux du Cardinal de Janſon, & pourquoi il étoit ſorti du Roiaume. 94. 95. leur amitié inſéparable. 96. les principaux endroits de leurs promenades. 97.

L'hiſtoire de ſa vie, & la maniere qu'il fut dupé par deux Mouſquetaires qui l'avoient prié à dîner. 98. *& ſuiv.* les bleſſures qu'il reçut, & comment il en fut guéri. 109. *& ſuiv.* La paſſion qu'il eut enſuite pour le jeu, & le dégoût qu'il en eut après. 120. la promenade qu'il fit à Verſailles; aſſiſte au ſouper du Roi. 121. ſe trouve par hazard auprès d'une vieille Dame de Paris; les diſcours qu'ils tinrent tout bas enſemble. 122. la reconduit à ſon auberge après le ſouper, & la prie de trouver bon qu'il ait l'honneur de ſaluer ſa fille. 123. eſt charmé de ſa beauté. *ibid.*

Les peines qu'il s'eſt données pour

les revoir dans Paris, & par quel hazard il les trouva un jour, & fut souper avec elles. 125. 126. Les entretiens qu'ils eurent ensemble pendant le repas. 127. l'heure qu'il se retira, & l'avanture qui lui arriva en chemin. 128. *& suiv.* Prie le P. Cordelier de lui raconter l'histoire des deux Dames qu'il avoit trouvées la nuit dans les rues, & amenées chez lui. 136. *& suiv.* la compassion qu'il en eut, & les réflexions qu'il en fit ensuite. 142. *& suiv.*

Leur fait avoir un logement dans la même maison, & leur offre sa bourse. 147. Se ressouvient de Mademoiselle Colman, & se résout de l'aller voir. 148. 149. rend visite le soir à la nouvelle Demoiselle dans son appartement. 150. Le sujet de leurs entretiens. 151. soupoit tous les jours avec elle jusqu'au retour du valet qui apporta une lettre de son amant. 156. lui donne du secours dans son évanouissement, & dans sa fureur. 157. 158. court à la chambre de la Demoiselle, & trouve qu'elle s'étoit tuée. 163.

Le billet qu'elle lui avoit écrit. 164. 165. fait retirer de son corps

l'enfant dont elle étoit groſſe, & les fait enterrer tous deux enſemble la nuit. 166. Les impreſſions terribles que cette avanture lui cauſe. 167. La connoiſſance qu'il fit à la Comédie avec le Marquis de Sévigny ; la partie de plaiſir qu'ils firent pour le lendemain. 168. va voir la Comédienne avec lui, & eſt de leur petite comédie. 169. 170. prie pluſieurs perſonnes à ſouper. 171. Va ſe promener au Port-Royal des champs avec M. Racine ; y reçoit mille careſſes de M. Arnauld. 176.

Reçoit une lettre de Mlle Colman pleine de reproches. 177. lui rend viſite le lendemain. 178. la diſpute qu'il eut avec un Abbé ſon rival. 179. prend la réſolution d'épouſer Mademoiſelle Colman. 180. La réponſe qu'il fit à l'Abbé qui le fut trouver un matin pour avoir raiſon de ce qu'il l'avoit maltraité. 181. Le rendez-vous qu'ils ſe donnent ; le coup mortel qu'il lui porte. 182. ſe déguiſe en payiſan, & va ſe renfermer au Port-Royal. 183. Les belles remontrances que lui fit M. Arnauld. 184. *& ſuiv.* ce qu'il fit pour tâcher d'avoir ſa grace. 187. 190. eſt

fait Major d'un Régiment étranger, & va joindre l'armée de M. de Catinat. 191. son départ de Paris. 195.

S.

M. Sachetti excite le Marquis de ... à prendre le parti de l'Egliſe. *b.* 203.

Sambas, Eſclave, gagné par Amulem, lui fait une deſcription exacte du jardin du Serrail. *b.* 83. 84. le conduit juſqu'au pied de l'appartement d'Oſcine. 85.

Sanati (Madame de) de la famille des Ottobons, ſollicite Salem d'aller à ſa maiſon de campagne avec Selima. *b.* 162. s'effraie du recit que lui fit Salem de l'ancien Tuſculum. 171. lui procure l'honneur de ſaluer le Prince Ludoviſio. 172. eſt invitée à la nôce d'une jeune fille de Fraſcati. 173.

Satalie, ville conſidérable ſur le bord de la Mediterranée. *b.* 99.

Scoti, ſecond valet du Marquis de ... accourt au bruit que fit ſon maître en tombant de ſon lit. *a.* 50. eſt attaqué dans un bois par des ſcélérats qui lui tirent le piſtolet ſous la gorge. 63.

supplie ſon maître de remonter dans la berline après la mort de Julie. 67. Vient l'avertir qu'il y avoit quatre hommes qui l'attendoient au Château &c. 208. 209. a ordre de ſon maître de ſe rendre à Cologne. 240. la joie qu'il eut de le retrouver, & ce qu'il lui raconta. 241. 242.

Le même Scoti brûle d'envie de revoir ſon maître, & en demande permiſſion à M. Chevalier qu'il ſervoit. *b.* 196. lui raconte la maniere qu'il étoit revenu en France, l'aiant cru mort. 197. remercie ſon nouveau maître, ſouhaitant reſter avec ſon ancien. 198.

Selima, une des trois filles d'Elid Ibezu, charmante perſonne. *b.* 34. l'impreſſion qu'elle fit d'abord ſur le cœur de Salem. 36. emporte le billet qu'il lui avoit écrit, ſans l'avoir lû. 40. lui rend enſuite le billet. 44. ce qu'elle lui mandoit, & ce qu'elle lui dit enſuite. 45. 47. Apprend le François & l'Italien &c. 48. eſt charmée de la lecture de Telemaque, & prie Salem de le traduire en Turc. 49. la fraieur qu'elle eut, le feu aiant pris au Serrail &c. 53. *& ſuiv.*

La joie qu'elle montra à Salem,

après ſon retour de Conſtantinople. 93. l'aſſure que lui étant plus cher que ſon payis & ſa famille, elle ſeroit heureuſe par tout où il iroit. 97. tombe preſque évanouie, apprenant qu'il avoit la liberté de l'épouſer. 98. les diamans qu'elle reçut de ſon frere Amulem. 99. ſon départ avec Salem. 100. Son air noble, étant habillée à la Françoiſe. 104. rend viſite au Prince & à la Princeſſe de ..... préſentée par le Chevalier de .... 106. le préſent qu'elle reçut d'eux. 108.

Demande au Marquis ce qu'ils ſont à Gennes. 110. eſt enlevée par le Prince de ..... 126. ce qu'elle lui répondit en colere. 127. ſe met en croupe derriere le Marquis, & lui raconte en marchant l'hiſtoire de ſon enlévement. 128. 129. Sent les incommoditez de ſa groſſeſſe. 130.

Son baptême & ſon mariage dans un petit Couvent de Benedictines à Rome. 132. La réponſe qu'elle fit au Marquis ſur ce qu'il lui avoit dit. 134. 135. Ses couches heureuſes par le moien de l'Elixir. 156. va prendre l'air à la campagne pour rétablir ſa ſanté. 163. ſon retour à Rome. 174. ſa maladie & ſa mort. 178. *& ſuiv.*

Le Seraskier fuit le premier, & se retire avec les débris de son armée. *a.* 264.
Serrail, mis en feu ; le bruit qui s'y fit. *b.* 53.
Sévigny (le Marquis de) fait connoissance avec M. de Rosambert, & font une partie de plaisir ensemble. *a.* 168. la finesse de son esprit : la passion qu'il avoit pour une Comédienne. *ibid.* propose à ses amis, après souper, d'aller voir cette Comédienne. 169. ce qu'il lui dit en la voiant bouder. *ibid.* le rolle qu'ils jouerent tous ensemble. 170. *& suiv.*
Signor Monetto, Seigneur de sa Paroisse, avoit une fille fort belle, que Perretti aimoit, & qu'il épousa. *b.* 200.
Sixte V. propose à Perretti son neveu, d'entrer dans l'état ecclésiastique. *b.* 119. lui ordonne de prendre les Ordres sacrez. 200. est surpris de voir sa repugnance, & en veut sçavoir la raison &c. *ibid.*
Sophie, Capitale de la Bulgarie. *a.* 264.
Soupe aux choux, & une cuillerée d'huile d'olive avallée pardessus, rendent une tête invulnérable au vin. 253. *a.* 255.
Statues, trois de grandeur humaine,

appuiées contre la muraille ; l'endroit où elles ſe voient. *b.* 168.

T

Tekeli (le Comte de) ; le reſpect que lui portent les Turcs. *b.* 64. ſon air martial &c. 65. l'amour extrême qu'il avoit pour une Eſclave Bulgarienne. 65.

Telemaque, traduit en Turc par Salem, devient commun. *b.* 49. 50.

Theodoro, jeune écolier, amant de Donna Thecla. *b.* 141. les expédiens dont il ſe ſervit pour ſecourir Murini & Donna Thecla ſa fille. 142. mis en priſon, & condamné à perdre la vie. 143. mis en liberté ; & ſa ſentence caſſée. 144.

Theorbe, eſpece d'inſtrument à jouer. *b.* 30.

Timee, Eſclave Georgienne, qui avoit ſoin du linge & des habits de Mamelic, frere d'Elid Ibezu. *b.* 12. 13. l'amitié qu'elle avoit pour Salem, juſqu'à faire ſon ouvrage. 14. Ce qu'elle lui dit un jour, l'étant allée trouver dans le jardin où il s'étoit endormi. 15. 16. ſa triſteſſe mortelle, apprenant que Salem alloit quitter Andrinople pour ſuivre Ibezu &c. 22.

Sa triſteſſe changée en joie, aiant obtenu la permiſſion de ſuivre Salem. 24. lui fait des reproches de ce qu'il avoit été du tems ſans la voir. 40. s'emporte contre lui, touchant le billet qu'il avoit laiſſé à Selima. 41. la complaiſance qu'elle eut cependant pour lui, d'aller voir Selima; & ce qu'elle lui dit. 42. 43. la mort de Timec. 48.

Tourneur, gagné par un Eccléſiaſtique pour lui creuſer une colonne qui devoit ſervir d'alcove, afin de s'y enfermer. *b.* 146.

M. de la Trimouille, Auditeur de Rote, refuſe de croire le prodige que le Marquis lui racontoit. *b.* 149. a la bonté d'aller voir Selima dans ſa maladie, & lui fait donner les Sacremens de l'Egliſe. 180. Va voir le Marquis à Veniſi après la mort de Selima. 187. l'exhortation qu'il lui fit. 188. 189.

Turcs, au nombre de dix mille arrivez à Jagodin, battus & défaits par le Prince de Bade. *a.* 260. leur armée fort mal diſpoſée. 263. défaite entiérement. 264.

Tuſculum, une des maiſons de campagne de Ciceron, où l'on voit de

beaux reſtes de l'Antiquité. *b.* 164. Deſcription de la curioſité qu'eut Salem d'en voir les fondemens &c. 165. *& ſuiv.*

V

Veniſi, petit village ; ſa deſcription. *b.* 183.

Vicklof, Traiteur Allemand ; le combat de débauche qui ſe fit chez lui. *a.* 252. 255.

Vidin, derniere place de la Servie, ſituée au bord du Danube. *a.* 267. priſe d'aſſaut. 268.

Vienerafz (le Comte de), membre du Conſeil Imperial, donne des témoignages de ſon amitié au Marquis de ... *a.* 246. l'argent qu'il perdit au jeu avec lui ; l'honneur qu'il lui fit de le mener chez lui, & l'y faire ſouper. 247. 248.

Warnef, General Hollandois, appellé par le Prince d'Orange pour lui dire quelque choſe touchant le Roi Jacques. *a.* 227. conſulte le Marquis de ... ſur les meſures qu'ils devoient prendre pour empêcher le Roi de prendre la fuite. 235.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve DELAULNE, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer *les Memoires & les Avantures de M. le Marquis de ***, qui s'eſt retiré depuis quelques années dans une maiſon des Peres N.... Sentimens de Cleante ſur les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Preſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes d'imprimer ou faire imprimer leſdits Ouvrages ci deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de dix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus énoncez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante ; & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le

Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrante ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725 : & qu'avant que de l'expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſante ou ſes Ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeiziéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cens vingt huit, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roi en ſon Conſeil, CARPOT.

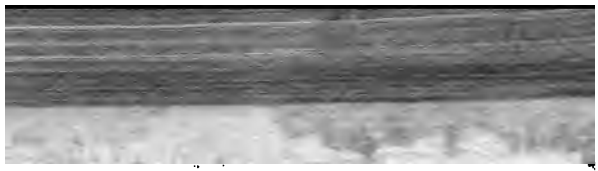
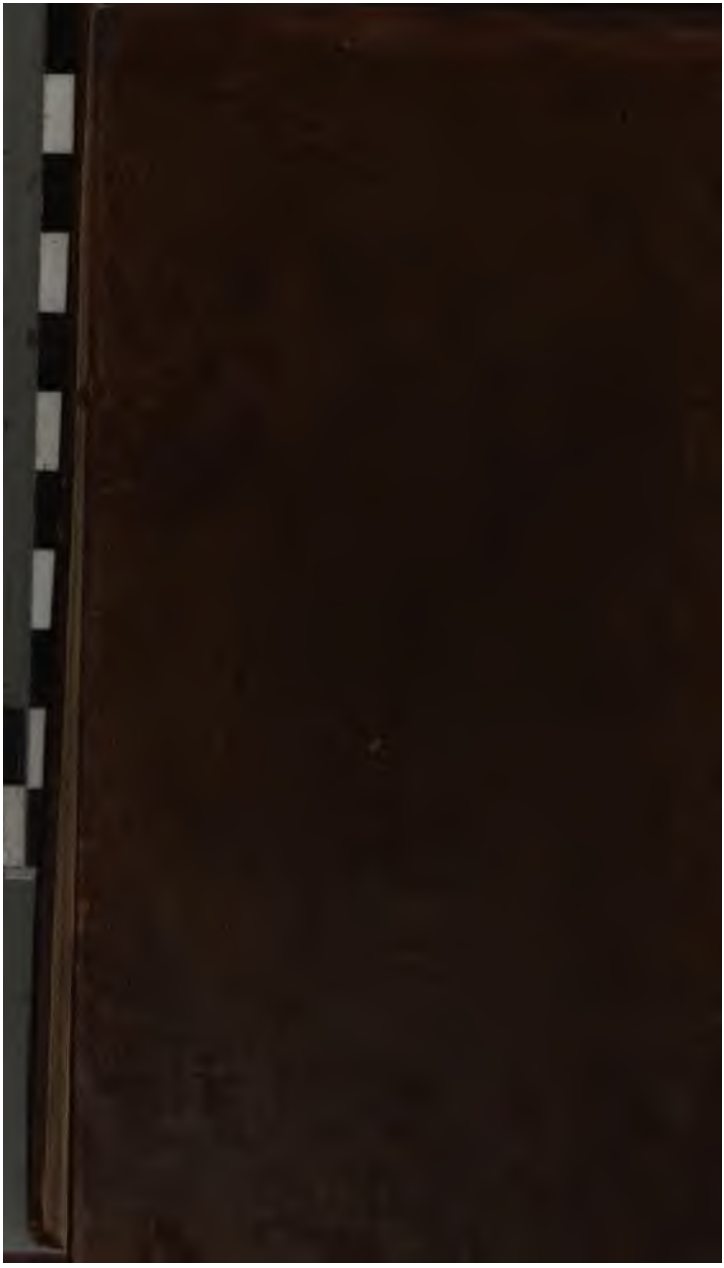
J'ai cedé aux Sieurs Martin & le Gras, chacun un tiers dans les Memoires & Avantures du Marquis de * * * ſeulement, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce vingtiéme Avril 1728.

Signé, V. DELAULNE.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 111. fol. 100 conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris, le 27. Avril 1728.

BRUNET, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la V. DELAULNE.



DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.